LA REVUE Populaire

20¢

PER
R-334
CON



MONTREAL, AVRIL 1954

Notre roman d'amour

SAISON SÈCHE

par DANIEL GRAY



Des gâteaux plus riches ! Plus savoureux !

parce que vous ajoutez vous-même un oeuf frais au





Merveilleux moka au chocolat

Un nouveau gâteau qui met l'eau à la bouche !
Prêt en un clin d'oeil grâce au

MÉLANGE À GÂTEAU AU CHOCOLAT ROBIN HOOD

M-m-m! Quelle splendeur de gâteau! Mais attendez d'y avoir goûté!

Chaque délicieuse bouchée est si légère, si tendre, si riche en chocolat que vous voudrez dorénavant faire *tous* vos gâteaux au chocolat avec le mélange à gâteau Robin Hood.

Il diffère de la plupart des mélanges, car vous y ajoutez vous-même un oeuf frais. Voilà le secret de sa saveur appétissante, plus riche, qu'on ne peut pas obtenir avec les mélanges qui contiennent des oeufs déshydratés ou en poudre.

Suivre le mode d'emploi imprimé sur le côté du paquet de mélange à gâteau au chocolat Robin Hood. Faire cuire dans deux moules de 8 pouces, tel qu'indiqué.

Glaçage moka : Défaire en crème 4 cuillerées à table de beurre mou; ajouter une cuillerée à thé de vanille. Mélanger 5 cuillerées à table de café fort à 2 cuillerées à table de lait évaporé ou de crème riche. Ajouter ce mélange, en alternant avec 4 tasses de sucre à glacer tamisé, et une cuillerée à table de cacao. Battre jusqu'à ce que le glaçage soit lisse et crémeux.

Écoutez "Je vous ai tant aimé" à 10h.45 (matin) du lundi au vendredi, Radio-Canada, réseau français.



Vous ajoutez un oeuf frais aux

Mélanges à gâteau Robin Hood

et obtenez un meilleur gâteau

REGARDEZ TOUT CE QUE VOUS POUVEZ FAIRE AVEC UN FER À VAPEUR G-E



PRESSER LES HABITS . . .
COMME UN TAILLEUR

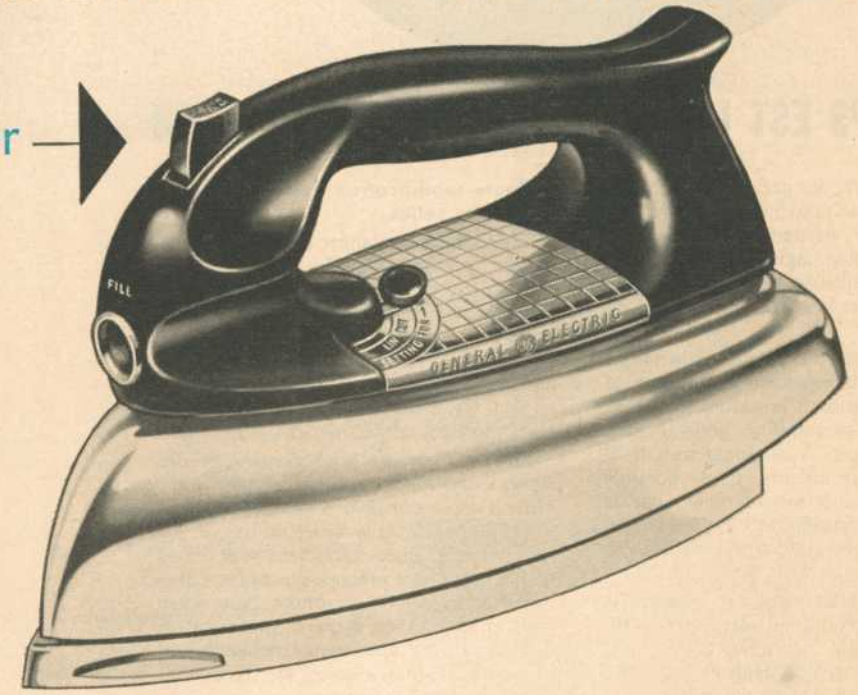


PRESSER LES VELOURS . . .
EN UN CLIN D'OEIL



PRESSER LES COUTURES . . .
À MESURE QU'ELLES SONT COUSUES

Et . . . vous pouvez changer de la vapeur à sec au toucher d'un bouton



Voilà toutes les qualités que vous puissiez souhaiter dans un fer . . . un fer léger repassant à la vapeur ou à sec . . . deux fers dans un . . . quoi!

Repassez les tissus légers sans humectage préalable ou pressez à la vapeur, facilement et rapidement, les habits, costumes, lainages épais. Vous n'avez pas à attendre que la vapeur s'accumule car, de la façon la plus sûre qui soit, l'eau se transforme en vapeur, goutte à goutte. Employez l'eau du robinet sauf dans les régions où l'eau est très dure.

Au toucher d'un bouton il devient un fer léger, totalement automatique, possédant une extra-grande semelle qui facilite les repassages à sec. Voyez ce fer remarquable, aujourd'hui même, chez votre marchand d'accessoires électriques—voyez de combien de façons vous pouvez économiser temps et énergie.

Département des accessoires électriques,
Canadian General Electric Co. Ltd., Toronto

quelques → caractéristiques qui vous plairont sûrement

FER À VAPEUR
GENERAL ELECTRIC



Facile à remplir — facile à vider... chaud ou froid vous pouvez facilement remplir et vider le fer à vapeur G-E en toute sécurité. Dans la plupart des régions l'eau du robinet peut servir.

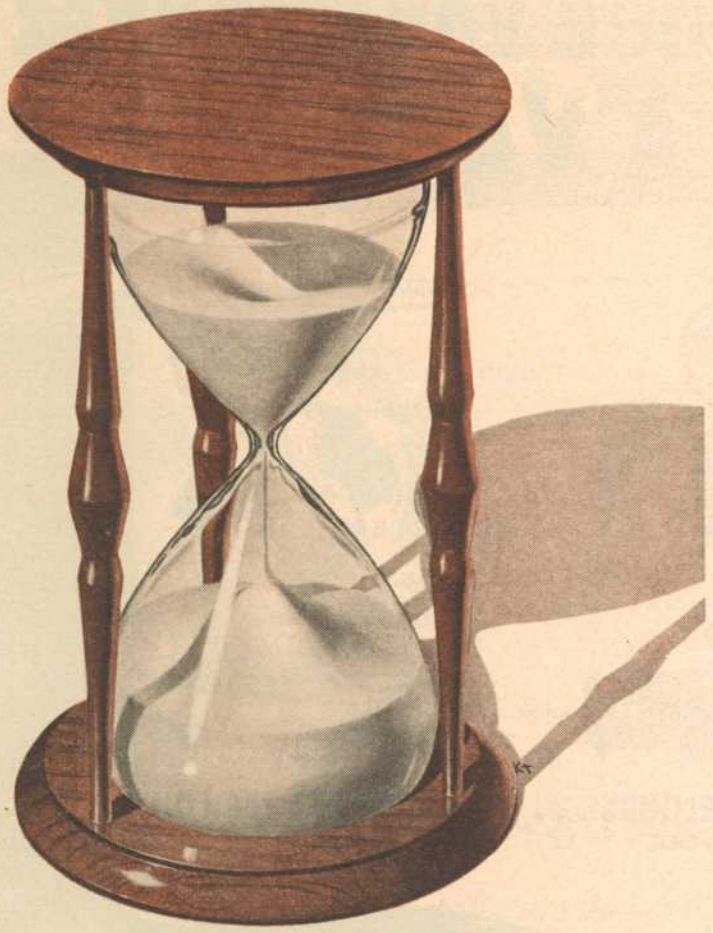


Vaporisation rapide... Vous n'avez pas à attendre que l'eau boue —elle se transforme instantanément en vapeur, goute à goutte.



Arrêt automatique de la vapeur... La vapeur cesse automatiquement dès que le fer est déposé sur son talon-support—elle recommence aussitôt que le fer est en position pour repasser, sans perte inutile de vapeur.

CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY LIMITED



LE TEMPS EST LA MEILLEURE AIDE DU CANCER

TROP SOUVENT, des gens, qui constatent un symptôme pouvant indiquer la présence du cancer, hésitent à consulter leur médecin. Eh bien, agir ainsi, c'est permettre à la meilleure aide du cancer, *le temps*, d'entraver la guérison ou l'arrêt du mal.

Il est aisé de voir pourquoi le temps favorise le développement du cancer, si l'on porte attention à la nature même du mal. Le cancer se manifeste généralement à un seul endroit. Aussi longtemps qu'il ne se porte pas ailleurs, il est possible d'obtenir une guérison complète par le recours à la chirurgie, aux rayons X, au radium ou à quelques autres substances radio-actives.

Mais, si le traitement est retardé, le cancer peut s'étendre à d'autres parties du corps, et devenir incurable. C'est pourquoi il importe tant de dépister le cancer, sans tarder. Bien que la douleur ne soit pas habituellement un symptôme précoce du cancer, il existe certains autres symptômes au moyen desquels on peut diagnostiquer tôt les plus communes espèces de cancer. Quelques signes prémonitoires sont les suivants:

1. **Une ulcération qui refuse de guérir;**
2. **Une grosseur ou un épaississement au sein ou ailleurs;**
3. **Une perte de sang ou des sécrétions inusitées;**
4. **Tout changement effectué dans une verrue ou un naevus;**
5. **Une indigestion persistante ou une difficulté continuelle à avaler;**
6. **Un enrouement ou une toux qui durent;**
7. **Toute modification dans la régularité des selles.**

Ces signaux de danger ne signifient pas qu'une personne souffre sûrement du cancer. En effet, beaucoup de gens qui s'imaginent être pris du mal, constatent, grâce à un examen, qu'ils ne souffrent pas du cancer. Néanmoins, les signaux de dangers indiquent que quelque chose ne va pas. Or, c'est ce que vous devez prier votre médecin de découvrir.

Être aux aguets pour reconnaître les signes avant-coureurs du cancer, c'est votre tâche à accomplir dans les efforts déployés pour dépister tôt la présence du cancer. En fait, des spécialistes canadiens sont d'avis que le traitement précoce du cancer sauve la vie de milliers de personnes, dans notre pays, chaque année, et que plusieurs autres milliers de vies pourraient être sauvées, si plus de gens connaissaient les signaux de danger révélant le cancer.

Malheureusement, le cancer se développe en silence et sans manifester de symptômes perceptibles. Ici encore, il existe une sauvegarde: ce sont les examens médicaux périodiques. Ces examens prennent une importance toute particulière dans le cas des femmes et des hommes qui ont respectivement atteint l'âge de 35 et de 40 ans. La valeur de ces examens ressort du fait que la moitié des cancers se manifestent à des endroits du corps que le médecin peut facilement examiner.

Vous pouvez priver le cancer de sa meilleure aide, si, tout simplement, vous agissez sans tarder, dès qu'un avertissement se manifeste . . .

COPYRIGHT CANADA, 1954 — METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)
Siège Social: New-York
Direction Générale au Canada: Ottawa



Metropolitan Life Insurance Company,
Direction Générale au Canada,
(Dépt. H.W.) Ottawa 4, Canada

Veuillez m'envoyez un exemplaire de votre brochure 44-Z, "Ce qu'il faut savoir sur le cancer".

Nom.....
Rue.....
Ville.....Prov.....

LA REVUE Populaire

47e ANNEE No 4 — MONTREAL, AVRIL 1954

SOMMAIRE

L'Ile Perrot, banlieue de Montréal 7
Ce dont on parle,
par Lucette Robert ..... 8 - 9
La mode ..... 10 - 11
Clubs pour hommes seuls 12
Nouvelle :
Pour faire la conquête du Roi,
par Alice Means Reever 13
A l'allure des chevaux de fiacre,
par Victor Barbeau ..... 14 - 15

NOTRE ROMAN D'AMOUR :

SAISON SÈCHE
par Daniel Gray ..... 16 - 17

La santé des tout-petits, notre premier souci 18
Mes recettes de cuisine,
par Mme Rose Lacroix ..... 63 - 64 - 65
Le tricot 70
Nos mots croisés 70
Modes Simplicity ..... 51 - 77

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637★

GEORGES POIRIER, *Président* — GEORGES POIRIER, fils, *Vice-président*
JEAN CHAUVIN, *Directeur* — CHARLES SAURIOL, *Chef de la publicité*

Chef du tirage ..... Odilon Riendeau
Secrétaire de la rédaction ..... Simonne Daigneault
Pages féminines ..... Mme Jules Fournier
Ce dont on parle ..... Mme Lucette Robert
Correspondante à Hollywood .... Mme Louise Gilbert-Sauvage
Cuisine ..... Mme Rose Lacroix

ABONNEMENT A "LA REVUE POPULAIRE"

Canada		*Etats-Unis*	
1 an	$1.50	1 an	$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

AU NUMERO : 20 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Gants de Landel & Photographie de Clarke Wrinn



Choisissez vos cosmétiques comme vous choisissez vos gants

Essayez avant d'acheter

• Vous n'achetez pas vos gants sans les avoir vus sur votre main... pourquoi choisir vos cosmétiques sans les avoir vus sur votre visage ? C'est si facile de faire erreur sur la teinte, sur la formule — et si désastreux pour votre porte-monnaie. Aujourd'hui, la femme avisée ne court plus ce risque. Comme des milliers d'autres, elle se confie à Beauty Counselor lorsqu'il s'agit de cosmétiques.

Ces merveilleux produits de beauté vous sont présentés à domicile pour essai personnel et vous n'achetez que ce que votre miroir approuve et recommande. C'est la façon la plus sûre de paraître à votre plus grand avantage !

La scène de droite démontre ce qui se produit lorsqu'une conseillère vous rend visite. Elle vous apporte d'innombrables trésors de beauté que vous pouvez mettre à l'épreuve : maquillage s'harmonisant avec votre teint et votre garde-robe, crèmes, lotions, formules pour la peau — tous renommés pour leur qualité exquise. Malgré tout, ils ne sont pas plus chers que ceux qui se vendent au comptoir.

Guaranteed by Good Housekeeping



Seul Beauty Counselor vous permet "d'essayer avant d'acheter", tout en restant chez vous. Votre conseillère vous enseignera des trucs.

Beauty Counselor

POUR COSMÉTIQUES SUR MESURE

WINDSOR, CANADA GROSSE POINTE, MICH. LONDON, ENGLAND

Beauty Counselor of Canada Ltd., Dept. V. Windsor, Ont.

☐ Veuillez m'envoyer une conseillère. Il est entendu que la consultation est gratuite.

☐ Je désirerais une carrière intéressante. Quelles sont les conditions requises pour devenir conseillère ? J'ai plus de 21 ans.

Nom _____

Adresse _____ *Téléphone* _____

Ville _____ *Prov.* _____

Pour la cuisine moderne... des ustensiles

[redacted] polythène



Gobelets, récipients pour jus de fruits, beurriers... voilà seulement quelques-uns des ustensiles en polythène qui sont devenus extrêmement populaires à cause de leur valeur pratique et de leur bel aspect. Les articles de polythène *flexible* ne se brisent ni ne se fendillent; de plus, ils sont sans risque pour les enfants. Souples et lisses, ils sont fabriqués en toute une gamme de couleurs ravissantes. Presque du jour au lendemain, le polythène s'est installé dans les réfrigérateurs, congélateurs et garde-manger. Les récipients à couvercle de polythène flexible conservent les aliments frais plus longtemps. Leur parfaite étanchéité à l'air empêche les autres saveurs et odeurs d'y pénétrer. La prochaine fois que vous magasinerez, ne manquez pas de vous procurer ces attrayants ustensiles fabriqués avec du polythène . . . le plastique flexible



CANADIAN INDUSTRIES LIMITED
DIVISION DES PLASTIQUES • C.P. 10, MONTRÉAL
Fournisseurs de matières premières plastiques

C-I-L Plastiques
LA CHIMIE AU SERVICE DES CANADIENS

LITTÉRATURE

L'AMIRAL ET LE FACTEUR (1)

par RINGUET

Le nouvel ouvrage de Ringuet est un livre alerte et vivant, qui captive l'intérêt dès les premières pages et le soutient jusqu'à la fin. Christophe Colomb et Americ Vespuce, quel beau sujet pour Ringuet!

Dans *L'AMIRAL ET LE FACTEUR*, le romancier de 30 *Arpents* et l'historien d'*Un monde était leur empire* se sont conjugués pour étudier la carrière de ces deux grands découvreurs de monde nouveau.

Colomb était-il un saint? Vespuce un voleur? Qui a véritablement découvert l'Amérique? Ces questions et bien d'autres sont étudiées. Le sujet n'est peut-être pas neuf, mais il est repris ici sur des bases nouvelles. Ringuet manifeste partout sa pénétrante faculté d'analyse. Il sait percer les mystères et dissiper les équivoques. D'un autre côté, sa qualité de romancier lui permet de donner à l'ouvrage un excellent vêtement littéraire et une logique ordonnance. L'art, l'esprit et le style sont partout dignes de la grandeur du sujet.

Une scène vieille de cinq cents ans, des personnages qu'une tradition erronée avait stéréotypés nous apparaissent ainsi sous une lumière étonnamment nouvelle et brillante. Si comprendre est une joie, elle est ici complète. Par Ringuet, Christophe Colomb et Americ Vespuce, l'Amiral et le Facteur, sont vus en quelque sorte par l'intérieur. Pour la première fois, peut-être, ils sont remis dans la vraie perspective. C'est avec un extraordinaire intérêt que le lecteur verra se mêler d'abord, puis se démêler cette trame qui rappelle par endroits le roman policier tant par la bizarrerie des situations que par l'art de l'auteur à démêler les problèmes.

Tout Américain d'Amérique se doit de lire un tel livre qui ressuscite deux ombres magnifiques dont l'on croyait trop l'une définitivement fixée dans l'airain et l'autre définitivement condamnée à une injuste pénombre.

(1) *L'AMIRAL ET LE FACTEUR* par Ringuet de l'Académie canadienne-française est un livre de 208 pages comportant des illustrations et des cartes. Il est en vente dans toutes les librairies et à la Librairie André Dussault Limitée, 1366 est, rue Beaubien, Montréal. Prix : $1.90, par la poste, $2.00.

•

LE "JOURNAL" DE SAINT-DENYS-GARNEAU

Dans l'histoire de la littérature canadienne, l'année 1954 devra être marquée d'une pierre blanche, car elle aura vu la publication, par la Librairie Beauchemin, d'une des oeuvres les plus mûres, les plus achevées, les plus universelles qui aient jamais été publiées ici : le « *Journal de Saint-Denys-Garneau* ».

Il y avait des années qu'on l'attendait. Les gens renseignés n'ignoraient pas que, de son vivant, Saint-Denys-Garneau avait, à plusieurs reprises, commencé un Journal. Ils savaient qu'en particulier il existait quelques Cahiers, allant de 1935 à 1939 dans lesquels le poète canadien avait laissé l'essentiel d'un témoignage que sa mort, en 1943, devait interrompre. Ce sont ces Cahiers qui paraissent aujourd'hui malgré tout ce qu'une telle publication peut avoir d'indiscret et de douloureusement intime pour sa famille et ses amis, mais les uns comme les autres ont compris que ce témoignage appartenait désormais à la Pensée universelle et que par ailleurs les Poésies précédemment publiées de Saint-Denys-Garneau avaient déjà commis, sous une forme poétique et lyrique, toutes les indiscrétions possibles.

Quand on parle avec tous ceux qui ont connu et aimé ce poète, on sent comme un frémissement dans leur voix : la présence de Saint-Denys-Garneau est toujours là. On sent que des gens comme Robert Elie, Jean Lemoyne, comme Claude Hurtubise, Paul Beaulieu, François Rinfret, Jean-Louis Gagnon (et tant d'autres qui vivaient dans le rayonnement de « La Relève ») reconnaissent vraiment en lui, le premier témoin, lucide et fraternel, de leur génération. C'est lui qui, le premier, a cristallisé autour de lui toutes les questions, toutes les angoisses, tous les problèmes que ses amis se posaient. C'est lui qui le premier publiquement (car les prophètes en cercles fermés ne manquaient pas) a donné une voix pour formuler des réponses et proposer des solutions.

On conçoit immédiatement quel intérêt, sur le plan de l'Edition et de la Pensée, peut représenter cet ouvrage. Tout le monde s'y est mis pour que ce soit une oeuvre humainement parfaite. Le texte du Journal a été préparé par Robert Elie, de Radio-Canada et par Jean Lemoyne. Une préface de Gilles Marcotte, extrêmement élaborée, introduit à la compréhension de cette oeuvre, le lecteur moyen qui n'y serait pas préparé, mais qui pourtant estime que le temps est venu d'aborder une oeuvre vraiment adulte, dans laquelle plusieurs générations se reconnaîtront.

GUY BOULIZON.

•

"ALEXANDRE CHENEVERT"

de GABRIELLE ROY

Dans ses précédents romans, Gabrielle Roy nous avait peint d'inoubliables figures de femmes et de mères. Elle s'est attaquée, cette fois, à un homme et nul doute que son héros vivra aussi longtemps dans nos mémoires que sa Rose-Anna de « Bonheur d'Occasion » ou sa Luzina de « La Petite Poule d'Eau ».

« *Alexandre Chenevert* » est, en effet, un homme simple, un homme comme il en existe des millions. Il est caissier dans une banque, il a des soucis d'argent et de santé. Il ne comprend plus très bien sa femme ni sa fille. Il est seul et il cherche, écrasé entre ses devoirs, ses obligations et les nécessités quotidiennes de la vie, à connaître un modeste bonheur.

C'est une vie toute simple, vue de l'extérieur, comme paraît toute simple la vie de milliers d'êtres humains qui nous entourent. Mais la vie d'« *Alexandre Chenevert* », quand on se penche sur elle avec la compassion, l'intelligence, le sens poétique et l'amour d'une Gabrielle Roy, c'est quelque chose de très émouvant, de très beau et de très attachant.

Oui, il faut lire « *Alexandre Chenevert* » parce que seule la lecture de ce beau roman vous permettra de goûter le talent frémissant, l'exquise sensibilité et la chaleur profondément humaine d'un des plus grands écrivains de notre temps.



Terminée en 1786, la vieille église paroissiale de Sainte-Jeanne de Chantal est l'oeuvre de Joseph Turcault, de Louis-Xavier Leprohon et de la maîtrise d'art des Quévillon. *(Photo Edgar Gariépy)*





L'Ile Perrot, banlieue de Montréal

L'Histoire et la vérité historique nous obligent à dire que l'île Perrot doit son nom au triste sieur François-Marie Perrot, gentilhomme de naissance, capitaine de milice et gouverneur de Montréal, l'homme qui introduisit en Nouvelle-France, après le départ du saint laïc que fut M. de Maisonneuve, la contrebande, le « marché noir », le trafic de « l'eau de feu » et toutes sortes de commerces illicites, se moquant ouvertement, et au grand scandale de la colonie naissante, de la gloire de Dieu et du salut des sauvages. Perrot était le neveu de l'intendant Jean Talon qui lui fit concession de la seigneurie de l'île Perrot pour favoriser ainsi le développement de la colonie. L'oncle connaissait mal son neveu.

Mais tout cela est bien oublié de nos jours. L'île prospéra et se couvrit de belles exploitations agricoles. Il y a trente ans, au sortir de la première grande guerre, c'était encore la campagne. Aujourd'hui, l'île Perrot est peuplée si densément de citadins, l'accès en est si facile et si rapide, qu'on la tient tout simplement pour une banlieue de Montréal.

On y trouve trois paroisses, trois églises : la grande paroisse connue sous le nom de Sainte-Jeanne de Chantal ; Notre-Dame-de-Lorette, à Pincourt, et Sainte-Rose de Lima, à l'île Perrot Nord.

La première chapelle aurait été construite d'après le curé V. Carrière, auteur d'une Histoire de l'Ile Perrot qui fait autorité, à la Pointe du Moulin, en 1740. La vieille église paroissiale actuelle date de 1786. Elle a été considérablement retouchée à l'extérieur. A l'intérieur, les ornementations sculptées (1812 à 1819), oeuvre de Joseph Turcault, sont intactes. Les panneaux du choeur, de la voûte et des fonts baptismaux ne sont pas de Turcault, mais de Louis-Xavier Leprohon. Les autels, exécutés par Quévillon, viennent de la célèbre maîtrise de Saint-Vincent-de-Paul (les Ecores).

On a beaucoup parlé de l'île Perrot, ces temps derniers, dans toute la région de Montréal, quand fut inauguré un musée régional d'un intérêt exceptionnel. Fondé par le colonel Roger Maillet, aviateur de la première grande guerre, propriétaire de journaux, châtelain de l'Arche, collectionneur, le Musée est logé dans la salle paroissiale, tout à côté de l'église. Le centre de la pièce est occupé par la maquette d'un projet de village canadien, conçu par le peintre Clarence Gagnon et exécuté par les architectes et ingénieurs Wilford Gagnon, Roy Wilson, Paul-Emile Piché et Aimé Genest. Le peintre rêvait d'ériger ce village-souvenir sur le Mont-Royal, près du Lac-aux-Castors. Tout autour de la maquette, sont disposées des vitrines contenant divers objets de la vie quotidienne d'autrefois. On y voit également des collections d'outils, des meubles précieux, des bibelots, des documents historiques, des armes et des étains. On y trouve également des collections de dessins et de lithogravures anciennes, de vieux journaux des premiers temps de l'imprimerie au Canada et des instruments de musique anciens. Le curé de Ste-Jeanne de Chantal, M. l'abbé Carrière, fut, avec le colonel Roger Maillet, le créateur de ce musée régional que le public peut visiter en fin-de-semaine.



Tout au haut de la page, à droite, le presbytère de Sainte-Jeanne de Chantal, construit en 1850. On vient d'ériger, tout près, une réplique de la première chapelle de l'Ile (1740). — La maison de M. R. Lalonde, de Montréal, la plus intéressante de l'Ile avec l'"Arche", propriété du colonel Roger Maillet. *(Photos G. Poirier)*. **— Ci-contre, le vieux moulin à vent, à l'extrémité de l'île, dans son état actuel.** *(Ph. Edgar Gariépy)*.



Mme CAMILLE BERNARD, directrice de l'Institut Bernard (Théâtre des Petits et Ecole nouvelle).



Mme THERESE GOUIN-DECARIE, licenciée en psychologie de l'Université de Montréal.

Ce dont on parle

par Lucette Robert

AVRIL ou la création du monde !... Tel m'apparaissait ce mois lorsque j'étais enfant. J'aurais voulu coller mon oreille au sol afin de percevoir la gestation sourde et mystérieuse des plantes. J'enviais l'ouïe des Indiens qui semble entendre le langage végétal, qui peut suivre le cheminement de la sève (comme le pouls d'un sang généreux) jusqu'au bourgeon luisant qui éclate sous la poussée d'une petite feuille encore informe, mais dont le contour dentelé pare déjà la branche ragaillardie. Parmi l'herbe rase et spongieuse comme la mousse, j'admirais la pensée — fleur de neige — qui a son heure de gloire avant d'être écrasée par une floraison plus tardive et plus éclatante. A travers les années, Avril a gardé sa magie du renouveau et je comprends que les oiseaux soient revenus du Sud pour le chanter avec ivresse : mon coeur en fait autant ! • • • M. Gustave Lanctôt vient d'être réélu, pour un cinquième terme, à la présidence de la Fondation des Ecrivains Canadiens (The Canadian Writers Foundation) instituée pour venir en aide aux lettrés d'honneur. La pension qui leur est accordée équivaut à une décoration puisqu'elle reconnaît et récompense une oeuvre d'éclat. Le budget de la Société est encore modeste et ses frais d'administration sont réduits au strict minimum, la Fondation n'étant aidée que par des dons personnels, une subvention du Gouvernement fédéral et une gratification annuelle de la province de Québec. Une campagne de souscription sera lancée pour la première fois, dans le Québec, et les souscriptions (déductibles de l'Impôt sur le Revenu) peuvent être adressées au Secrétariat de la Fondation des Ecrivains Canadiens, Immeuble Chambers, 102 Bank, ch. 11, Ottawa, Ont. • • • L'ancien sous-ministre des Archives nationales est aujourd'hui professeur d'histoire à l'Université d'Ottawa. Depuis sa retraite en 1948, M. Gustave Lanctôt a publié trois ouvrages dont le plus récent est *Filles du Roi ou Filles de Joie* (Ed. Chantecler) ; il corrige les épreuves d'*Une Nouvelle-France inconnue* qui paraîtra dans le courant de l'année et sera suivi d'une étude documentaire sur *Le Canada et la Révolution américaine* dont l'édition est remise à plus tard. Pour citer Robert de Roquebrune, cet historien remarquablement consciencieux « souffre d'une erreur historique comme d'une épine qui serait entrée dans son flanc, et n'a de cesse qu'il ne l'ait arrachée de ses propres mains ». Et il ajoute : « Pour Gustave Lanctôt, un fait historique est quelque chose de concret, quelque chose qui a eu lieu, et dont un bon archiviste doit pouvoir trouver des traces dans ses documents » • • • L'Opéra de Monte-Carlo reprendra le 3 avril *L'Opéra de quat'sous* de Kurt Weill, dont la partition est considérée comme un classique de la musique de jazz. Cet opéra n'a jamais été joué intégralement à la scène mais fit l'objet, il y a une trentaine d'années, d'un film tourné en Allemagne (UFA) avec Florelle, dont la dernière apparition sur l'écran était dans *Les anges noirs* de Mauriac, avec Henri Rollan • • • Le Festival d'Edimbourg a lieu du 22 août au 11 septembre, mais les billets sont déjà en vente chez Miss Audrey Cook ou Miss Katherine Gallery, 532 Clarke Avenue, Westmount, Qué. Le théâtre sera représenté par la Comédie-Française et par The Old Vic ; la peinture par des expositions de Cézanne, de Giorgione et ses disciples, ainsi qu'un Hommage à Diaghilev qui employa tant de jeunes artistes — aujourd'hui célèbres — à peindre les décors des premiers Ballets Russes. Le programme comprend également sept orchestres différents, dont celui de La Scala de Milan, ceux de Hambourg, Copenhague et Philadelphie ; de la musique de chambre ; les ballets Sadler's Wells et l'opéra de Glyndebourne où se sont fait entendre, depuis trois ans, deux grands artistes canadiens : Pierrette Alarie et Léopold Simoneau. Etoiles des Festivals d'Aix-en-Provence et de Munich, nos compatriotes ont passé l'hiver en Amérique avant de reprendre leurs tournées européennes dont l'engagement est signé jusqu'en 1956. Pierrette Alarie, qui avait fait ses débuts à la télévision française, vient de chanter *L'heure espagnole* à C.B.F.T., cependant que son mari a chanté *Don Juan* à l'Opéra de Chicago et fut le soliste de l'orchestre symphonique de Toronto, le mois dernier. Entre le 2 et le 10 juillet, le ténor endisquera *Don Juan* à Londres, comme il l'avait fait pour *The Rake's Progress* de Stravinsky, dont il créa, à Paris, la version française, *Le Libertin*. Au festival d'Edimbourg, il donnera dix représentations de *Don Juan* de Mozart, dont la dernière sera une première mondiale à la télévision anglaise. Le succès international de ces deux vedettes n'a pas altéré le charme et la



A gauche, GUY MAUFFETTE, dans le rôle du matelot Hildège, auteur de chansons et de contes pour enfants à paraître prochainement, et réalisateur à Radio-Canada.

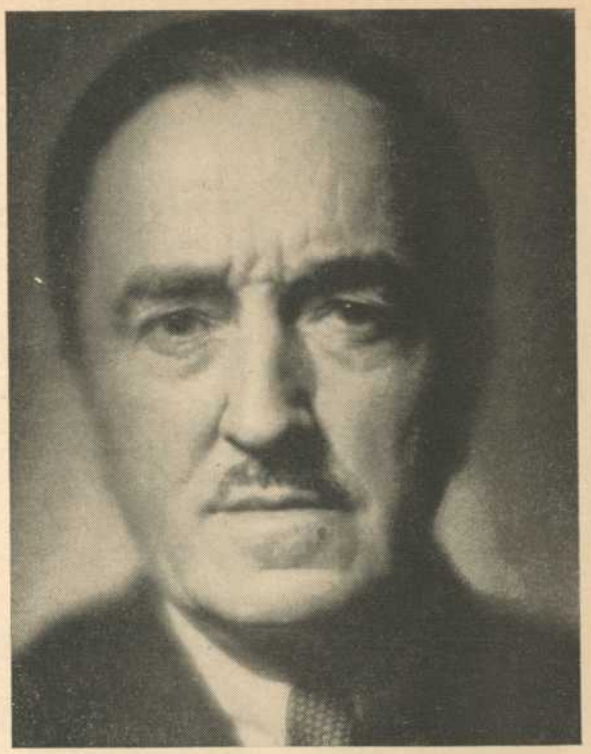


A droite, LEOPOLD SIMONEAU et PIERRETTE ALARIE dans une scène de *La Traviata* joué à la Télévision le 14 janvier dernier.

simplicité de leurs manières. Leur mariage heureux, leur dignité de vie en font d'excellents ambassadeurs du monde artistique canadien à l'étranger • • • Le conférencier du thé-causerie de la Société d'étude et de conférences du 28 mars est une des personnalités les plus fortes du monde littéraire français. Monsieur André Rousseaux débuta à *l'Action française*, sous l'égide de Charles Maurras, après avoir fait des études de droit à Paris. Il fit ensuite partie, avec son camarade Pierre Gaxotte, de l'hebdomadaire *Candide*. A la mort d'Henri de Régnier, il succéda à ce dernier au *Figaro littéraire* dont il est le critique attitré. Depuis 1927, l'oeuvre d'André Rousseaux a été consacrée à la critique littéraire du 20e siècle et surtout à Péguy : « le prophète Péguy » comme il l'appelle. Il se préoccupe avant tout du point de vue religieux de l'oeuvre qu'il analyse, et ses jugements — quelquefois très stricts — sont toujours exprimés dans un style où l'on reconnaît la formation de Maurras. Depuis la guerre, André Rousseaux fit des tournées de conférences en Egypte, en Grèce, aux Indes, au Brésil, en Afrique du Nord. Il vient pour la première fois à Montréal où son neveu, M. André Malavoy, est directeur du Service officiel du Tourisme français • • • La Société d'étude et de conférences vient de terminer sa saison de causeries sous la présidence de Madame Redmond Roche, et le comité prépare dès maintenant la journée littéraire qui doit clore l'année d'étude des différents cercles et filiales de la province de Québec, et d'Ottawa, en mai prochain. Le travail publicitaire de la Société est fait, depuis deux ans, par Mlle Andrée Blain qui remporta un 1er prix au Concours annuel de la Société d'étude et de conférences avec un travail sur la poésie. Ancienne élève de l'Académie Ste-Madeleine d'Outremont, Mlle Blain suivit ensuite des cours de littérature à l'Université de Montréal avant de renoncer aux bals (qui sont de son âge) pour consacrer ses loisirs à la Société d'étude et de conférences • • • Si vous lisez cette chronique avant le 31 mars, vous aurez la chance de voir, ce soir-là, au Musée des Beaux-Arts de Montréal quatre documentaires du plus haut intérêt religieux et artistique : *« Jérusalem, Ville sainte », « Rome, Ville Eternelle », « Venise, Reine de l'Adriatique » et l'Evangile de la pierre.* Dans la galerie XII se tiendra, du 26 mars au 11 avril, une exposition de Harry Mayerovitch et de Marc-Aurèle Fortin, A.R.C.A., qui poétise en peinture les arbres de l'île de Montréal • • • Guy Mauffette n'était pas né pour être fonctionnaire et il est étonnant qu'il ait gardé, après des années d'un travail quelquefois routinier, l'imagination vive et l'esprit espiègle qui l'apparentent à Puck et aux lutins. Après avoir étudié avec Jeanne Maubourg et avoir remporté le Premier Prix du Conservatoire d'art dramatique du Québec, il joua au Stella, à la Société canadienne d'opérette (devenue Les Variétés Lyriques) avec Les Compagnons et dans la production américaine *St. Lazare's Pharmacy* avant de lancer — pour la première fois sur une scène — son inséparable ami Félix Leclerc dans *Le p'tit bonheur* et *La p'tite misère*, deux spectacles du V.L.M. (Yves Vien — Félix Leclerc — Guy Mauffette) et d'organiser une tournée des Compagnons de la Chanson à travers la province. Il a le théâtre dans le sang et dans les sens — car il dirige une émission en se balançant au rythme de la musique, en fredonnant, en faisant les gestes des comédiens. Même une émission matinale accomplit ce prodige d'éveiller ce noctambule ! A l'âge de dix-sept ans, il réalisait un programme alors neuf : *Un homme et son péché.* Il fit depuis *La Rumba des Radio-Romans, J'ai un coeur à chaque étage, Détente, Le Moulin qui Jazz, Petit Bout de Chou, Les chansons de Baptiste et Marianne, Le Ciel est par-dessus les toits, Perrette et le Trio des Petits, Entre Nous, Mesdames* et *l'Album des As* (les cinq derniers encore en cours). Au cinéma, il joua dans le premier film canadien, *Le Père Chopin* avec Madeleine Ozeray, dans *Le Curé de Village, Les lumières de ma ville* avec Monique Leyrac-Dalmain, dans *Son copain*, fut le narrateur du film primé, *Bout d'Chou*, fait par les Crawley, et joua dans le documentaire *Marguerite Bourgeoys.* Il eut aussi un Trophée pour son travail radiophonique et dirigea, pendant treize semaines à la T.V., *Carrousel.* Il y a deux ans, il donna une performance éblouissante dans le rôle du gardien de prison de *La chauve-souris* de Strauss (on sait que Rudolf Bing du Metropolitan Opera avait offert ce rôle à Danny Keye) et le Festival de Montréal lui confiera, l'été prochain, la soirée de *Baptiste et Marianne* et celle du folklore canadien et néo-canadien dans les jardins du Séminaire de Montréal. Guy Mauffette, qui a cinq enfants de son mariage avec Louise Vien (fille du sénateur, l'Honorable Thomas Vien), publiera cette année les chansons et charmants contes qu'il écrivit pour ses *Bout de Chou*, et qui seront ensuite traduits en anglais et en espagnol. *Le petit âne* sera illustré par Fred Back, *L'oncle Hildège de la pomme fameuse* par Jean-Paul Ladouceur et *Un petit mousse* par Robert Prévost • • • La porte rouge coquelicot du vénérable Séminaire de Montréal (sur le terrain duquel s'élèvent les tours tricentenaires de la première école de Marguerite Bourgeoys) fait l'effet saugrenu d'une rose à l'oreille d'une douairière • • • Au milieu de vieux mélos comme *La Pocharde*, Radio-Canada eut l'heureuse idée de nous faire connaître *L'éléphant dans la maison* qui remporta, en 1952, le 1er Prix de la Radiodiffusion française et qui continue son succès, sur la scène parisienne, sous le nom d'*Azouk* • • • Et comme les scénaristes de cinéma sont doués d'une mémoire d'éléphant, il s'en est trouvé un pour faire un film — d'ailleurs charmant — sur le même thème, *Bonjour, Eléphant* avec Vittorio de Sica • • • Madame Thérèse Gouin-Décarie vient de faire éditer chez Fidès *Le développement psychologique de l'enfant* où, dans un langage accessible à tous, elle répète les causeries qu'elle prononça à Radio-Collège et continue à la télévision, cette année. Cette jeune femme a grandi dans le milieu le plus intelligent et le plus éclectique qui soit : apprenant l'économie politique de son père, le sénateur Honorable Léon Mercier-Gouin ; le théâtre et la décoration de sa mère, Madame Yvette Gouin ; la peinture et la poésie de ses frères, Lomer et Ollivier, et la médecine de sa soeur, Mme Lisette Gouin-Fortier. Licenciée en psychologie de l'Université de Montréal, l'auteur fit des études postuniversitaires au *Children's Centre* de Boston, à la Sorbonne, à l'Institut catholique de Paris et à la clinique psycho-pédagogique de l'Université de Paris, sous la direction du docteur André Berge. Son livre de vulgarisation sur un problème essentiel de l'éducation familiale est écrit avec une simplicité qui en rend la lecture attachante. Il est, non seulement, le livre de chevet des mères de famille, mais une sorte « d'art d'être grand'mère », si j'en juge par ma réaction personnelle. Mme Thérèse Gouin-Décarie est professeur agrégé à l'Institut de psychologie de l'Université de Montréal ; conférencière et membre de l'exécutif de l'Ecole des Parents de Montréal ; psychologue attachée à l'A.C.J.E. et à l'école *The Priory* et professeur invité au Séminaire de philosophie, *L'Initiation de l'enfant à l'enseignement religieux* • • • On nous annonce que *Parsifal* de Wagner sera présenté au Palais du Commerce du 10 au 16 avril. Si cette production est bien présentée (nous nous souvenons de *Jeanne au Bûcher* et ce n'est pas pour nous rassurer) ce sera en effet un spectacle colossal. La salle (qui n'est pas plus que celle du Forum la salle idéale de spectacle que nous attendons) sera réduite d'un quart et les sièges seront fixés par rangées et disposés en gradins. Les principaux rôles seront interprétés par des artistes du Metropolitan Opera, l'orchestre dirigé par M. Charles Houdret, la mise en scène par M. Désiré DeFrère et les choeurs par M. George Little, directeur de la Chorale Bach de Montréal • • • Samedi, le 10 avril, un gala sera donné au Gésu dans l'après-midi pour marquer les 25 ans d'enseignement de Camille Bernard et le 48e spectacle du Théâtre des Petits qui, avec l'Ecole nouvelle, forme l'Institut Bernard. Première diseuse canadienne à choisir cet art plein de nuances, elle eut les plus grands maîtres : Béatrice LaPalme-Issaurel, Pauline Donalda (à son école de Paris), André Messager, Yvette Guilbert et Georges Wague, mime-partenaire de Colette qui le mit dans *La Vagabonde* et *L'envers du Music-Hall.* Sa première bourse lui fut accordée par le Ladies Morning Musical après un concert où elle chanta *Scènes enfantines* et autres mélodies de Moussorgsky. Son talent la porta ensuite vers l'opérette qu'elle joua en France comme au Canada de 1918 à 1928 et vers la chanson dont elle mit l'expression et le sens à la hauteur d'un grand art. J'ai devant moi les témoignages les plus élogieux d'artistes, de chefs d'orchestre et de compositeurs, mais je les réserve pour l'article que nous lui consacrerons dans *Le Samedi* du 10 avril, voulant ajouter l'hommage et la reconnaissance de nos revues à ceux de ses amis et anciens élèves (José Forgues, Madeleine Achard, Paul Roussel, Mimi Jutras, Lisette Le Royer, etc., etc.) et au geste du Ministre plénipotentiaire de France, M. Ernest Triat, qui lui décernera

[*Lire la suite page* 82]

Ci-contre, Mme ANTONIO CANTERO. *(Photo Van Dyck)*



M. GUSTAVE LANCTOT, de la Société royale du Canada, qui vient d'être réélu président de la Canadian Writers' Foundation. *(Photo Castonguay)*



Mlle ANDREE BLAIN, publiciste de la Société d'étude et de conférences de Montréal. *(Photo Annette & Basil Zarov)*



Dans le cadre de la Rome antique, la jeune Renaissance italienne fascine les élégantes





Dans le décor unique du mont Palatin, (à gauche), voici Appel de Sirène, robe de cocktail en dentelle turquoise sur organdi blanc. Les motifs de la dentelle sont délicatement incrustés au corsage et la jupe, mettant en valeur l'extrême simplicité de cette création Fontana.

A Rome, les défilés de mode ont lieu dans les salons d'anciennes résidences princières. Cette robe du soir, en tulle rose, est généreusement brodée de motifs de fleurs et de feuillages en perles et strass. Elle fait partie de la magnifique collection de robes du soir de Schubert.

Fontana est renommée pour le bon goût qui caractérise toutes ses créations. Voici un ensemble de lainage fin comprenant un deux-pièces de quadrillé brun et noir que recouvre un ample manteau de lainage uni brun à col relevé et orné de même quadrillé que le costume.

Pour l'heure du cocktail, Antoneli suggère ce superbe ensemble. La robe en dentelle blanche est soulignée d'une bordure d'organza noir disposée en spirales sur la jupe et le corsage. Le manteau ample en organza noir est orné d'un immense col blanc bordé de velours noir.

Carosa a présenté cette robe de grand soir, en satin bleu azur. Le corsage-bustier est richement brodé de pierres du Rhin tandis que l'immense jupe est relevée de façon fort originale sur les côtés par deux froncés retenus par des broderies de pierres du Rhin.







Les ambassadrices, les reines incognito, les voyageuses du monde entier sont conquises par les tailleurs de chez Antonelli et Ferdinandi, les robes de cocktail de Fontana, les manteaux de Carosa, la "boutique" de Simonetta et les robes du soir de Schubert. Rome est devenu le paradis des élégances.



Devant la silhouette du Colisée, notre élégante promeneuse a choisi cette création de Gattinoni, en soie grise, à jupe marquée de deux plis à l'avant et dont le corsage boutonné et largement décolleté, est orné d'une guimpe et d'un noeud de tissu à pois blanc, d'allure fort jeune.



Devant l'église de la Trinité-des-Monts, face à la Place d'Espagne et du mont Pincio, une belle s'est arrêtée portant un élégant tailleur de fin lainage blanc à rayures roses, une création Carosa. De coupe fort simple, toute son originalité réside dans le drapé du revers.



Les élégantes réunions de fin d'après-midi sont l'occasion rêvée pour porter cette création Carosa, un superbe tailleur habillé en fin lainage brun et orné d'un col châle en vison sauvage. Le boutonnage double est la seule garniture de la jaquette à devants arrondis.

Sur la Place Cavour, près du Palais des Saints-Anges, nous avons croisé une promeneuse portant une création Antoneli, ample manteau de lainage gris-taupe dont les emmanchures sont soulignées de larges piqûres et le col tailleur est attaché au cou.





La colonnade du Bernin de la cathédrale St-Pierre attire plus d'un photographe amateur. Notre jeune artiste porte ici une création Schubert, une redingote de fin lainage noir, boutonnée à l'avant et ornée de découpes de quadrillé noir et blanc simulant un deux-pièces.

Photos du Service officiel du Tourisme Italien.

CLUBS POUR HOMMES SEULS



Dans un célèbre club de Londres, pour hommes seuls, le Boodle's-on-St. James Street, un habitué, lecteur du *London Times* évidemment, fait la sieste devant une cheminée de marbre blanc de style Adam.

BEAUCOUP plus encore que l'Américain, l'Anglais a le goût des clubs. Il y recherche la tranquillité, les relations sociales et les conversations intéressantes qu'il renonce à tenir avec les femmes. Ainsi les clubs fleurissent-ils un peu partout dans la vieille Albion, réunissant ceux qui ont quelque intérêt, économique ou culturel, en commun. Les membres y passent de longues heures à lire ou à bavarder. Ils y prennent leurs repas et y convient leurs amis. Les pauvres, eux, se réfugient dans les fameux *pubs* où ils jouent aux fléchettes tout en dégustant un pot de bière. Par réaction, les femmes ont organisé leurs propres clubs.

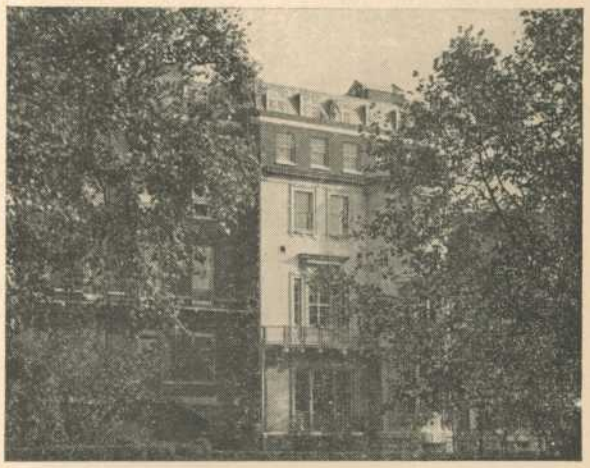
Décrire l'ambiance de ces associations reviendrait à peindre le caractère si particulier de l'Anglais. Rappelons simplement que l'Anglais est, socialement parlant, l'être le plus civilisé au monde, du moins dans le sens que nous donnons à ce terme. Tout son comportement est basé sur le respect de la liberté d'autrui. J'ai connu un vieux châtelain qui, tous les dimanches, jouait aux échecs avec son voisin. Jamais il n'a su la profession de ce dernier. Et pourquoi la lui demander puisqu'il n'en parlait pas ?

Certains des grands clubs de Londres se sont taillé une réputation internationale et c'est un honneur insigne que d'en être membre.

Citons, en premier chef, l'*Athenaeum*, fondé en 1824 par John Wilson Croker, et situé dans un charmant immeuble de style grec sur Pall Mall. Ce club groupe les célébrités des mondes scientifique, littéraire, artistique et politique. Depuis sa fondation on ne compte que deux Premiers Ministres britanniques qui n'en furent pas... On y a admis par la suite les membres de la famille royale et les princes de l'Eglise. On finit même par y accueillir les acteurs célèbres. Les ambassadeurs accrédités à Londres en sont automatiquement s'ils le désirent. De 400 lors de sa fondation, le club compte maintenant plus de 1,400 associés si l'on compte les membres temporaires, personnalités de passage. Le docteur Wilder Penfield, directeur de l'Institut Neurologique de Montréal et qui vient de publier à Toronto un roman historique (No Other Gods), en est membre depuis quelques mois.

Pour situer un peu l'évolution de l'Atheneaum, disons que lors de sa fondation il n'y avait qu'un seul fumoir alors que maintenant il n'y a que deux pièces dans lesquelles il est interdit [*Lire la suite page* 68]





Le Over-Seas League Club, rendez-vous des visiteurs du Commonwealth britannique à Londres, peut loger une centaine de membres. De ces fenêtres on a vue sur Buckingham Palace et Piccadilly. — Ci-contre, non loin du St. James Palace, dans un quartier familièrement appelé "Clubland", l'Athenaeum dont les membres se sont tous illustrés dans les lettres, les arts, les sciences et la politique. ***(Photos U.K.I.O.)***



NOUVELLE

Pour faire la conquête du Roi...

par Alice Means Reever

"MESDAMES, le chemin qui conduit au coeur d'un homme passe par son estomac. Voulez-vous faire la conquête d'un mari ou le garder ? Servez-lui un bon repas ! Un repas succulent, délectable, inoubliable ! Un cordon bleu viendra chez vous préparer ce festin irrésistible ».

Un numéro de téléphone suivait.

Assise dans une chambre d'hôtel de second ordre, Constance Stafford qui avait dîné avec des ducs et les appelait par leur prénom, avait les yeux fixés sur l'annonce qu'elle avait fait insérer dans un quotidien. Le beau visage de la jeune fille s'assombrissait de plus en plus, elle songeait : c'est une folie, mais il faut bien faire quelque chose... ou découvrir le moyen de vivre sans manger...

La mort accidentelle de son père l'avait laissée pratiquement ruinée. Avec ses derniers sous, elle avait acheté un billet pour Londres. Elle avait choisi Londres pour deux raisons : elle n'y connaissait personne et du séjour fait trois ans auparavant avec son père, elle avait gardé l'impression que c'était la plus romantique cité du monde. Mais aujourd'hui, le faubourg gris et sale où elle avait trouvé asile, lui semblait froid et inamical.

Le téléphone grésilla. Connie, le coeur serré, saisit le récepteur. Une voix interrogea : « Votre annonce est-elle une plaisanterie ou savez-vous vraiment confectionner un repas capable d'assurer la conquête d'un homme ? »

— Je vous le garantis, répondit Connie. Trouvez l'homme, je lui servirai le repas.

— Bien, vos exigences sont assez élevées. (D'hésitante la voix devint rieuse et décidée.) Cela semble incroyable, mais je vais essayer. Surtout surpassez-vous, mon invité se considère comme un cordon bleu mondial. Soyez chez moi, vendredi à 10 heures.

Connie nota le nom, l'adresse avant de raccrocher.

A l'heure fixée, le vendredi, Connie se présenta chez Miss Joy Haddon. Blonde, svelte et languissante, celle-ci posa sur l'arrivante un regard aigu et sa langueur disparut.

Connie rougit jusqu'à la racine de ses cheveux noirs. Elle avait mis la robe la plus simple, la plus anonyme de sa garde-robe, cependant cette robe était admirablement coupée et s'ornait au cou d'une dentelle blanche. Elle était simple, mais coûteuse.

Connie crut devoir expliquer.

— J'ai mis une robe noire, parce que j'ai pensé que vous désireriez peut-être que je serve à table.

— Non, dit Miss Haddon d'un air décidé en examinant les longs cils brillants, la peau de pétale de magnolia, la sveltesse racée de Connie. Pour l'amour du ciel, tenez-vous à l'écart. Je n'aurais pas cru que vous vous préoccupiez de faire la cuisine... avec une taille comme la vôtre... et de pareilles toilettes !

— Je ne puis manger mes robes.

— De la déveine ?

— Hélas !

Miss Haddon montra sa sympathie.

— Je vous plains, moi, je suis modèle.

Elle donna l'argent nécessaire aux emplettes et ajouta :

— Si mon invité vous aperçoit, ayez une extinction de voix ou quelque chose d'approchant. Surtout n'oubliez pas que c'est moi qui ai cuit le repas. Vous n'êtes là que pour laver la vaisselle. Compris ?

— Parfaitement.

Sur quoi, Miss Haddon, pour utiliser ses propres termes, fila au travail.

A six heures, Joy Haddon rentra, huma l'air parfumé qui sortait de la cuisine et contempla la table mise pour deux. Une coupe de fruits encadrée de chandeliers de cuivre supportant des bougies en occupait le centre.

— Magnifique, admira Joy, mais cela paraît inimaginable que vous vous fatiguiez ainsi pour aider une autre femme à conquérir un homme.

— C'est ma façon de gagner ma vie, lui rappela Connie.

[*Lire la suite page* 71]



Le monument d'Edouard VII, oeuvre du sculpteur Philippe Hébert, inauguré en 1914. A l'arrière-plan de la Place Phillips, où s'élève aujourd'hui un vaste immeuble à locaux commerciaux, la confiserie Joyce, salon de thé à la mode aux environs de 1914. *(Photo E. Gariepy)*



Avant la première grande guerre, Montréal comptait deux grands parcs d'attractions : Sohmer et Dominion. Ci-dessus, la terrasse du Parc Sohmer, incendié en 1919. On y consommait en plein air, face au fleuve, à l'ombre de beaux arbres d'ornement ou sous de fraîches tonnelles. Photo prise en 1905.



L'avenue Viger, de Berri à Saint-Denis. A droite, l'ancien consulat de France. Face à cette avenue et au square du même nom, la Gare de l'Est dont les étages supérieurs étaient occupés par l'Hôtel Viger.
(Photo Edgar Gariépy).

A L'ALLURE DES

OU QUELQUES TRAITS DE LA VIE DES ÉTUDIANTS AVANT LA BRISURE DE LA GUERRE DE 14.

C'ÉTAIT l'époque où, à Paris, Nijinsky et la Karsavina, avec le *Spectre de la Rose* et *Pétrouchka*, inauguraient l'ère des ballets russes et où, à Montréal, les Ladoucette Sisters nous révélaient précocement les dessous du French Cancan. Blériot venait de traverser la Manche en monoplan et, non moins témérairement, nous affrontions, au Parc Riverside, les descentes en piqué des premières montagnes russes.

Les Canadiens Français étaient, alors, maîtres sans partage du petit et du moyen commerce. L'épicier nous invitait à goûter au sirop d'érable, à la crème et au beurre, tandis que le boucher, pour nous recevoir, étendait un moelleux tapis de sciure de bois. En ces jours pacifiques où l'on ne jouait au soldat que pour tuer le temps, Montréal n'était, tout au plus, qu'un îlot dans une île. Les Anglais avaient déjà ouvert l'ouest à la civilisation mais la grande et la moyenne bourgeoisie canadienne-française restaient cantonnées dans le centre et dans l'est de la ville. Au delà des rues Guy et Amherst, des Pins et Dubord (aujourd'hui Viger), c'étaient ou des faubourgs ou la campagne. On allait en villégiature à la Pointe-aux-Trembles et en bonne fortune au Bout-de-l'Ile. Autant que le ski, le golf était inconnu. On pouvait satisfaire sa soif à Montréal, à l'hôtel, au café, au bar, dans n'importe quelle épicerie, de sept heures du matin à minuit. On buvait du whisky blanc à cinq sous le verre et du vin à cinquante sous la bouteille.

Les seuls nuages qui se profilaient à l'horizon étaient ceux de la politique. Ils ont depuis crevé sans beaucoup ajouter à la fertilité de notre sol. Malgré ces taches dans le ciel, le temps restait au beau fixe. L'existence se déroulait au pas des chevaux de fiacre. On allait aux cours cahin-caha, on musait au restaurant, au Café de la Paix. Chaque jour suffisait à nos loisirs.

Nos heures libres trouvaient le plus heureusement du monde à s'employer. Je ne crois pas que nous ayons jamais connu le désoeuvrement. C'est que le plaisir, pas plus que les aliments, n'était une denrée en conserve. Pour se divertir, il fallait sortir de sa coquille et non, simplement, se contenter de tourner les manettes d'une boîte à discours et à musique ou d'une lanterne magique perfectionnée. Les occasions de se récréer étaient innombrables. Aussi n'étions-nous que mouvement. Mouvement aux cours, mouvement dans les rues, mouvement du corps et de l'esprit. Bien qu'elle les eût pratiqués d'office au collège, notre génération prisait fort peu les sports, la police suffisant à nos exercices physiques, moins encore l'exhibitionnisme sportif. La superstition en était, en tout cas, inconnue. Sans doute le peuple avait-il ses idoles. Mais le théâtre suffisait amplement à son culte des héros. Les nôtres, comme les siennes, étaient des acteurs, des actrices, des chanteurs, voire des cantatrices.

En effet, on allait, jadis, au théâtre ainsi qu'aujourd'hui l'on va au Forum. De septembre à mai, Montréal comptait à demeure quatre troupes qui donnaient, chacune, douze représentations par semaine. Il avait sa saison d'opéra, sa saison d'opérette. A l'égal de New-York, il accueillait en triomphe toutes les vedettes de la scène et du concert. Les tournées des frères Coquelin, de Le Bargy, de Sarah Bernhardt, de la Melba, de la Calvé, de la Tetrazzini hantaient déjà nos nuits de collégiens.

Durant la saison d'opéra, nous gagnions le paradis après deux ou trois heures d'attente à la porte, au froid ou à la pluie. Et, en attendant que le rideau se lève sur Louise, Thaïs, Hérodiade, et pendant les entr'actes, nous potassions, le coeur chaviré et l'imagination bouillonnante, nos notes et nos manuels en vue de l'examen à venir. Manon ne saura jamais, pas plus que Carmen et Mignon, combien il nous en a coûté de peines et de reproches pour avoir, un soir, prêté une oreille trop complaisante à leurs voix de sirènes. Des hauteurs où nous perchions, les interprètes se paraient à nos yeux de beautés et de charmes tels que, malgré l'heure tardive, nous les guettions à la sortie, muets d'admiration et de fatigue.

L'opéra était un luxe : cinquante sous. Le théâtre, au contraire, presque un plaisir de pauvre. Les places de choix qui étaient les nôtres coûtaient dix sous. Nous les occupions toutes les semaines, par extraordinaire plusieurs fois la semaine. Les auteurs à l'affiche étaient ceux-là mêmes qui régnaient sur les boulevards et qu'en 1954 Radio-Canada exhume de leurs fosses où l'histoire littéraire les croyait pour toujours ensevelis.

Montréal était alors à l'heure de Paris. Des vaudevilles de Labiche, de Feydeau, aux comédies de Flers et de Caillavet, aux drames de Bataille et de Porto-Riche, nous avons goûté à tous les sucs ou, plutôt, à toutes les sauces d'une ratatouille qui fut longtemps le plat du jour. C'étaient, en littérature, nos premières leçons de choses. Nous y devons d'avoir pu, assez jeunes, exercer notre sens critique et apprendre à différencier le succès du talent.

Il va de soi que ces leçons nous ne les suivions pas toutes avec un attendrissement égal. Quand on a vu mourir l'*Aiglon* et la *Dame aux camélias*, à tour de rôle, six fois en une semaine (ce que nous permettait, sans bourse délier, le gardien débonnaire du paradis), l'on finit par s'aguerrir et ménager ses larmes. Il est possible que nous y ayons appris moins qu'aux cours de préparation au mariage ; assez, toutefois, pour pouvoir lire à première vue, une planche d'anatomie sentimentale. Nous avons compris pourquoi la Margot de Musset pleurait au mélodrame, n'en ayant nous-mêmes omis aucun. De la *Tosca*, de *Gismonda*, de *Fédora* où Germaine Vhéry et Gustave Scheler, les principaux protagonistes, nous mettaient à la question, aux *Deux Gosses*, aux *Deux Orphelines* où Claude Ritter et toute la salle avec elle, sanglotait, haletait, hoquetait sous les coups d'un impitoyable destin, tandis que, rue Beaudry, cela se passait au *National*, s'élevait la mélopée anachronique des marchands ambulants de « bénanes, de belles bénanes ».

Non, ce ne fut pas du temps perdu. La littérature ne s'enseigne pas dans les manuels. Comme tout ce qui est objet d'amour

CHEVAUX DE FIACRE...

par Victor Barbeau

de l'Académie canadienne-française

et de compréhension, elle exige qu'on la fréquente, qu'on la courtise. Et c'est ce que nous avons fait. Avec plus ou moins de discernement, peut-être, mais toujours avec amour et confiance.

Nous nous sommes donc gorgés de pièces, repus de tous les répertoires. Je dis : *les* car il y en avait plusieurs. Grave presque toujours au théâtre *National* (où Wilfrid Pelletier, le pianiste attitré, jouait devant les banquettes vides des entr'actes), il variait aux *Nouveautés*, de la parodie égrillarde aux comédies sentimentales, pour se confiner au *Nationoscope*, à l'opérette et à l'opéra-bouffe.

Thérèse Dorgeval, qui devait finir ses jours dans la solitude du couvent à l'exemple d'Eve Lavallière, était le boute-en-train bien en chair et bien en voix de cette dernière scène. Petite, grassouillette, les plus beaux genoux du monde, elle menait le spectacle avec l'assurance et les muscles d'une dompteuse de fauves. Que ce fût dans la *Fille de Madame Angot*, le *Petit Duc, Miss Hellyet, Joseph vendu par ses frères, le Jour et la Nuit, Giroflé-Girofla*, son entrain, sa vivacité faisait passer les insuffisances de quelques-uns de ses camarades, excellents comiques improvisés chanteurs. Ce sont les coulisses du *Nationoscope* qui nous ont révélé, pour la première fois, l'envers du décor. Nous n'étions pas les seuls à y respirer l'odeur des fards et de la colle. Quelques aînés à nous dont la carrière brillante ne se dessinait pas encore ne dédaignaient pas, non plus, d'y risquer un sourire galant et une poignée de main protectrice.

De cette époque date un genre qui, même en France, n'en était qu'à sa première floraison : celui de la revue. Quelques-unes tinrent l'affiche près de deux mois. L'actualité politique, littéraire, mondaine y était accommodée en couplets plaisants, mordants, sinon irrévérencieux. Les décors et les costumes ne servant pas encore à masquer la pauvreté ou la vulgarité du texte, l'esprit en était le seul condiment. Les auteurs, journalistes de carrière, Ernest Tremblay, Marcel Bernard, Napoléon Lafortune, savaient manier la satire et leurs chansons, sur des airs connus, alternaient, dans les réunions d'étudiants, avec celles d'Yvette Guilbert et du Chat Noir.

Il arrivait aussi que l'on jouât des pièces canadiennes. Il n'en reste même pas la poussière d'un titre. Elles se sont flétries plus vite que les couronnes de fleurs que, faute de doctorat honorifique, on offrait alors aux auteurs.

En dépit du cinéma à cinq sous, et qui, de plus, est commenté, expliqué, désarticulé, dans les salles de l'est, par des maîtres du langage populaire, le théâtre gardait donc toute notre prédilection. Ma première bibliothèque en fut une de programmes. Combien n'en eurent jamais d'autres.

Les livres, pourtant, n'étaient pas coûteux. On en trouvait à cinq sous, tous les classiques français et étrangers, tombés dans le domaine public. Sauf les ouvrages canadiens qui valaient, valeur marchande, rarement moins d'une piastre, le prix des nouveautés françaises allait de cinquante à soixante-cinq sous. Soit l'équivalent d'un dîner fin dans le cadre d'un restaurant de luxe, le *St-Régis*, soit celui d'un succulent souper dans un cadre de bohème, le rendez-vous des artistes, le *Cordon Bleu*. Ou encore, pour en rester aux plaisirs de la table, l'équivalent d'un Moulin à vent de bon cru.

Que lisions-nous ? Les écrivains à la mode, bien entendu : Bourget, Loti, Barrès, Anatole France, Edouard Rod, Romain Rolland et même *La Maison du péché* de Marcel Tinayre. Qu'ils aient cessé de plaire, quoiqu'ils valent mieux que le mépris dans lequel on les tient pour des raisons souvent étrangères à la littérature, n'a rien à voir à nos souvenirs. Ce qui seul compte est le choc qu'y a éprouvé notre adolescence.

Avec eux, nous étions à la température de notre époque. Avec Rémy de Gourmont, Péladan, Colette, Francis Jammes, Baudelaire, Verlaine, Claudel, Gide, dont paraissaient les premières oeuvres, nous constituions déjà une avant-garde bien avancée, nous réagissions contre ce qui, à cet âge, s'appelle le conformisme, l'académisme, et, au nôtre, la mesure, la tradition.

Les librairies n'étaient guère moins nombreuses que de nos jours mais il y avait moins de bibliothèques. Celle de la Ville, encore à l'état embryonnaire, logeait dans une petite salle de l'Ecole Technique. St-Sulpice exerçait sur nos lectures un droit de regard qui limitait singulièrement nos explorations et nos découvertes. Il en allait tout autrement de la bibliothèque Fraser, rues Dorchester et de l'Université, où s'offrait à nous, sans la moindre réserve, le panorama de la production contemporaine et que nous avions appris à fréquenter dès le collège. Plusieurs de nos petites amies en connaissaient aussi le chemin. Le conservateur, d'un certain âge, prenait un plaisir inavoué à les mûrir en leur prêtant des livres d'ordinaire réservés à un âge moins tendre. Elles n'en avaient que le teint plus rose et le regard plus mélancolique.

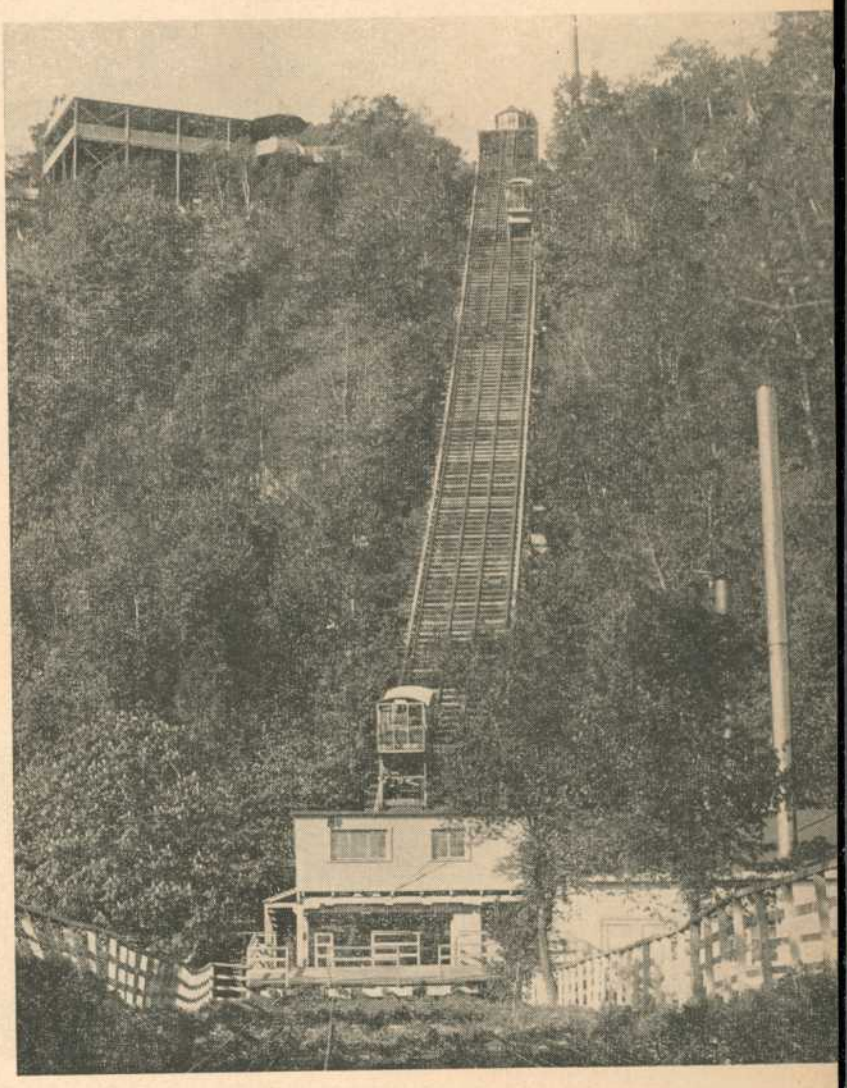
Même en ces temps reculés, les étudiants avaient leur propre journal. La publication du premier, l'*Etudiant*, fut, un jour, pour des raisons que j'oublie, interdite. La réplique à cet acte d'autorité fut le lancement d'une nouvelle feuille, l'*Escholier*, dont le programme, insolence qui ne se démentit pas, tenait en deux lignes : nous paraissons, nous paraîtrons. A son premier numéro, il comptait trois directeurs ; à son deuxième, par la faute des vignes du Seigneur, il n'en avait plus que deux. Au quatrième, il en restait un et l'*Escholier* devenait le *Quartier latin* dont les vues, durant la guerre, furent loin de réfléchir celles de l'Ordinaire.

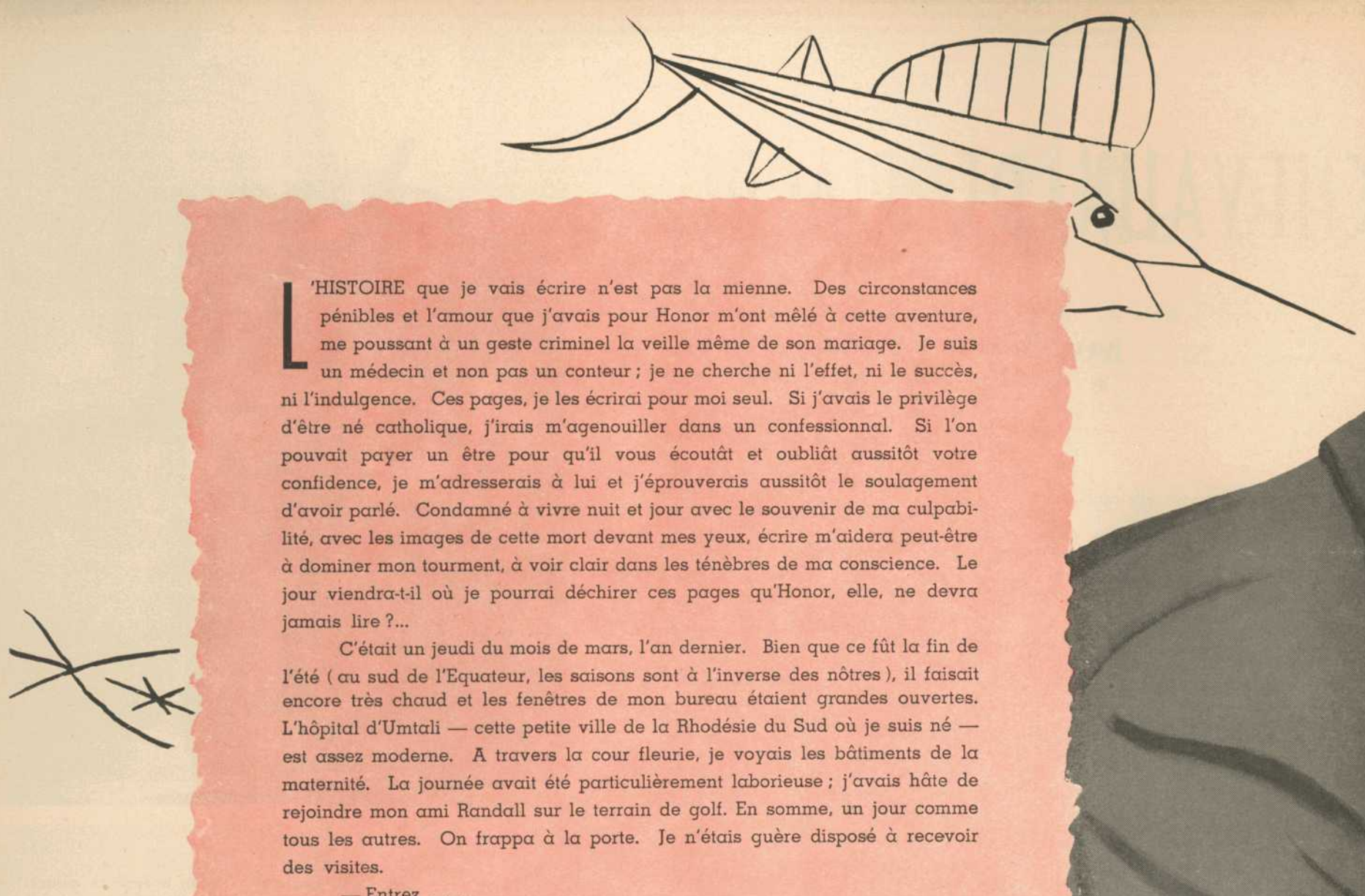
Les quotidiens avaient aussi, chaque semaine, leur chronique de la vie étudiante. Sorte de calendriers des menus faits, potins et incidents et que couronnait un courrier du coeur où, surtout en points d'exclamation et de suspension, marivaudait une jeunesse romanesque et irréfléchie.

Enfin, trois hebdomadaires ajoutaient à cette effervescence par la virulence de leurs articles et la part de choix qu'ils faisaient aux belles-lettres. Dans l'*Action*, le *Nationaliste*, le *Pays*, un livre nouveau avait presque autant d'importance qu'en a de nos jours, le « tour du chapeau » de Maurice Richard dans les feuilles bien-pensantes. On s'escrimait à propos de tout : théâtre, littérature, peinture, musique. [*Lire la suite page* 67]



En 1914, de septembre à mai, Montréal comptait à demeure quatre troupes qui donnaient chacune douze représentations par semaine. Il avait aussi sa saison d'opéra et d'opérette. Ci-dessus, le Théâtre National, rue Ste-Catherine, près Beaudry. *(Photo Gariépy)*. — Ci-dessous, le funiculaire du Mont-Royal, construit en 1884 et démoli en 1920. *(Photo William Notman)*.





L'HISTOIRE que je vais écrire n'est pas la mienne. Des circonstances pénibles et l'amour que j'avais pour Honor m'ont mêlé à cette aventure, me poussant à un geste criminel la veille même de son mariage. Je suis un médecin et non pas un conteur ; je ne cherche ni l'effet, ni le succès, ni l'indulgence. Ces pages, je les écrirai pour moi seul. Si j'avais le privilège d'être né catholique, j'irais m'agenouiller dans un confessionnal. Si l'on pouvait payer un être pour qu'il vous écoutât et oubliât aussitôt votre confidence, je m'adresserais à lui et j'éprouverais aussitôt le soulagement d'avoir parlé. Condamné à vivre nuit et jour avec le souvenir de ma culpabilité, avec les images de cette mort devant mes yeux, écrire m'aidera peut-être à dominer mon tourment, à voir clair dans les ténèbres de ma conscience. Le jour viendra-t-il où je pourrai déchirer ces pages qu'Honor, elle, ne devra jamais lire ?...

C'était un jeudi du mois de mars, l'an dernier. Bien que ce fût la fin de l'été (au sud de l'Equateur, les saisons sont à l'inverse des nôtres), il faisait encore très chaud et les fenêtres de mon bureau étaient grandes ouvertes. L'hôpital d'Umtali — cette petite ville de la Rhodésie du Sud où je suis né — est assez moderne. A travers la cour fleurie, je voyais les bâtiments de la maternité. La journée avait été particulièrement laborieuse ; j'avais hâte de rejoindre mon ami Randall sur le terrain de golf. En somme, un jour comme tous les autres. On frappa à la porte. Je n'étais guère disposé à recevoir des visites.

— Entrez . . .

Pour bien montrer à l'arrivant que sa visite était importune, je ne quittai pas des yeux le dossier que j'examinais. Alors, je vis Honor Malherbe et me levai pour la recevoir. Venue de Johannesburg deux ans auparavant, elle était depuis lors infirmière au *General Government Hospital* d'Umtali. Je ne pouvais l'approcher sans m'émouvoir. Droite dans son uniforme blanc, ses épais cheveux châtain clair cachés sous le bonnet, elle me regardait et ne souriait pas. L'étrange fille... Elle ne savait pas alors que je n'ignorais rien d'elle et de son destin. Quand je lui avais demandé pour la première fois d'où elle venait, elle m'avait jeté ces mots au visage : « D'Afrique du Sud, mais je n'ai pas une goutte de sang anglais dans les veines... » [*Suite en page* 20]

6

Saison

Notre roman d'amour par Daniel Gray


sèche

LA SANTÉ DES TOUT-PETITS, NOTRE PREMIER SOUCI

Les maladies contagieuses font encore des ravages au Canada. Par la faute de parents négligents, 168 petits Canadiens, dont 75 Québecois, sont morts en 1952, de la diphtérie et de la coqueluche. Grâce à l'immunisation, presque tous ces enfants auraient pu être sauvés.



On a longtemps parlé de la revanche des berceaux dans le Québec. En 1952, cette province fut pourtant dépassée par le Nouveau-Brunswick et Terre-Neuve. A nous, donc, de protéger les précieuses petites vies qui nous sont confiées, par l'observance de tous les principes d'hygiène infantile et l'immunisation contre les maladies contagieuses.





Une visite périodique chez votre médecin pour l'examen de la gorge et des poumons, protégera votre enfant des maladies graves qu'il peut contracter dans son jeune âge.

QUICONQUE accuserait nos mères de famille de négligence, serait assez mal venu et pourtant, au cours de 1952, 3,591 enfants du Québec ont souffert de la coqueluche et de la diphtérie. C'est dire qu'il y a encore énormément de travail à faire pour que tous nos enfants, sans exception, soient immunisés contre ces maladies terribles qui font des ravages chez notre population enfantine.

L'immunisation est en effet, une des plus grandes réalisations de la médecine préventive. Il y a 60 ans à peine, alors que Montréal ne comptait que 120,000 âmes, il y eut en une seule année, 25,000 cas de variole qui causèrent la mort de 3,000 personnes. Aujourd'hui, la variole n'existe pratiquement plus chez nous et depuis 1946, on ne compte aucun décès. Certes, de grands progrès ont été réalisés. En 1921, 13,329 cas de diphtérie furent rapportés aux autorités et 1,279 citoyens en mouraient. En 1952, on en a compté que 190 cas dont 26 morts, dont la grande majorité dans le Québec qui en déplora 18. Le vaccin contre la coqueluche protège plus de 85% des enfants et les 19,082 cas et 416 morts de 1943, ont été ramenés à 8,620 cas et 142 morts en 1952. C'est une lutte dont les résultats probants ne peuvent nous laisser indifférents et tous nos efforts doivent maintenant porter vers ceux qui pourraient pécher par négligence, une négligence qui malheureusement peut parfois coûter la vie d'un enfant. Que chaque papa et chaque maman se fasse un devoir de faire immuniser tous leurs enfants afin de les conserver en bonne santé et d'en faire des citoyens utiles à leur patrie.

Plusieurs médecins conseillent d'administrer une combinaison d'injections, guère plus douloureuses qu'une piqûre de moustique, qui protègent à la fois contre la diphtérie, la coqueluche et le tétanos. Tous les enfants devraient être immunisés dès leur première année, à partir de l'âge de trois mois et se continuer à des intervalles d'un mois jusqu'à ce que la série soit complète. L'immunité ainsi acquise s'affaiblit avec le temps, d'où la nécessité d'administrer des injections de rappel durant la deuxième et la troisième année de l'enfant.

Les ennemis à combattre.

Cette maladie dangereuse, très contagieuse, peut se communiquer par contact direct, soit par l'entremise des porteurs de germe ou des articles infectés, tels vêtements, plats et gobelets d'usage commun. Elle s'attaque aux personnes de tout âge mais surtout aux jeunes enfants, notamment à ceux de six mois et plus. C'est chez ces derniers qu'elle est le plus grave et cause le plus de décès. La plus grande mortalité par la diphtérie se trouve chez les enfants de moins de cinq ans. Il est donc très important de faire immuniser l'enfant contre la diphtérie dès les premiers mois, et de faire donner des injections de rappel quand il aura deux et trois ans et aussi juste avant son entrée à l'école.

La coqueluche est particulièrement dangereuse chez les bébés et les jeunes enfants. Le vaccin confère une immunité complète à la plupart des enfants ; la maladie peut quand même apparaître, mais avec des symptômes bénins et d'une durée sensiblement réduite. La coqueluche est l'une des plus étranges maladies contagieuses. Elle commence par un rhume ordinaire, mais dans l'espace d'une semaine environ, la toux devient graduellement spasmodique et la coqueluche apparaît. Le faire vacciner contre la coqueluche entre trois et six mois avec des injections de rappel à trois ans et encore à six ans, protégera votre enfant contre cette maladie dont les reliquats sont toujours fort dommageables.

Le tétanos est une infection causée par des microbes qui s'introduisent dans l'organisme par une blessure contaminée. Il faut en préserver l'enfant avant qu'il soit exposé à se blesser en jouant à l'extérieur et administrer des doses de rappel durant la deuxième et la troisième année et avant l'entrée à l'école.

[*Lire la suite page* 82]

Comment faire plaisir à vos invités à Pâques

Les Oeufs de Pâques de Martha Logan sont faciles à décorer . . . voyez les détails ci-dessous. Ils donneront un air de gaieté à votre Jambon Premium Swift. De plus, vous faites toujours plaisir à vos invités lorsque vous servez du Premium Swift, car c'est le jambon *préféré au Canada.* Traité à la cassonade comme seule la maison Swift sait le faire . . . fumé l-e-n-t-e-m-e-n-t au-dessus d'un feu de bois dur odoriférant . . . jusqu'à ce que chaque bouchée soit juteuse, tendre, *délicieuse!*

SWIFT—POUR MIEUX SERVIR VOTRE FAMILLE

Jambon Premium Swift

SWIFT CANADIAN CO., LIMITED

Ecoutez "Vive la Gaieté" du lundi au vendredi



Comment décorer les Oeufs de Pâques :

Les décorations ne coûtent que quelques sous dans n'importe quel magasin de "nouveautés" —décalques avec motif floral, Cellophane en filaments et coupes en papier de teintes pastel. Décalquez les fleurs sur des oeufs Brookfield Swift cuits dur. Mettez 3 coupes l'une dans l'autre pour chaque pot de fleur; placez les oeufs sur la Cellophane.

2 GENRES:
***FUMÉ*—(Etiquette Bleue)**
***COMPLÈTEMENT CUIT*—(Etiquette Rouge)**



SAISON SÈCHE [*Suite de la page* 16]

— Puis-je vous entretenir un instant, docteur Jordan ?...

Pas un grain de fard sur ce visage. Honor Malherbe ne triche pas. Ses traits, elle les offre dans leur difficile simplicité, son teint, dans sa pâleur froide.

— Je vous en prie...

Et je lui désignai un fauteuil.

— Que puis-je pour vous, sister Malherbe ?

Elle tourna enfin les yeux vers moi.

— C'est au sujet de mes vacances. Je n'en ai pas eu l'an dernier. Je voudrais m'absenter pendant le mois de mai...

Elle avait parlé avec une sorte de brusquerie, comme s'il lui eût déplu de demander cette faveur.

Je pris un crayon, attirai vers moi un bloc d'ordonnances et me mis à griffonner de petits dessins.

— Où allez-vous aller ? dis-je, en jouant avec le crayon, le front baissé. Retourner à Johannesburg ?...

Elle eut un petit rire :

— Non... certes non...

Ce rire était plein de peur et d'amertume.

— N'est-ce point là votre pays ? Votre famille ne demeure-t-elle pas là-bas ?

Pourquoi lui posais-je ces questions ? Je savais bien qu'elle n'avait pas de famille. Avant de répondre, elle marqua une certaine hésitation. Elle aspira une bouffée de sa cigarette, la souffla et, comme je la regardais, je vis sur son visage un sourire abandonné et flottant. Elle dit tristement :

— Je n'ai personne... Ne le savez-vous pas ?

Je laissai passer un peu de temps. Elle écrasa sa cigarette dans le cendrier d'un geste soigneux et fit un mouvement pour se lever et partir.

Elle eut un petit geste indifférent :

— Je n'ai jamais voyagé. Je ne connais même pas l'Afrique. Je pense aller jusqu'à Nairobi et revenir par l'Ouganda ; l'hydravion qui vient d'Angleterre s'arrête à Kampala. Je le prendrai jusqu'aux chutes du Zambèze... Les Victoria Falls, dit-on, valent d'être vues...

J'avais déjà couvert une ordonnance entière de petits dessins. J'écartai la feuille de papier :

— Vous partirez seule ?

Elle eut le même sourire abandonné :

— Je suis toujours seule...

Et elle se mit debout et hésita. Le soleil qui touchait son visage éclaircissait ses yeux.

Elle laissa tomber ses mains le long de son corps et me regarda sans sourire :

— Est-ce entendu ?... Puis-je prendre mes vacances au mois de mai ?

— Entendu, sister Malherbe.

Je m'étais levé pour la reconduire. Elle m'avait devancé et s'approchait de la porte. J'aurais voulu lui faire sentir ce qu'elle était pour moi, mais je ne sais guère m'exprimer et je restai là, entre la porte et Honor Malherbe, désireux de lui dire mon amitié et incapable de le faire. Elle me jeta un regard surpris. Sa bouche était serrée. Un baiser avait-il jamais ouvert ces lèvres si obstinément closes ?

— Je suis content que vous ayez décidé de vous distraire, sister Malherbe. Vous en avez besoin. Vous n'oublierez pas de venir me raconter ce voyage, n'est-ce pas ?

Les yeux tournés vers moi, elle paraissait sur la défensive. J'ajoutai très vite :

— Croyez-moi, si vous n'avez pas d'autre ami au monde, je suis votre ami...

Son visage exprima tant d'étonnement que je me sentis jugé et rejeté.

— Merci, docteur Jordan...

Et déjà, ouvrant la porte, elle passait devant moi avec un petit salut de la tête.

Ce soir-là, Martin Randall eut un bien mauvais partenaire. J'aime le golf ; aussi souvent que je le puis, je me délasse d'une journée passée entre les quatre murs de l'hôpital en allant rejoindre Martin sur le links. Celui d'Umtali, entouré de montagnes rouges au soleil couchant, est beau, davantage encore à l'heure où, foulant son herbe miraculeusement fraîche, je vais d'un trou à l'autre, suivi du négrillon qui porte mes clubs.

— Non, dit Martin Randall, non, mon vieux. Impossible de continuer... Qu'est-ce qui vous chagrine, Jay ?

— Rien...

— Rien ? Je ne puis vous croire, Jay... Allons, *old chap*, dites-moi ce qui vous tourmente... Une histoire d'amour ?... A quarante ans, avec votre position, votre influence, votre apparence même, dirons-nous, il ne peut y avoir de problème... Quand vous mariez-vous ?

Je me mis à rire, mais mon rire ne sonnait pas franc.

— Ce n'est pas si simple, Martin. Rien n'est si simple...

— Allons donc, rien n'est si compliqué...

Le bar du club était presque désert. C'était le milieu de la semaine ; peu de joueurs avaient parcouru le terrain pour un jeu de golf ou de dix-huit trous. Je m'assis près de la fenêtre ; Martin Randall me rejoignit, portant avec précaution les deux verres

[*Lire la suite page* 22]



Tissus inaltérables au soleil
et d'une valeur inestimable en or...
ou cannelle... ou turquoise, ou en quelque
teinte que ce soit. Tissus unis ou à motifs, imprimés
classiques ou modernes. Dans des couleurs qui ne s'atténuent pas,
quelle que soit l'ardeur du soleil.

TISSUS *Inaltérables au soleil*

SANDERSON

FABRIQUÉ À UXBRIDGE, MIDDLESEX, ANGLETERRE.

La signature apparait sur la lisière.

Représentants : Cleverley, MacNeil & Wallace Ltd., Toronto : *31 Teraulay Street,* Montréal : *1452, rue Drummond,* Vancouver : *1600 Sixth Avenue West.*

Quelle différence !

...grâce au LINOLÉUM *incrusté*,

le plancher est devenu élément décoratif !



Le bel effet décoratif de ce plancher de salle à manger est obtenu par un heureux agencement de couleurs (ivoire, bleu foncé et bleu clair) de tuiles de linoléum Battleship (uni) Dominion.

LES DÉCORATEURS d'intérieurs modernes emploient la *couleur* à bon escient—*sur le plancher*, qui est la plus grande surface décorative de toute pièce. Des teintes de *linoléum* plus riches, plus fraîches—des jaunes, des verts, des bleus, des gris et des rouges—remplacent les bruns ternes du bois. Le linoléum incrusté Dominion—lisse comme le satin, insonore comme le liège—est facile d'entretien, il garde sa fraîcheur et, même soumis à un rude usage, il ne s'érafle pas. De plus, étant très souple, il amortit les pas et en absorbe le bruit. Il constitue à la fois un plancher *permanent* et un couvre-plancher attrayant (donc, pas besoin de coûteux planchers de bois franc ou de tapis allant de mur à mur). Il se vend dans une gamme splendide de couleurs et de teintes. Demandez nos brochures illustrées, où vous trouverez toutes sortes de suggestions pratiques sur la façon de créer des planchers modernes. Écrivez à: Dominion Oilcloth & Linoleum Co. Limited, Service de décoration intérieure, 2200 est, rue Ste-Catherine, Montréal.



Le modèle Jaspé J-701, combiné avec une bordure en Jaspé J-725, confère une réelle beauté au plancher de ce charmant vivoir.

EN TUILES OU À LA VERGE

Marboleum - Battleship - Jaspé - Handicraft

LINOLÉUM *incrusté* DOMINION

Fabriqué exclusivement au Canada . . . En vente dans les meilleurs magasins canadiens

Dominion Oilcloth & Linoleum Company Limited, Montréal

[*Suite de la page* 20]

de whisky et la bouteille de Schweppes qu'il posa sur la table.

La nuit était tombée. On avait allumé les lampes. On sentait que l'hiver était proche, notre hiver austral qui commence quand vient le printemps en Europe. Que faisait Honor à cette heure du crépuscule ? Eprouvait-elle la tristesse qu'il y a à vivre, au milieu de malades, enfermée dans un hôpital, les saisons de l'année et les heures du jour ?...

— A quoi pensez-vous ? dit Martin.

Je voulus sourire.

— *Come on, old man !*... Qui aimez-vous ?

Je ne répondis pas.

— Voyons la devinette est facile. Vous ne quittez jamais Umtali... non, pas même pour une virée à Salisbury ou jusqu'à la côte. Habitants des montagnes compris, nous sommes trois mille Blancs ici. Un bon nombre d'entre nous sont mariés, une bonne partie de notre élément féminin est composé de petites filles et de vieilles femmes. Si nous procédions par élimination ?...

Il quémandait un encouragement. Je ne détournai pas les yeux.

— Je connais toutes les femmes et filles de cette ville. Vous ne sortez pas, vous n'allez pas danser, vous vous conduisez en célibataire endurci... Où avez-vous trouvé cette princesse lointaine qui vous déchire le coeur ? Allons, répondez !... Imbécile que je suis : à l'hôpital, naturellement... Comment n'y ai-je pas songé ?... A l'hôpital, qui peut bien vous avoir ravi et séduit ? Dieu merci, je n'y mets jamais les pieds. Il y a sister Brooks et sister Kibbe... Mais qui, au nom du ciel, qui deviendrait jamais amoureux de sister Brooks ou de sister Kibbe ?... La matrone ? Elle a dix ans de plus que vous... J'oubliais : sister Malherbe... Vous n'allez pas me dire, Jay, que vous avez la folie de vous amouracher de cette fille ?

Aussitôt, je me défendis de l'aimer. Je mens si rarement que mes dénégations n'auraient pas trompé un enfant.

— Folie ! dit Martin avec impatience. Vous me dites que vous ne l'aimez pas et vous vous troublez et vous rougissez comme une promise... Voyons, qu'est-ce qui vous prend, Jay Jordan ?... Cette fille n'est pas le genre de personne que vous puissiez aimer..

— Pourquoi ?

Je dis faiblement :

— Les apparences sont contre elle, dit Martin, d'un air assuré.

Et je me reprochai de ne pas la défendre.

— Vous savez bien ce qui lui est arrivé à Johannesburg et pourquoi elle a cherché refuge ici ?

— Rien n'a été prouvé, Martin. Des racontars, voilà tout... De toutes les villes médisantes du monde, Johannesburg est la pire...

—Innocente, Honor Malherbe aurait-elle quitté Johannesburg pour venir s'enterrer ici ? Il n'y a pas de fumée sans feu...

— Elle est si belle !...

— Belle ?...

Martin alluma une cigarette et souffla une longue bouffée. En poussant d'une chiquenaude la boîte de « Gold Flake » vers moi, il répéta :

— Belle ?... Ma foi, je ne l'avais jamais remarqué...

— Elle est belle, Martin ; non pas jolie, mais belle et émouvante... C'est un être noble...

En s'appuyant de tout son poids contre le dossier du fauteuil d'osier, Martin se mit à rire :

— Un être noble ?... Vous oubliez l'histoire de Johannesburg, *old man*...

— Cette histoire est-elle vraie ? N'accusez-vous pas Honor à la légère ?

— Pourquoi la détestez-vous tous ? dis-je avec colère. Parce qu'elle n'est pas Anglaise, parce que c'est une Boer ? On sait qu'ils ne nous aiment pas et nous le leur rendons bien. On les accuse de fuir l'Afrique du Sud pour venir prendre chez nous les meilleures places. Est-ce pour cela ?

— Vous vous trompez, dit Martin.

D'un mouvement distrait, il se retourna et jeta un regard derrière lui. Nous étions seuls. Il était près de sept heures et l'on dîne tôt en Rhodésie.

— Nous avons voulu l'introduire dans notre petit cercle, dit Martin. Après tout, nous ne sommes qu'une poignée de Blancs, ici. Nous devons nous aider, nous soutenir les uns les autres.

— Je puis vous affirmer, Martin, qu'Honor Malherbe, dans son travail, nous donne toute satisfaction. Nous n'avons jamais eu d'infirmière aussi dévouée, aussi capable, aussi prête à aider et à aimer les malades, et cela sans ambition personnelle.

— Pourtant, ses malades, qu'elle soigne avec un dévouement inlassable, ne l'aiment pas, n'est-il pas vrai ?

— Je l'aime, moi. Il y a une certaine originalité à aimer et à admirer ceux que tous rejettent.

Martin attira la boîte de « Gold Flake » et choisit une cigarette qu'il tapota rêveusement sur le dos de sa main.

— Et, dit-il, en me jetant un regard à la dérobée, cette précieuse personne répond-elle à votre amour ?

J'hésitai :

— Je ne le crois pas.

Je me levai ; il m'imita. J'avais hâte de le quitter. Sa présence, pour une fois, m'était pesante et importune. Il hésita comme s'il allait me dire quelque chose, puis se ravisa et me précéda au vestiaire. Nous y laissâmes nos clubs ; sans parler, nous descendîmes les marches de la maison et, dans la fraîcheur bienfaisante de la nuit, sous

[*Lire la suite page* 24]



même la gaze la plus douce p

Seule **Modess*** *n'a pas cet inconvénient;*

est entièrement couverte d'un nouveau tissu

extra-doux, obtenu sans filature ni tissage.

Pas de gaze . . . pas d'irritation!

*Marque déposée

[Suite de la page 22]

un ciel déjà plein d'étoiles, nous nous avançâmes vers nos voitures garées à l'ombre de grands eucalyptus au tronc effrangé.

Martin ouvrit la portière de sa Chevrolet et, avant de s'asseoir, se retourna vers moi.

— Naturellement, tout ce qui a été dit ce soir restera entre nous. Mais, mon vieux, croyez-moi, pensez à autre chose. Faites un voyage... prenez des vacances. Cela vous changera les idées. Inutile de vous tourmenter ainsi. Vous comprendrez un jour que cette fille ne valait pas un regret.

Et il s'assit et claqua la portière. Heureux Martin pour qui tout semble si simple ! Heureux Martin près de cette stupide et aigre épouse ? Non, je ne pouvais lui envier son bonheur.

— Moi aussi, dit-il, en débloquant le frein, moi aussi, j'ai aimé. Ces choses-là arrivent à tout le monde et j'ai su que, dans mon cas, ça n'irait pas. En Angleterre, à Cambridge, tout est arrivé exactement comme je l'avais prévu.

Il ne me regardait pas. Ses deux mains gantées caressaient rêveusement le volant, comme s'il eût caressé un animal, la douce fourrure d'un chat.

— Vous comme les autres, Jay, vous n'en avez rien su. Pourquoi aime-t-on, pourquoi n'est-on pas aimé ? Qui connaît la réponse ? De cela, n'est-ce pas, nous faisons dépendre le bonheur d'une vie. Un jour, pourtant, moi aussi, j'ai été aimé.

Sa voix sourde traînait interrogativement. J'eus envie de finir la phrase interrompue ; un jour, oui, il avait été aimé, et le Martin plein de promesses, qu'était-il devenu ? Il avait été aimé pour son malheur et sa ruine. Le sentait-il donc, lui aussi ? Malgré les protestations de sa femme qui l'avait tant cherché, qui l'avait tant voulu, que restait-il de cet amour, quel bien ce mariage lui avait-il fait ?

— Aimer, dit-il, oui, aimer, c'est l'enfer.

Le vent, comme un battement d'oiseau de nuit, faisait trembler les feuilles épaisses des eucalyptus au-dessus de nous. Et la voix de Martin, toujours si calme, avait tremblé dans le vent. Nous restions là sans faire un mouvement, deux ombres contre la nuit.

— En dehors de cet enfer, que reste-t-il, Martin ?

Il ne répondit pas. Il savait peut-être, comme moi, que le succès et l'argent, que le travail même ne compensent pas la solitude du coeur.

— Allons, dit-il, je vous ai tantôt parlé avec ma raison et maintenant contre elle. Ne m'en veuillez pas, Jay. N'oubliez pas que je suis votre plus vieil ami. Je voudrais votre bonheur.

Il retint un soupir, tourna la clef et mit le moteur en marche. Il me fit un signe du doigt avant de s'éloigner.

A mon tour, je montai [illegible] été, ma mère [illegible] refuge [illegible]

[illegible] exclusivement [illegible]). La route aux multiples tournants suit parfois des précipices ou semble n'être plus qu'un sentier au coeur de forêts denses. Je dus m'arrêter pour laisser passer une troupe de grands singes, des babouins, dont les phares de ma voiture éclairaient un instant la fuite.

Enfin, dépassant le Leopard Rock Hotel, appuyé contre la montagne, je vis les lumières de notre maison à travers les arbres. Conduire distrait tou-

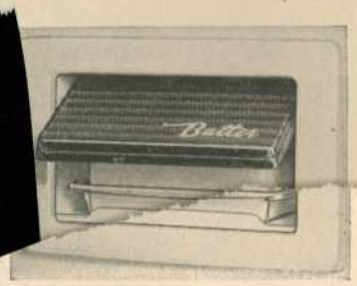


"par son "Frost-Limitor" exclusif le réfrigérateur Roto-Cold G-E crée une nouvelle orientation"

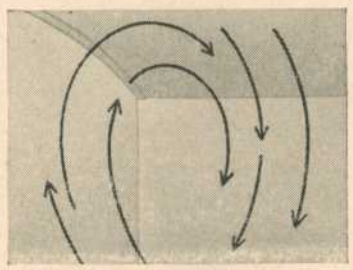
Le nouveau réfrigérateur "Roto-Cold" Gene[illegible] les caractéristiques de grand luxe d[illegible] "Roto-Cold" possède l[illegible] protège la [illegible]

[illegible] sions [illegible] me . . . épar[illegible] sseurs.

[illegible] ent quelque 39 livres d'aliments [illegible] nt conserve les viandes tendres et juteuses [illegible] légumiers retiennent la fraîcheur des légumes. [illegible] ard hui même—voyez le réfrigérateur Roto-Cold G-E de prix moyen—chez votre marchand G-E.



Conditionneur qui conserve le beurre frais et crémeux, à la consistance idéale pour bien l'étendre . . . vous permettant *d'économiser sur* l'achat de cette denrée.



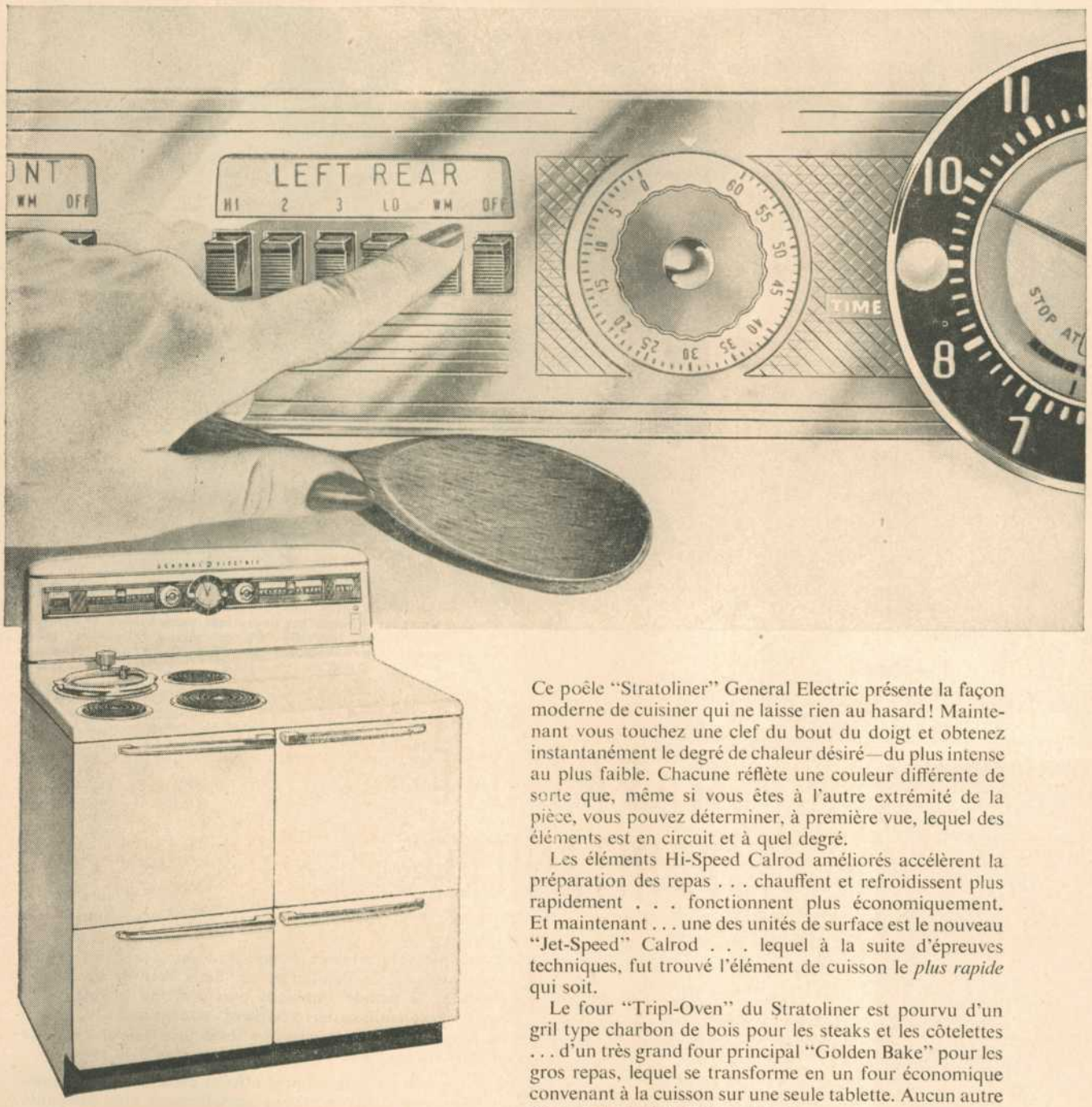
Le système "Roto-Cold" fait circuler un air frais-humide par tout le cabinet . . . pourvoit à la protection intégrale et uniforme des aliments déposés sur les tablettes.

RÉFRIGÉRATEUR Roto-Cold GENERAL ELECTRIC

CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY LIMITED

La tendance s'oriente vers la cuisson par clavier lumineux

...QUI FACILITE LA PRÉPARATION DES REPAS

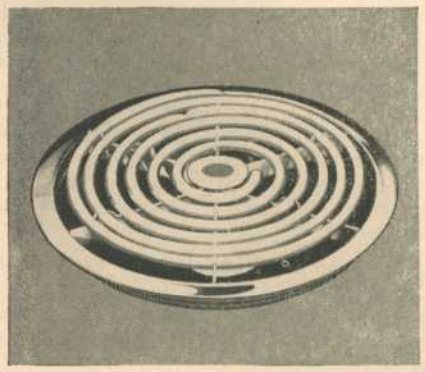


Ce poêle "Stratoliner" General Electric présente la façon moderne de cuisiner qui ne laisse rien au hasard! Maintenant vous touchez une clef du bout du doigt et obtenez instantanément le degré de chaleur désiré—du plus intense au plus faible. Chacune réflète une couleur différente de sorte que, même si vous êtes à l'autre extrémité de la pièce, vous pouvez déterminer, à première vue, lequel des éléments est en circuit et à quel degré.

Les éléments Hi-Speed Calrod améliorés accélèrent la préparation des repas . . . chauffent et refroidissent plus rapidement . . . fonctionnent plus économiquement. Et maintenant . . . une des unités de surface est le nouveau "Jet-Speed" Calrod . . . lequel à la suite d'épreuves techniques, fut trouvé l'élément de cuisson le *plus rapide* qui soit.

Le four "Tripl-Oven" du Stratoliner est pourvu d'un gril type charbon de bois pour les steaks et les côtelettes . . . d'un très grand four principal "Golden Bake" pour les gros repas, lequel se transforme en un four économique convenant à la cuisson sur une seule tablette. Aucun autre four n'est aussi facile à nettoyer.

Demandez à votre marchand G-E de vous démontrer toutes ses autres caractéristiques de luxe—minuterie automatique du four, cadran électrique, spacieux tiroir où placer marmites et casseroles, une superbe apparence moderne qui embellira votre cuisine. Pour une cuisine exiguë G-E offre les poêles "Spacemaker"—qui, de même, sont des modèles à boutons-poussoirs.



L'élément "Jet-Speed" Calrod G-E mérite bien son nom. Cette unité de création récente, est *plus rapide que toute autre unité électrique* . . . fournit n'importe quel degré de chaleur en touchant une des clefs du bout du doigt.

POÊLE à clavier

GENERAL ELECTRIC

CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY LIMITED

jours le tourment de ma pensée. Je redoutais d'avoir à affronter les questions trop tendres, trop pressantes de ma mère. Avait-elle pensé, elle aussi, que j'étais amoureux d'Honor Malherbe ? Si oui, combien, en désapprouvant ce projet, devait-elle prier pour qu'il ne s'accomplît pas !

Quand le noir en livrée blanche barrée d'un large cordon rouge, notre Sixpence qui nous sert depuis quinze ans, pieds nus, se précipita pour ouvrir devant moi la porte du garage, je ne fus pas fâché de descendre de voiture. Les continuels tournants de la route m'avaient donné mal à la tête. Suivre le conseil de Martin Randall et partir en vacances, moi aussi. Après tout, pourquoi pas ?

Je traversai le jardin. Notre maison était brillamment illuminée. Un large réservoir fournit l'eau et l'électricité dont nous avons besoin, mais, pour éviter une surcharge de courant, les lampes brûlent nuit et jour. Je poussai la porte. Le grand miroir du vestibule me renvoya mon image. Ma mère, du lounge, m'appelait :

— Est-ce vous, Jay ?

Etait-ce moi, ce grand corps étroit et maigre que n'étoffait pas la tenue de sport, ces shorts blancs, cette chemise aux manches roulées ? Je jetai le chapeau que je tenais à la main et, m'approchant de la glace, je m'y regardai sans indulgence. Une femme aimerait-elle, dans ces traits sans beauté, la loyauté d'un visage ouvert et l'intelligence des yeux ? Si Honor aimait les yeux bleus, les miens étaient roux ; si elle aimait les cheveux bruns, les miens étaient presque blonds ; j'eus honte de mon enfantillage. Je hais et je fuis les miroirs. Qu'avait dit Martin ? « Pourquoi aime-t-on ?... Pourquoi n'est-on pas aimé ?... Qui connaît la réponse ? » A chaque instant, dans les mois qui allaient venir, je devais me souvenir de ces mots-là et m'étonner.

Je me surpris à sourire, penché sur cette glace, mais ce n'était pas moi que je voyais, c'était Honor. Il y avait eu d'autres amours dans ma jeunesse et, par moments, il me semblait que j'étais las de toute la lassitude des amours déçues, des épanouissements impossibles, des espoirs bafoués. Honor était venue et c'était un échec, une fois encore, mais je n'avais pas renoncé à me faire aimer d'elle. J'avais quarante ans. Je ne pouvais pas échouer. Dans les amours mortes de ma jeunesse, j'avais eu souvent envie de rire et de chanter ; mais, quand je pensais à la jeune Sud-Africaine, à cet être si bien défendu, à son secret trop protégé, à cette solitude qui ne demandait peut-être qu'à se peupler, je serrais mes mains et je m'étouffais du besoin de l'aimer. Honor était en moi quelque chose d'essentiel comme le souffle, comme le coeur. Je savais que je n'accepterais jamais de la perdre. Un enfer, Martin Randall ? Vous ne pouviez mieux dire. Déjà, j'entendais les avertissements du destin que tout restait à souffrir. L'enfer, avec ce coeur tordu, je le sentais en moi. Et quand ma mère, une deuxième fois, appela : « Est-ce vous, Jay ? », je dus me détourner du miroir ; l'amour que j'avais pour Honor et la décision prise de me l'attacher à tout prix devaient s'être marqués sur mon visage. Il me fallut reprendre souffle un instant pour, d'une voix ferme, apaiser l'angoisse à chaque soir renouvelée de ma mère et dire avec certitude :

— C'est moi, Jay.

II

Et les mois de la saison sèche commencèrent à passer. Sans un nuage, le ciel resta d'un bleu immuable ; la terre se dénuda, se crevassa, prit une vilaine couleur beige. Les arbres indigènes, dont on ne connaît

[*Lire la suite page* 28]

d'après WARNER'S*

beauté doit rimer avec liberté...

Enfin raisonnable, la mode encourage l'épanouissement des courbes naturelles, savamment galbées par ces merveilleux soutien-gorge Warner. Ils suivent fidèlement vos moindres mouvements...ils "respirent" avec vous! Soutien-gorge extensible A'Lure, avec bande Sta-Down qui assure le maximum confort. En blanc, rose et noir, dans tous les bons magasins.

Soutien-Gorge...Gaines...Corselettes Warner
Parisian Corset Mfg. Co. Ltd., Québec, Montréal, Toronto



Soutien-gorge No 11-00

*MARQUE DÉPOSÉE



Un rouge à lèvres qui anime tout votre sourire et confère une beauté nouvelle à vos lèvres. Pour le printemps, vous choisirez le "Rose-Coral" de Yardley.



PROTÉGEZ DES MITES

vos lainages d'hiver

BEACHEST

chez votre marchand de meubles

BEACH FURNITURE LIMITED

CORNWALL, ONTARIO

HARMONIE PRINTANIÈRE



Les bouquets fleurissent à nouveau les chapeaux et les boutonnières ; le printemps est dans l'air et toutes les femmes du monde semblent parées d'une beauté nouvelle, resplendissante, vraiment communicative. Pour mieux fêter le printemps, chacune revêt une toilette élégante et songe à changer son maquillage pour être à la page.

Les experts en cosmétiques offrent cette saison de nouvelles teintes qui s'harmonisent parfaitement aux pimpants coloris printaniers. Pour animer toute la gamme des bleus, on choisira un rouge à lèvres et un vernis à ongles légèrement bleutés. Le teint sera légèrement nacré et le rouge qu'il s'appelle Lido-Venise ou Paradis, complétera votre maquillage printanier. Pour rehausser les tons de vert, brun, jaune et gris, vous choisirez un rouge à reflets de corail, tel le Rose-Corail, qui mêle habilement l'éclat des géraniums et les tons chauds du corail de mer. Si vous préférez les lavande et les mauve, vous vous en tiendrez au rouge bleuté Riviera.

Pour ajouter encore à la beauté que vous conférera votre nouveau maquillage, il importe de bien soigner votre teint et par conséquent, tout votre système. Une petite cure de désintoxication est à conseiller au changement de saison et vous vous sentirez toute revigorée après un tel traitement. Rien de plus simple. Il s'agit en somme d'y consacrer un jour par mois, un dimanche par exemple ou un samedi, et de vous reposer toute cette journée, n'absorbant qu'une nourriture appropriée. Quelques-unes s'en tiendront aux jus de légumes, d'autres aux fruits, d'autres encore boiront des tisanes. Votre médecin vous conseillera avec plaisir à ce sujet et tout votre corps bénéficiera bientôt de cette cure mensuelle qui rétablira l'équilibre de tout votre organisme.

La beauté n'est pas une simple façade mais l'harmonie et l'équilibre parfait du physique et du moral.

Trio Printanier

par ELIZABETH ARDEN



Blue Grass, aussi léger et gai que les premiers jours d'avril . . . My Love, irrésistible et pourtant satisfait . . .
On Dit, hantise d'un souvenir lointain.
Chacun de ces parfums ressuscite un état d'âme et rappelle des instants aimés . . . chacun est indispensable ce printemps . . . pour VOUS.

Parfum Blue Grass, 2.00 à 77.75
Eau de Toilette, 6.50
Flower Mist, 2.00 et 3.50
Cologne Solide, 1.50
Poudre de Bain, 1.00 et 2.20

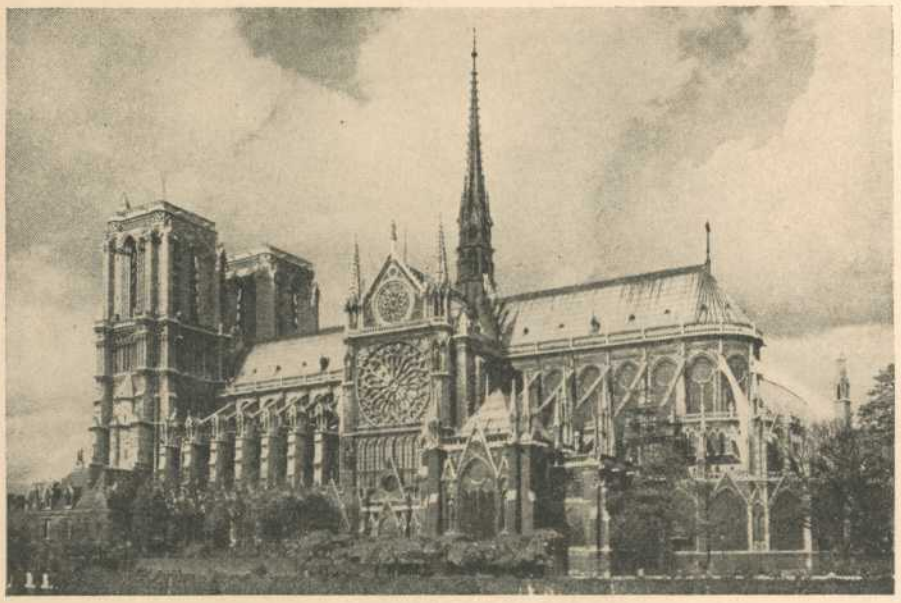
Parfum My Love, 3.00 à 43.25
Eau de France, 13.00
Flower Mist, 6.00
Poudre de Bain, 4.25

On Dit, Eau de France, 13.00
Perfumair, 3.00
Poudre de Bain, 3.75
Velva Liquide, 9.00 et 15.00



Elizabeth Arden

LONDON • NEW YORK • PARIS • TORONTO



La France spirituelle célèbre l'Année Sainte

Au cours de l'Année Mariale des pèlerins du monde entier vont visiter la France—la fille aînée de l'Eglise. Quelle émotion d'y découvrir intacts les sanctuaires des premiers âges à côté de ceux que la foi moderne a suscités! Parmi cent lieux vénérables, ce sont . . . la Grotte de Lourdes, témoin de tant de miracles depuis la première apparition de la Vierge en 1858 . . . Lisieux où l'on célèbre Ste-Thérèse de l'Enfant-Jésus . . . Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame de Paris, Notre-Dame de la Salette, Notre-Dame de Rocamadour, Notre-Dame du Puy, Notre-Dame de Pontmain. Partout se dérouleront de grandes manifestations en l'honneur de la Vierge Bénie et à Lyon aura lieu le Congrès Marial.

Vous pouvez recevoir gratuitement une brochure sur l'Année Mariale en France, en écrivant aux:

SERVICES OFFICIELS DU TOURISME FRANÇAIS
1170, RUE DRUMMOND, MONTREAL, P. Q.



Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ?

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES

SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg., **(pour le Canada seulement)**
Mme CLAIRE LUCE,
Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Tablettes SANO "A"
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... **Prov.**.....

[*Suite de la page* 25]

pas le nom, des arbres malingres, chétifs, aux formes bizarres, découvrirent leur tronc gris. Sur les routes de Rhodésie, aux deux minces bandes d'asphalte, les voitures passèrent, en laissant derrière elles, comme des comètes, une longue queue de poussière.

Le 1er mai, Honor Malherbe vint prendre congé avant de se mettre en route. Elle avait retenu une couchette dans le train de nuit pour Salisbury ; de la capitale, l'avion devait la conduire à Nairobi.

Elle portait un costume gris clair très strict et un chapeau de paille légère au noeud de mousseline grise ; elle était gantée et chaussée de gris. Je me levai pour la recevoir. Pendant tout un mois, elle allait vivre loin de cet hôpital une existence que je ne pouvais prévoir. J'aurais voulu lui demander de ne pas m'oublier.

— Eh bien ! dis-je, amusez-vous, sister Malherbe. Distrayez-vous. Vous semblez en avoir grand besoin. Promettez cependant de venir me raconter ce grand voyage à votre retour.

Quelque chose, dans mon ton ou mes paroles, avait dû la surprendre ; elle me regarda, hésita et dit enfin de sa voix lente et paresseuse :

— Je vous le promets.

Nous restions là l'un devant l'autre et mon coeur chancelait. Que pouvais-je lui dire pour la retenir, pour l'obliger à penser à moi pendant ce mois d'absence ?

— Vous allez faire de nombreux trajets en avion pendant ce voyage. N'avez-vous pas peur ?

Devant ce sourire difficile, il me parut que l'amour d'elle prenait tout mon corps.

— Peur ?... Je ne suis pas certaine de n'avoir jamais souhaité l'accident.

Mais sa réponse, cependant, n'avait pas un accent d'amertume.

— Allons, dis-je en voulant feindre une indifférence aimable, on ne parle pas ainsi à votre âge. Vous verrez, quelque chose arrivera dans ce voyage qui transformera votre vie.

Je ne croyais pas si bien dire. En tournant le regard vers la fenêtre ensoleillée, elle murmura, comme pour elle seule :

— Il ne m'arrive jamais rien.

Je la reconduisis jusqu'à la porte et lui tendis la main. Elle mit ses doigts froids dans les miens.

— Amusez-vous bien. Vous avez ici un ami. Ne l'oubliez pas.

Elle tressaillit ; en rougissant, elle ouvrit la bouche comme pour dire « au revoir », mais elle souffla très vite, très bas :

— Merci.

Et j'entendis s'éloigner dans le couloir dallé le bruit rapide de ses hauts talons.

Le mois de mai passa lentement. Honor n'écrivit ni à moi, ni à personne. Je ne pouvais m'empêcher d'ouvrir le journal du matin avec une certaine appréhension, effrayé d'y lire les circonstances d'un accident d'aviation au Kenya, dans l'Ouganda ou à l'ouest de la Rhodésie. J'attendais avec impatience le 1er juin et le retour de ma bien-aimée.

Le 1er juin au matin, je m'aperçus qu'elle avait repris son service dans la salle de chirurgie et, sous quelque prétexte, je m'approchai. Elle ne me vit pas. C'était une salle de femmes ; la malade sur laquelle Honor se penchait, une cancéreuse qu'on avait en vain opérée, était de toutes nos hospitalisées la plus répugnante. Le cancer dégageait une odeur affreuse. Penchée sur le lit, Honor souriait et ses yeux brillaient de joie ; elle avait du rose aux joues, de douces paroles aux lèvres, un air de bonheur et de paix que je ne lui connaissais pas.

Le lendemain, elle vint me voir. Ce n'était plus la voyageuse en gris, mais une infirmière comme toutes les autres.

— Puis-je venir vous importuner, docteur Jordan ? dit-elle en ouvrant la porte.

Comme elle avait changé ! Il me semblait que, si j'avais pris sa main, je l'eusse tenue chaude entre les miennes.

— Entrez donc. Ravi de vous voir.

Je n'osais plus l'appeler Honor. Il me semblait qu'elle m'avait échappé, qu'elle n'avait plus besoin de mon aide, et je lui en voulais obscurément de cette libération dont je n'étais pas la cause.

— Eh bien ! ce voyage ?

— Merveilleux.

Je la priai de s'asseoir et, comme l'autre fois, elle accepta une cigarette. Ses gestes, pourtant, n'étaient pas les mêmes. Elle avait acquis une liberté singulière et une réelle sûreté. Elle avait dit le mot « merveilleux », et c'était vrai, elle avait, devant son destin, une attitude enfantine, une attitude émerveillée. Avec un déchirement du coeur, je sus qu'Honor, sans moi, avait vaincu sa solitude.

— Parlez-moi de votre voyage. Vous semblez y avoir trouvé un tel bonheur... Vous avez changé... Vous rayonnez... Une rencontre heureuse ?

— Oui, dit-elle à voix basse, une rencontre heureuse.

Et, enfin, elle leva les yeux sur moi et rougit.

— Pardonnez-moi. Comme c'est stupide ce que je viens de vous dire. Vous voyez, il ne m'arrive jamais rien. J'ai vingt-sept ans. Je n'ai jamais eu de fiancé, de flirt, de compagnon. Les hommes ont toujours paru me fuir. Je sais que je ne suis pas belle.

Ce pauvre aveu était dépourvu de coquetterie. Je protestai avec chaleur :

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? Vous êtes belle. Non pas jolie, mais belle, oui, et prenante.

— Pourquoi me flattez-vous ? Personne ne s'en est jamais donné la peine. Pourquoi les hommes me fuiraient-ils, s'il en était ainsi ? Pourquoi ai-je toujours été seule quand les autres ne l'étaient pas ?

— Honor, écoutez-moi. Ne pensez-vous jamais que des êtres vous ont approchée et aimée et que vous n'en avez rien su ?

Elle hésita en me jetant un regard, puis elle secoua la tête lentement.

— On voudrait pouvoir le croire. Vous m'avez montré tant d'amitié. A vous, docteur Jordan, je me suis confiée comme à personne au monde, mais,

En avril, la France vous invite à voir . . .

. . . les spectacles de son et de lumière dans le Val de Loire, des châteaux de Chambord, de Chenonceaux, d'Azay-le-Rideau, de Villandry, de Blois. Sur la Côte d'Azur, les batailles de fleurs de Cannes et de Monte-Carlo, de Grasse, d'Antibes, de Juan-les-Pins. Les fêtes traditionnelles avec les danses roussillonnaises et sardanes de Perpignan. Les manifestations sportives de Monte-Carlo (régates internationales à la voile), de Monthery (coupe de vitesse automobile internationale), de Nîmes (circuit automobile international), de Bordeaux (concours hippique), et Paris (Prix du Président de la République à l'hippodrome d'Auteuil).

de cela, je suis bien certaine : aucun homme ne m'a fait cet honneur et cette grâce.

— Ne parlez pas ainsi.

Je m'étais levé. Je ne pouvais rester tranquille ; je me mis à marcher de long en large, comme si le mouvement eût pu calmer cette douleur que je sentais en moi et qui ne me permettrait plus de travailler, de dormir et de vivre.

— Pour commencer, dis-je, appelez-moi Jay en dehors du service. Pour la première fois de votre vie, Honor, vous avez l'occasion d'avoir un ami, un ami très sûr. Ne la laissez pas passer.

Elle crut peut-être que je plaisantais, mais elle leva vers moi un sourire touchant et je vis combien son étroit visage était clair et quel charme avait ce regard légèrement oblique.

— Merci, Jay.

— Voilà qui est mieux. Allons, dites-moi ce qui vous a changée. Vous avez rencontré en voyage cet oiseau rare, cet homme de peu de goût qui pouvait vous aimer, pour qui vous vous teniez prête ? Faites-moi confiance, Honor. Si vous vous confiez à moi, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous venir en aide. Qui est ce quelqu'un que vous avez rencontré ?

Elle regarda sa montre et se leva.

— Pas ici... Je ne pourrais vous parler ici... Peut-être...

Elle parut attendre. Je lui fixai un rendez-vous.

— Dimanche prochain, après-demain, donc, voulez-vous que nous allions déjeuner à l'hôtel du Birchenough Bridge ?

D'un geste distrait, debout devant moi, elle caressait le bois de mon bureau. J'aimais ses mains, longues et blanches, d'une grâce extraordinaire. La tête penchée, elle me donna un regard et un sourire timide.

— Ne craignez-vous pas d'être vu en ma compagnie ?

Je me mis à rire et mon rire n'était pas très franc.

— Honor, quelle bêtise ! Je serai toujours fier d'être vu avec vous.

— Vous m'avez offert votre amitié, Jay Jordan, et, de cela, je ne saurais jamais assez vous remercier, mais je mets ma fierté à vous le demander : savez-vous à qui vous l'avez offerte ? Savez-vous qui vous voulez appeler votre amie ?

— Une fille très droite, un puits de fraîcheur, un être qui m'honorera en acceptant mon amitié.

Elle s'était appuyée, blanche, contre le mur blanc et elle secouait la tête d'un mouvement désespéré.

— Jay, vous êtes loyal et vous êtes bon. Savez-vous pourquoi j'ai quitté Johannesburg et mon pays pour venir en Rhodésie, me cacher ici depuis plus de deux ans ? Parce que toute la ville m'a accusée de vol, parce que, dans mon pays, j'avais la réputation d'être une voleuse.

Je m'approchai d'elle, sans hâte, comme si elle ne pouvait plus me fuir. Douce et brillante, dans l'éclat du soleil, elle me regardait et tremblait de chagrin.

— Je le savais, Honor.

— Et vous savez que je suis seule comme jamais créature au monde ne le fut, que ma réputation m'a suivie jusqu'ici, qu'on ne m'invite pas dans les maisons d'Umtali, pas plus qu'à Johannesburg, et vous voulez encore vous dire mon ami ?

— Je suis votre ami.

Alors, elle eut un geste que je ne compris pas, mais qui me bouleversa jusqu'au fond du coeur ; elle prit ma main dans la sienne, vite, d'un mouvement qui semblait à peine l'effleurer, et se penchant très fort, elle y posa ses lèvres.



— Honor...

Mais la porte s'était refermée et Honor m'avait laissé seul avec ce souvenir.

III

Bien que je fusse en avance, Honor ne me fit pas attendre. Malades et personnel de l'hôpital, aux aguets, surveillaient notre départ. Toute la ville saurait que j'avais emmené sister Malherbe en promenade ; les commentaires iraient leur train. Honor portait ce costume gris qu'elle avait pour voyager et le même chapeau de paille au noeud de mousseline. Elle n'était peut-être pas jolie au sens où les gens entendent ce mot, mais, d'une manière naturelle et presque involontaire, elle avait quelque chose de royal. Le respect qu'elle m'inspirait m'empêchait de lui dire combien je l'aimais.

Elle s'assit à côté de moi et, avant que j'eusse mis la voiture en marche, elle se retourna et me sourit.

— Bonjour, Jay. Merci d'être venu.

— Pensiez-vous donc que je ne viendrais pas ?

Elle se troubla ; elle défit ses gants et les aplatit sur ses genoux.

— Je le craignais.

Je redoutai de l'obliger à des confidences qui lui faisaient mal.

— N'avez-vous pas compris, Honor, que vous pouviez avoir en moi, que vous deviez avoir en moi une confiance absolue ?

— Si je ne l'avais pas, je ne serais pas ici. Je ne vous aurais pas attendu.

Je renonçai à la comprendre. Je quittai l'hôpital et pris le chemin de Fort Victoria. Ma compagne ne parlait pas. Nous traversâmes les voies de chemin de fer et la « Location », le quar-

CONNAISSEZ-VOUS VOS AUTEURS CANADIENS?

Sous chaque photo, deux ou trois ouvrages. On vous donne les titres, trouvez les auteurs. Si vous n'y arrivez pas, reportez-vous au bas de la page.



1. Louis Fréchette
Feux de Bengale à Verlaine glorieux
Le Théâtre à Montréal



2. Les Dames LeMarchand
Les Habits Rouges
Testament de mon enfance



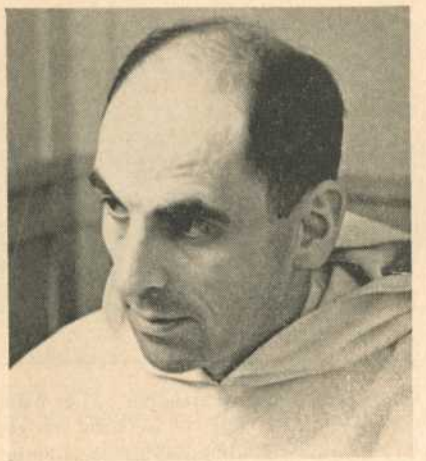
3. Contes en noir et en couleur
Au milieu la Montagne



4. La langue française au Canada
La revanche de Maria Chapdelaine
Ecrasons le Perroquet



5. Le front contre la vitre
Les cordons de la bourse
Souvenirs (2 vol.)



6. Le coeur a ses raisons
L'Amour à l'âge atomique
Le message de Lourdes.

1. — MARCEL DUGAS. 2. — ROBERT DE ROQUEBRUNE. 3. — ROGER VIAU. 4. — LOUVIGNY DE MONTIGNY. 5. — EDOUARD MONTPETIT, de la Société Royale du Canada. 6. — R.P. MARCEL-MARIE DESMARAIS O.P. *(Photos Castonguay (Ottawa), Annette et Bazil Zarov, Studio Albert Dumas et Henri Paul)*, Le buste de Louvigny de Montigny est du sculpteur Alfred Laliberté.

tier nègre. Il y avait marché et les femmes, pieds nus, un enfant dans le dos, une lourde charge sur la tête, s'affairaient, dans un grand éclaboussement de couleurs, en soulevant de la poussière à chaque pas. D'autres, plus jeunes, plus civilisés, un béret blanc sur leurs cheveux crépus et courts, poussaient avec orgueil une bicyclette ornée à profusion.

— Connaissez-vous cette route ?

— Non, dit Honor.

Et elle ajouta, sans amertume :

— A Umtali, je n'ai guère quitté l'hôpital.

— Un jour, nous irons déjeuner au Leopard Rock Hotel, voisin de notre maison d'été. Vous devez connaître les monts Vumbas. La Rhodésie n'offre pas de paysage plus charmant.

J'avais parlé pour rompre le silence. J'aime rouler vite et il y avait peu de circulation sur la route. Nous ne rencontrions pas un Blanc, mais des indigènes qui nous saluaient d'un mot et d'un long regard et continuaient leur route d'un pas nonchalant. Parfois, je devais appuyer sur le frein parce qu'un troupeau de vaches — de ce bétail cafre si pauvre, si efflanqué — se mettait à traverser la route.

Je demandai :

— Etes-vous bien ?

— Très.

— Pas trop chaud ? Le soleil ne vous ennuie pas ?

— J'aime le soleil. J'ai derrière moi plusieurs génération d'aïeux nés en Afrique, ne l'oubliez pas.

— Pas trop faim ? Vos aïeux avaient l'habitude, et vos concitoyens l'ont gardée, au moindre déplacement, d'emporter des provisions avec eux. Je n'ai rien, ni chocolat, ni fruit, ni cacahuètes.

Elle se mettait à rire, d'un rire de gorge très doux, presque triste, et j'aurais voulu arrêter la voiture là où j'étais, prendre la jeune fille dans mes bras et faire taire sous mes baisers ce rire trop tendre. Pour me défendre de cette tentation et mériter la confiance qu'elle mettait en moi, je m'efforçai de donner toute mon attention à la route si droite, que rompait parfois le passage d'un pont bas sur une rivière complètement asséchée.

— Voilà le moment de prendre une tasse de thé, dis-je comme nous approchions de Hot Springs.

Plus encore qu'en Angleterre, notre vie africaine est coupée par ces tasses de thé perpétuelles. Nous respectons tous la coutume qui nous fait boire du thé au lever du soleil, au petit déjeuner et à onze heures, pour ne parler que de la matinée.

— Vous aviez l'intention de me raconter votre voyage, Honor. Voulez-vous que nous en parlions maintenant, en buvant notre thé, ou préférez-vous attendre l'heure du déjeuner ?

— Comme il vous plaira.

Au bord de la confidence, elle s'effrayait de la faire. Mais le besoin de livrer à quelqu'un cette joie qui rayonnait d'elle fut le plus fort et, en comprenant cette joie, j'eus le coeur serré. Elle descendit de voiture et me regarda avec un lent sourire.

— Si vous y consentez, je pourrai vous parler maintenant.

Sans répondre, je lui pris le bras et, en l'entraînant vers l'hôtel, j'eus une impression étrange : était-ce bien sister Malherbe que je conduisais ainsi, ou une jeune fille que je connaissais davantage ? Je ne pouvais plus faire le lien entre les deux personnages. Etais-je bien le docteur Jordan, dont les Blancs d'Umtali, depuis toujours, surveillaient l'existence ? Le docteur Jordan, ce dimanche-là, prenait des vacances. Si Honor m'avait apporté la liberté, ce poignant amour, le seul de ma vie, semblait-il, ne m'avait encore donné aucune heure qui fût bonne. Comment pouvais-je concilier des sentiments si contraires ?

— Venez, dis-je, comme elle avait senti mon hésitation.

Un couple de personnes âgées regardaient des illustrés dans un coin. Trois jeunes filles, assises tout au bord des fauteuils, penchés au-dessus de la table, bavardaient avec animation. Avec un regard nu, un regard qui me fit voir tout ce qu'il y avait en elle de malhabile, de désarmé devant la vie, Honor s'inclina vers moi. Après avoir vidé la tasse et l'avoir reposée sur la soucoupe, le sac et les gants rangés avec soin auprès d'elle, elle dit :

— C'est à Kampala que je devais prendre l'hydravion qui vient d'Angleterre et qui, dans une croisière de cinq jours, conduit ses passagers jusqu'à Johannesburg. Au Silver Springs Hotel, je m'étais jointe aux voyageurs de l'hydravion. Ainsi, nous partîmes un matin, à sept heures. A huit heures, nous nous embarquions sur le lac Victoria. Placée dans une cabine du pont inférieur, j'avais pour compagnons deux personnages âgés. Peu après le décollage, je quittai ma cabine et j'allai au Ladies Rest Room. Pour cela, je dus traverser le bar qui n'était pas encore ouvert à cette heure matinale.

La lumière éclatante du bar, après la douce pénombre de l'éclairage indirect, me surprit. Sur la banquette de moleskine bleue, contre la paroi de verre, un passager était assis. En m'avançant, je remarquai l'élégance un peu nonchalante de son attitude, la jambe allongée, une main dans la poche du pantalon, le corps et le regard tournés vers le désert fauve que nous survolions. L'homme paraissait jeune, les cheveux noirs, de larges épaules. Des lunettes noires cachaient ses yeux. J'allais le dépasser quand il m'arrêta d'un mot :

— *By Jove*, avez-vous vu ce vide épouvantable au-dessous de nous ?

« La voix était chaude et vibrante, l'accent cultivé. Un Anglais, sans aucun doute, et un Anglais qui avait passé par Oxford ou Cambridge. J'eus honte tout à coup d'ouvrir la bouche, de trahir, en parlant, mon origine sud-africaine.

« — Vous fais-je donc peur ? me demanda l'inconnu avec un petit rire. Croyez-moi, ces trois mille mètres de vide sont bien plus effrayants.

« Il n'avait pas ôté ses lunettes. Il souriait et je remarquai la beauté de ses dents bien plantées et très blanches, ses lèvres très fines, son menton épais.

« Je m'approchai de lui et m'assis sur la banquette, contre la paroi.

« — Par les hublots des autres appareils, on aperçoit la terre de biais ; ici, le regard plonge tout droit, verticalement, sans rien pour le flatter, dans ce vide qui semble nous happer.

« — C'est vrai.

« Et, un peu pâle, je me retirai en arrière.

« — Vous sentez-vous bien ? dit le jeune homme en se penchant sur moi avec sollicitude.

« — Très bien.

« Il parlait assez vite et sa voix avait de vibrantes inflexions. Malgré la nonchalance de sa pose, la main toujours glissée dans la poche de son pantalon et son absence de gestes, il trahissait une certaine nervosité. Il me demanda si je connaissais Paris et se mit à parler de l'Europe avec enthousiasme. Il me parut qu'à part l'Afrique, il connaissait le monde entier. Il me demanda où j'habitais. Quand je lui eus dit : Umtali, il témoigna du plus grand étonnement et du plus vif plaisir :

— Umtali ? Mais c'est là que je vais. On m'a chargé d'une commission à Johannesburg. De là, je repartirai pour la Rhodésie du Sud. C'est à Umtali que je vais m'installer. Vraiment, comme le monde est petit ! Connaissez-vous sir Julian Fairbridge ?

[*Lire la suite page* 32]

LE PLUS BEAU DE TOUS



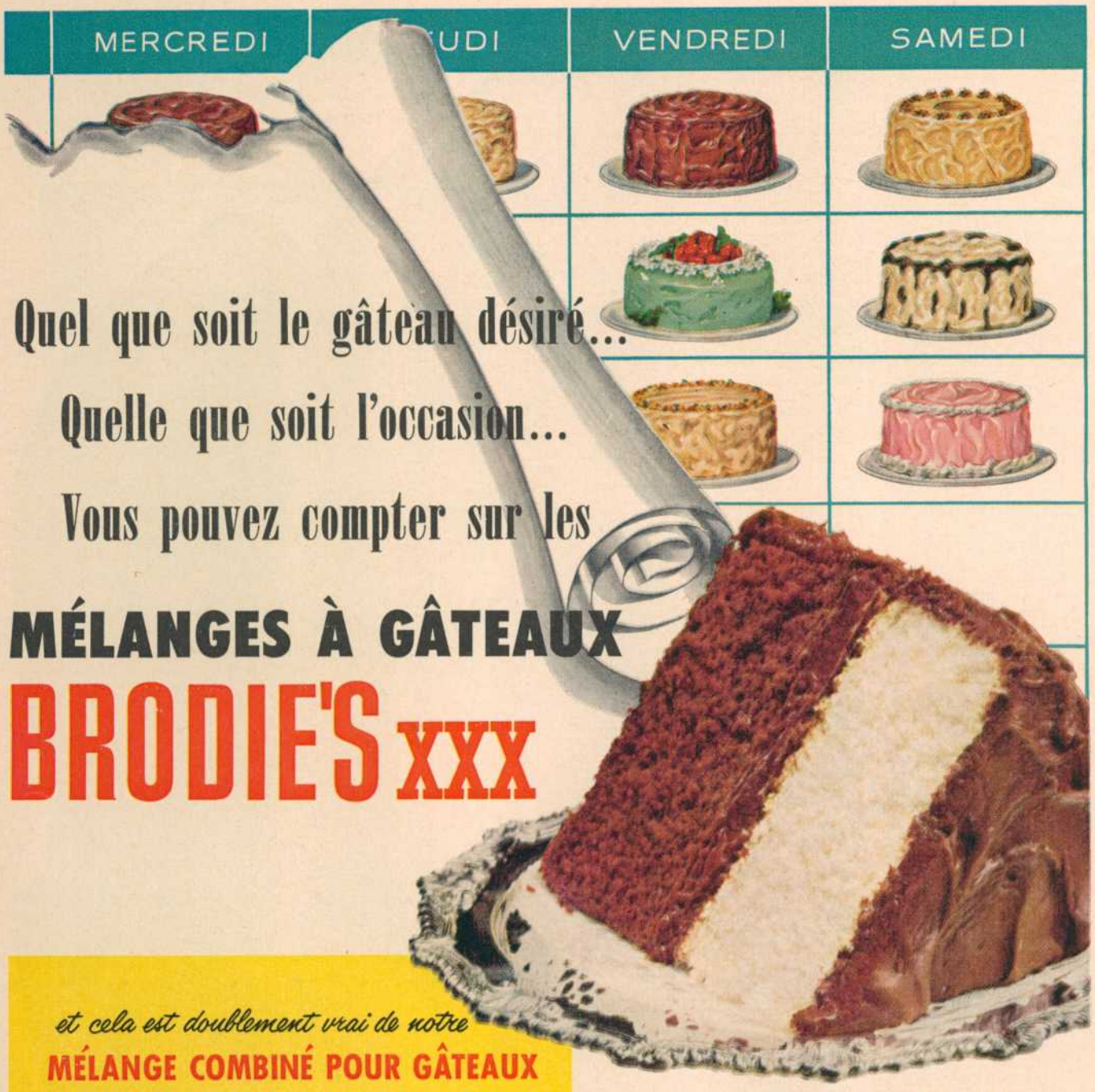
le gros pois sucré à peau fine

Nous savons bien que les pois ne se cueillent pas sur les rosiers. Nous tenons simplement à vous présenter deux modèles de perfection : ce pois à peau fine, gros, rond et tendre est tout aussi parfait que la rose American Beauty. C'est le produit de graines soigneusement sélectionnées, plantées et cultivées dans un sol spécialement préparé pour elles. Là les pois arrivent bientôt à la grosseur voulue alors qu'ils sont encore tendres, avec une peau très fine. Lorsqu'ils atteignent cette perfection, ils sont immédiatement cueillis et mis en boîte, enfermant avec eux la fraîcheur et la saveur qu'ils auraient bientôt perdues. Cueillez cette perfection à pleines brassées, sur les étagères de votre épicier.

DE MARQUE

POIS GREEN GIANT

Green Giant of Canada Limited — Ste-Martine, Québec. Mettent aussi en boîtes le blé d'Inde en grains entiers de marque Niblets, le Mexicorn de marque Niblets et les haricots beurre de marque Green Giant.



Quel que soit le gâteau désiré...

Quelle que soit l'occasion...

Vous pouvez compter sur les

MÉLANGES À GÂTEAUX

BRODIE'S XXX

et cela est doublement vrai de notre

MÉLANGE COMBINÉ POUR GÂTEAUX

Ce gâteau de rêve...

Il n'est pas besoin d'être une cuisinière de renom pour réussir un délicieux gâteau. Il s'agit tout simplement de se procurer un paquet de Mélange Combiné Brodie XXX pour Gâteaux. Ajouter de l'eau et vous obtenez un gâteau de rêve comme celui-ci. Et ce n'est pas tout . . . vous obtenez un généreux gâteau, bien suffisant pour toute la famille et quelle saveur! Oui, Madame, ne tardez plus, demandez le Mélange Combiné Brodie XXX pour gâteaux, dès aujourd'hui.



Voici les avantages ADDITIONNELS des Mélanges à Gâteaux Brodie XXX:

1—Vous obtenez *20 onces bien comptées*—suffisamment pour 2 gros gâteaux de 8". C'est-à-dire jusqu'à *un tiers de plus* qu'avec tout autre mélange préparé!

2—Le paquet est divisé en 2 parties égales sous enveloppes séparées, pour vous éviter l'ennui d'avoir à mesurer.

3—Vous obtenez 2 fonds de moule coupés de façon exacte. Demandez simplement...les Mélanges à **Gâteaux Brodie XXX** ... vous ne serez pas déçue!

4—Conservez les coupons de valeur qui se trouvent sur chaque boite...échangez-les pour de superbes primes...vous obtenez plus avec **Brodie XXX**!

Gagnez de l'argent au programme radiophonique "Dans les trois X"

Pour obtenir des gâteaux meilleurs et plus gros . . . demandez les Mélanges à Gâteau BRODIE'S XXX

Blanc - Chocolat - Combiné - Epices

RECETTES POUR LA SAISON DES SUCRES

Crème d'érable

2 tasses de lait — 3 oeufs — 1 tasse de sirop d'érable. — Faites chauffer ensemble le lait et le sirop d'érable jusqu'au point d'ébullition, mais ne laissez pas bouillir. Versez par-dessus les oeufs, après les avoir battus parfaitement, ajoutez une pincée de sel et coulez dans des tasses à custard beurrées. Mettez les tasses dans de l'eau chaude et faites cuire jusqu'à ce que la crème soit prise. Refroidissez et videz. Servez avec du sirop d'érable, si vous le désirez.

Crème d'érable pour tartines

4 *tasses de sirop d'érable* — ½ *tasse de crème* — Faites bouillir le sirop cinq minutes. Ajoutez les crème et faites bouillir trois minutes. Otez du feu et laissez refroidir, battez cinq minutes et versez dans des verres. Employez comme glaçage, en sauce dure pour les poudings simples ou pour tartiner des rôties (toasts).

Pouding aux pommes et à l'érable

4 pommes — ¾ de t. de sirop d'érable — 1 t. de farine — 1 c. à soupe de beurre — ½ tasse d'eau — 1 c. à thé de poudre à pâte. — Mettez les tranches de pommes dans une casserole beurrée et versez par-dessus le sirop d'érable.

Tamisez la farine avec la poudre à pâte. Faites fondre le beurre et ajoutez l'eau froide. Versez par-dessus la farine tamisée, battez bien et épandez sur les pommes. Faites cuire à la vapeur trois quarts d'heure ou au four 20 minutes.

[*Suite de la page* 30]

« — De nom seulement.

« Il parut déçu.

« — Mon très cher parent lord Dalrymple est un cousin de sir Julian. Il m'a donné une lettre d'introduction pour lui. Au fait, laissez-moi me présenter : John Somerset.

« Je lui dis mon nom. Il parut charmé de l'entendre.

« — Honor Malherbe. Quel nom ravissant ! Je n'ai jamais rencontré d'Honor. Voilà un nom ancien, puritain, qui vous sied parfaitement. Malherbe ? Vos ancêtres venaient-ils de France ?

« — C'est étrange... Avec cette apparence si réservée, ce beau visage grave d'une sérénité presque religieuse, cette bouche secrète, vous ressemblez à l'être que j'ai le plus aimé au monde.

« J'étais confuse et flattée tout à la fois. Personne ne m'avait jamais tenu un tel langage. Il me parlait de très près et sa voix me parut puissante, trop élevée. Une violente émotion, peut-être, l'avait saisi. Son intérêt, je crois, était pur de toute intention blessante. Pour détourner son attention, je lui parlai des Victoria Falls où nous devions arriver à deux heures de l'après-midi.

« — Y resterez-vous longtemps ? me demanda-t-il.

« — Trois jours, puis je prendrai l'avion pour Bulawayo.

« — Dommage... Il me faut, dès demain, partir pour Johannesburg où l'on m'attend.

« L'hôtesse de l'air, à ce moment-là, vint ouvrir le bar et les passagers quittèrent leur cabine ou descendirent du pont supérieur pour acheter des cigarettes et boire un whisky. Comme j'allais regagner ma cabine, John Somerset, en se levant pour me saluer, me demanda s'il pouvait venir me rejoindre. Ainsi vint-il s'asseoir auprès de moi et nous prîmes notre premier repas ensemble.

« Après le déjeuner, je retournai au bar, de nouveau fermé, et il m'y suivit. Assis l'un près de l'autre sur la banquette, contre la paroi de verre, notre regard plongeait dans les mornes espaces que nous survolions. A l'infini s'étendait une terre qui n'était ni verte, ni fauve, ni forêt, ni sable, plus désolée que le désert, une terre blême tachée comme une peau malade.

« — Nous descendons.

« Mon compagnon et moi, collés contre la vitre, mains agrippées au bord de la banquette, nous cherchions à apercevoir le Zambèze à travers ce plat pays lépreux.

« — A vos places, maintenant, dit l'hôtesse.

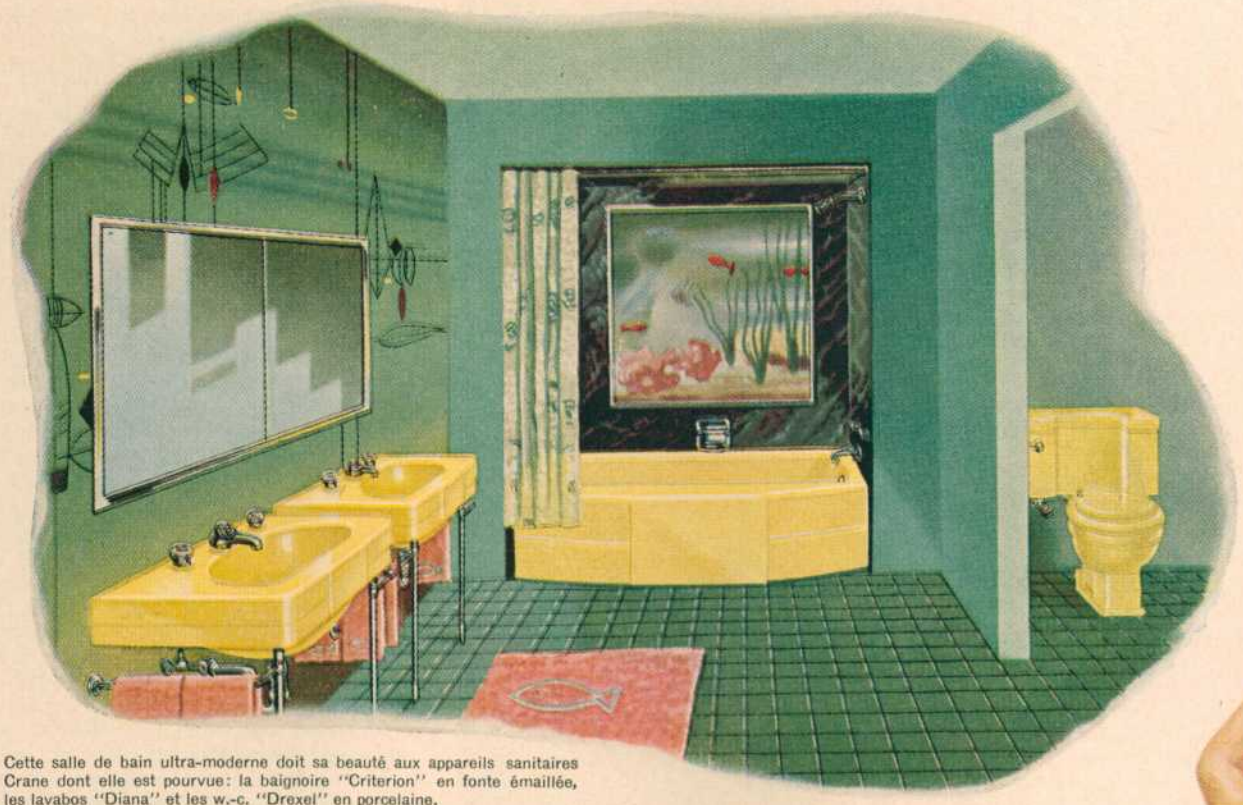
« Tant bien que mal, je regagnai ma cabine et John Somerset sa place sur le pont supérieur.

« Un canot nous attendait. C'est à regret que je quittai l'hydravion qui devait repartir le lendemain pour Johannesburg. Le calme Zambèze éclatait de lumière ; j'avais oublié mes lunettes noires et je cherchai en vain, éblouie par le soleil, mon compagnon du matin. Des palmes frangent les rives. Nous abordâmes et je reconnus tout à coup John Somerset ; il marchait devant moi le long d'un chemin ombragé qui montait vers la douane. A ma surprise, je vis qu'il boitait. C'était une claudication assez légère, mais je ne cherchai pas à le rattraper et je ne m'assis pas à côté de lui quand on nous fit entrer dans une salle d'attente où l'on nous servit du thé.

« — Voulez-vous que nous allions ensemble visiter les chutes ?... Je serais heureux de vous accompagner dans cette promenade. On m'a dit qu'il n'était pas prudent pour une blanche de s'y aventurer seule...

De nouveau, Honor leva vers moi des

[*Lire la suite page* 34]



Cette salle de bain ultra-moderne doit sa beauté aux appareils sanitaires Crane dont elle est pourvue: la baignoire "Criterion" en fonte émaillée, les lavabos "Diana" et les w.-c. "Drexel" en porcelaine.



QUEL STYLE désirez-vous?
COMBIEN voulez-vous payer?
...vous trouverez ce qu'il vous faut dans l'assortiment complet CRANE!



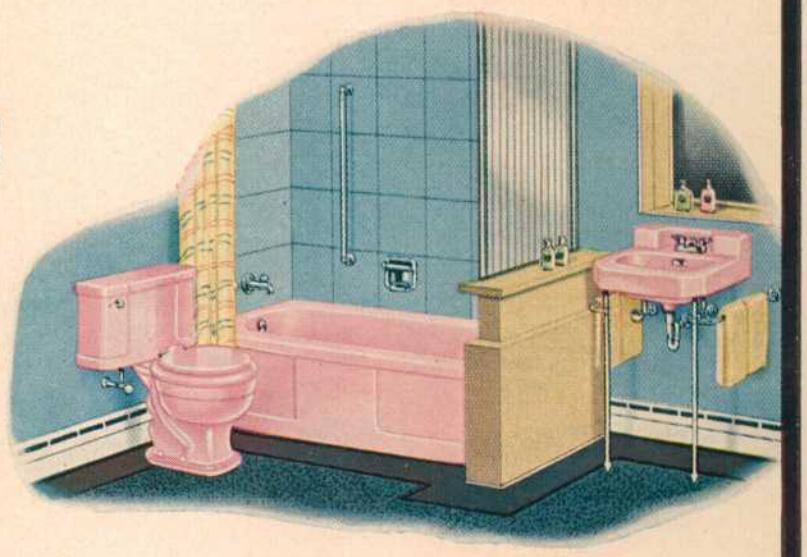
Pour qui recherche la plus stricte économie, voici une installation Crane peu coûteuse et cependant très moderne: baignoire "Neuday" en fonte émaillée, lavabo "Yorkshire" et w.-c. "Beaver" en porcelaine.



Le robinet CRANE "Dial-Ese"

A la maison, vous apprécierez la commodité des robinets "Dial-Ese" mis au point par Crane, qui s'ouvrent et se ferment avec une aisance extraordinaire.

Il existe des robinets "Dial-Ese" pour toutes les installations Crane: baignoires et lavabos, cuves à lessive et éviers de cuisine.



Pour une installation moins coûteuse, mais très agréable et pratique, voici la baignoire "Ohio" et le lavabo "Linda" (tous deux en acier émaillé léger mais solide) et les w.-c. "Oxford" en porcelaine.

Que vaut une salle de bain moderne?

Pour le confort et la santé qu'elle procure pendant des années, elle n'a pratiquement pas de prix . . . et pourtant, son installation vous coûtera probablement bien moins que vous ne pensez! *Renseignez-vous auprès d'un entrepreneur en plomberie et chauffage.* Quels que soient vos projets, il vous indiquera exactement comment vous pouvez moderniser votre salle de bain — selon vos goûts et vos moyens — avec une installation d'appareils Crane. Vous constaterez sûrement que la dépense est beaucoup moins forte que vous ne pensiez! L'assortiment des appareils sanitaires Crane — baignoires, lavabos, w.-c. — vous offre un choix complet d'installations, de styles, de couleurs et de prix convenant à tous les goûts, à tous les thèmes décoratifs et à tous les budgets.

Pour toute demeure... pour tout budget...

Renseignez-vous auprès d'un entrepreneur en plomberie et chauffage

CRANE LIMITÉE
Siège social: 1170 square Beaver Hall, Montréal
7 usines et 18 succursales au Canada

la qualité **CRANE** **ne coûte pas plus cher**



4 REPAS FACILES QUAND LE TEMPS MANQUE

Combien de fois par semaine êtes-vous très occupée juste avant l'heure du repas?

Evitez les courses de dernière minute à l'épicerie et épargnez-vous du temps à la cuisine en garnissant vos étagères de plusieurs boîtes de mets préparés Heinz.

Chacune des quatre variétés ci-contre vous permet de préparer le plat du jour en un clin d'oeil.

De plus, votre budget s'en ressentira car vous pouvez avantageusement remplacer les mets coûteux par le macaroni et le spaghetti cuits Heinz, sans sacrifier la saveur ni la valeur nutritive. Notez les étiquettes—il y en a deux de chacune.

HEINZ

57 VARIÉTÉS

POUR ALLÉGER LE BUDGET

Ecrivez à H. J. Heinz Company of Canada Ltd. Dept. S.P., 1040 rue Rockland, Outremont, P.Q., pour obtenir gratis la nouvelle brochure de recettes qui combinent ces 4 produits avec d'autres aliments.

[*Suite de la page* 32]

yeux souriants. Les mots venaient tous pareils sur ses lèvres, rompant le silence d'années toutes pareilles.

Pour moi, je me taisais. Elle battit des paupières et je remarquai combien ses cils étaient lourds ; elle pencha la tête d'un air interrogatif et plein de charme :

— Il est tard. Nous n'arriverons jamais à Birchenough Bridge si je continue à vous raconter cette histoire. Vous mourrez de faim et n'aurez plus la patience de m'écouter.

Elle se leva et je l'imitai aussitôt.

IV

Et maintenant, de nouveau, je roulais sur la route monotone. Honor était à côté de moi et je pouvais m'imaginer que je l'emportais, que nous ne reviendrions jamais vers Umtali, que je l'éloignais à jamais de ce John Somerset qui occupait toute sa pensée. Assise auprès de moi, elle ne parlait pas. Je m'étonnais de ce silence qui me rendait le premier visage d'Honor, qui lui donnait l'attitude glacée de sister Malherbe dont nul n'avait cherché à pénétrer le secret de solitude et de peur.

De nouveau, je demandai :

— Etes-vous bien ?

— Très bien...

Une fois, sans répondre, elle posa le bout de ses doigts sur mon bras et dit, d'une voix basse et contente :

— Merci, Jay...

Et quand elle posait ainsi sa main sur mon bras, une émotion profonde me pénétrait. Comment n'avait-elle pas deviné ce besoin triste et bouleversant que j'avais d'elle ?

— Pourquoi êtes-vous silencieuse, Honor ?

Elle étouffa un rire léger et doux :

— Quand j'étais enfant, on accrochait des écriteaux dans les autocars : « Il est interdit de parler au chauffeur ». J'ai peur de vous ennuyer, Jay, avec mes histoires.

— Vous êtes gentille, Honor, de penser au chauffeur.

Elle était humble et l'humilité est une force terrible. J'avais hâte soudain d'arriver au but du voyage, de l'entendre de nouveau me parler de l'homme qui avait pris son coeur ; à cette hâte, la peur se mêlait, comme si j'allais enfin découvrir Honor, comme si l'on pouvait comprendre un être, comme si je comprenais la nuit et la confusion qu'il y avait en moi...

Il était près de deux heures quand nous traversâmes le pont métallique au rond tablier d'acier, l'un des plus longs qu'il y ait au monde, arche scintillante sur la plate laideur du pays. La rivière Sabi, qui coule entre deux rives bordées de joncs, n'est guère, à la saison sèche, qu'un ruisseau sautant sur des pierres.

L'hôtel s'élève au milieu du désert. Je fus heureux de descendre de voiture, de m'étirer et de chercher l'ombre des bâtiments.

— Venez, Honor. Allons déjeuner. Je meurs de faim. Et vous ?

Nous prîmes une table écartée. D'un geste distrait, car à l'ombre il faisait frais, j'ôtai mon chapeau et m'éventai.

— Buvons quelque chose... un « gin and tonic » ?

Honor fit une petite grimace :

— Ne m'accuse-t-on pas déjà d'ivrognerie ?... Ma réputation, sur ce chapitre-là, est bien établie.

— Laissez cela, dis-je. Buvez avec moi un « gin and tonic » sans une seconde pensée.

« Cigarette ?... Voulez-vous reprendre notre histoire là où nous l'avons laissée ?

Honor alluma une cigarette à la flamme de mon briquet et, comme s'il n'y avait pas eu d'interruption, reprit son histoire :

— John Somerset m'attendait donc pour m'accompagner jusqu'aux chutes. Malgré l'écriteau attaché à la loge du portier de l'hôtel : « On loue ici cirés, suroîts et bottes de caoutchouc pour l'excursion aux Falls », sans prendre garde à cet avertissement, vêtue comme je le suis maintenant d'un costume de flanelle et d'un chapeau de paille, je rejoignis mon compagnon. Il m'enveloppa d'un long regard satisfait.

« Allons, dit-il.

« Nous traversâmes les beaux jardins et suivîmes les murs blancs cachés sous la pluie d'or des lianes-aurore avant de gagner la brousse et le sentier étroit qui la traverse. Bien plus grand que moi, John Somerset boitait visiblement. Je n'osais lui demander si c'était là la suite d'un accident ou d'une blessure de guerre. J'étais contente, Jay, d'avoir un compagnon.

« — N'avez-vous pas peur ? dit-il, en me jetant un regard amusé.

« Je dis : « Peut-être... » à voix basse et il me prit le bras. Nous entrâmes dans la Rain Forest comme dans une grotte verte et luisante. C'était étrange et merveilleux, Jay, de découvrir le monde auprès de ce compagnon. Il pleut toujours à grosses gouttes dans la Rain Forest, vous le savez, et, sous cette eau bienfaisante (l'écume des chutes), les arbres sont immenses, des arbres équatoriaux aux larges feuilles ruisselantes. Nous avancions à travers les fougères ; nos souliers étaient plus boueux, nos vêtements plus souillés, et, soudain, après avoir suivi les nombreux détours d'un sentier, nous fîmes face aux chutes.

« John Somerset, en me serrant très fort le bras, me conduisit vers un banc au bord de l'abîme. Rien ne nous séparait de cette eau qu'un précipice et

nous nous tenions sur le même plan que les chutes, de l'autre côté de cette fente étroite, de cette faille qui venait, semblait-il, de se creuser. Dans un geste instinctif, je serrai le banc des deux mains.

— Vous ne me comprenez pas, probablement. Vous êtes un homme, vous êtes fort. Assise au bord de ce précipice, à la fois aveuglée par l'écume et assourdie par le grondement des Falls, saisie par l'horreur et la beauté du spectacle, je me souvins que les indigènes, avant Livingstone, fuyaient le voisinage des chutes comme un lieu maléfique. Sans garde-fou, ni barrière, l'endroit est tel que le fit la nature et l'on ne sait pas le nombre de ses victimes. Jay, ne vous moquez pas de moi. Il n'y a pas huit jours que j'étais là avec John Somerset et, maintenant que j'y songe, il me semble qu'il était étroitement mêlé à cette impression de maléfice. Je savais que je ne pourrais m'empêcher de l'aimer et qu'il y aurait peu de bonheur pour moi dans cet amour...

Honor était troublée et je m'efforçai de la réconforter. Cette impression si profonde, comment pouvais-je l'effacer ? Ce John Somerset avait déjà, pour le meilleur ou pour le pire, pris ses pensées et son coeur.

— Livingstone, celui pourtant qui les a découvertes, a écrit pieusement, en parlant des chutes : « Des anges dans leur vol ont dû contempler un spectacle aussi charmant... » Pour lui, vous le voyez, il n'était pas question de maléfice.

— Je n'y ai vu ni anges, ni charme, Jay, mais un enfer obscur et plus terrible d'être beau. John Somerset m'entraîna plus loin. La pluie ruisselait sur nos visages. Il me prit par le bras et, ensemble, nous nous mîmes à rire. Jay, comme il est important d'avoir ri ensemble ! Nos rires dominaient ce tumulte tragique. Plus loin, le rideau d'écume voilait complètement les chutes et nous eûmes l'impression de nous être perdus dans une pluie d'orage. Il avait beau relever le col de son pardessus, la pluie collait ses cheveux noirs contre son front ; dans toute cette nuit, ses yeux et ses dents étincelaient. Il me parut très grand, très fort, un compagnon d'élection. C'était étrange et beau d'avoir parcouru ensemble en peu de temps un si long chemin...

« — Saison sèche, dit-il en riant, comme nous rebroussions chemin ; voilà bien l'adjectif qui convenait...

« Et, quand nous sortîmes de la forêt dans l'air si sec, il aplatit ses cheveux mouillés et rabattit le col de son pardessus.

« Il me jeta un regard attendri :

« — Pouvre petite fille, vous voilà trempée jusqu'aux os !... Voulez-vous que nous rentrions à l'hôtel ?

« Mais je n'avais pas envie de rentrer à l'hôtel. Une troupe de petits singes sauta devant nous et disparut dans les arbres.

« — Venez par ici, dit John.

« Alors, j'éprouvai un grand malaise. Je m'étais laissée conduire par cet inconnu auprès d'un abîme où il eût été si facile pour un homme de sa taille et de sa force de me précipiter. C'était là, je le sais bien, simple folie de mon imagination. Il me conduisit au bas d'un long escalier dans le fracas des Falls et nous nous assîmes sur un banc, mais le nuage d'écume était si épais que nous ne pouvions les voir. J'avais quelque peine à remonter ces marches très raides ; il me fit asseoir. Je redoutais sa présence. Le sentit-il ?... Avec gentillesse, il se mit à parler.

« — Je vous ai dit tantôt que vous ressembliez à l'être que j'avais le plus aimé. C'était ma femme.

« Il me revint alors que j'avais ignoré jusque-là s'il était marié ou non



Le Canadien National inaugure au pays une ère nouvelle de transport

Notre expérience, complétée par les idées et les suggestions que nous ont fournies nos voyageurs, au cours d'une enquête, nous ont permis d'incorporer dans notre nouveau matériel roulant, tous les derniers perfectionnements qui assureront le maximum de confort en voyage.

Dès que vous monterez dans nos nouveaux trains vous goûterez le plaisir de voyager. Nos nouveaux wagons, modernes et confortables, ont été conçus expressément pour assurer votre agrément en voyage.



Tout dans ces nouveaux wagons a été aménagé pour créer un confort à nul autre pareil. Fauteuils richement capitonnés, décoration



intérieure reposante et agréable à l'oeil, wagons-salons modernes, wagons-lits construits pour vous procurer un sommeil reposant, salles à manger attrayantes et voitures ordinaires dernier cri, voilà quelques-uns des principaux avantages que vous offrent nos nouveaux wagons.

Quel que soit votre budget vous goûterez dans nos trains le plaisir de voyager. Chaque jour un certain nombre de nouveaux wagons sont incorporés à nos grands trains: L'Océan Limité, L'International Limité et le Continental Limité, qui sillonnent le pays en tous sens. A la mi-été tous les nouveaux wagons que nous avons commandés seront en service. Ces améliorations n'ont en rien changé le prix des billets.



359 NOUVEAUX WAGONS SERONT MIS À LA DISPOSITION DES USAGERS DU CANADIEN NATIONAL

CANADIEN NATIONAL

LE RÉSEAU QUI DESSERT LES DIX PROVINCES

IL A FAIT SES PREUVES!

Le Premier Lait Concentré Semi-Écrémé

FAIT

"Spécialement pour Bébé"

LE TITRE DE LAIT QUI A LA CONFIANCE DES MÉDECINS ET DES MAMANS



Lorsqu'il s'agit de leur bébé, les mamans savent que rien ne peut remplacer la qualité éprouvée.

Un plus grand nombre de bébés bénéficient d'une alimentation idéale et d'une croissance régulière depuis que le Lait Semi-Ecrémé Farmer's Wife no 2 a fait son apparition sur le marché il y a dix ans . . . *à la demande des pédiatres.* Sa plus faible teneur en matières grasses, sa plus grande valeur en protéine et sa quantité accrue de vitamines correspondent exactement à "ce que le médecin a prescrit" comme la formule de lait la plus parfaite pour un nombre considérable de bébés. Les mamans ont appris par expérience qu'il est préférable de donner au bébé le lait *original*, celui qui est spécialement fait pour lui. Si votre formule se compose de lait semi-écrémé, insistez pour obtenir le Farmer's Wife dans la célèbre boîte bleue.



Si votre médecin vous recommande d'employer . . .

- du Lait Entier Evaporé, achetez Farmer's Wife no 1 à l'étiquette ROUGE

Si votre formule se compose . . .

- du Lait Concentré Ecrémé, achetez Farmer's Wife no 3 à l'étiquette JAUNE

Procurez-vous la formule requise de votre médecin, et choisissez ensuite le lait approprié à cette formule . . . Farmer's Wife . . . celui qui est fait *exclusivement* pour bébés, au coeur même des pâturages ensoleillés du Canada.

"Farmer's Wife"

BON PREMIER PAR SA QUALITÉ—BON PREMIER POUR BÉBÉ

PRODUITS DE

COW & GATE (CANADA) LIMITED

Spécialistes dans les produits lactés pour l'alimentation des bébés

et que, pas un instant, je ne m'étais posé cette question.

« — Votre femme ?... Pourquoi parlez-vous d'elle au passé ?

« Je voyais le mouvement inconscient de ses mains. C'étaient des mains pâles, assez velues. Non, Jay, croyez-le, cet homme-là n'est pas le type d'homme que je devrais aimer. Vous allez me répondre : « C'est toujours le type qui n'est pas le sien qu'on aime... » « Pourquoi, mon Dieu, pourquoi cette rencontre m'a-t-elle ainsi changée ?... Son visage, ce visage carré, énergique, était fermé, presque hostile. Il se tourna vers moi et dit brusquement :

« — Ma femme est morte...

« Je murmurai ce qu'on dit d'habitude, stupidement : « Je suis désolée », mais je sentais que cette douleur-là était profonde et toujours vive et que des mots ne pouvaient la soulager. Alors, il me conta l'histoire de sa vie. Que cet homme supérieur pût si vite se confier à une complète inconnue m'étonna :

« — Moins de six mois après notre mariage, je perdis ma femme. On m'avait envoyé en Espagne. C'était le plein été. Il faisait très chaud. Oui, un été spécialement torride. Elle souffrait beaucoup de la température. L'exquise créature... Vous ne pouvez savoir comme elle était belle, intelligente et douce. Son charme me prenait le coeur. Je ne connaîtrai jamais un amour semblable à celui qu'elle m'a donné. Ces pays ont peu d'hygiène et aucune propreté. Une épidémie sévissait. Nous étions à Tolède. La sécheresse était grande et la puanteur telle qu'on n'osait point sortir dans ces rues escarpées, dans cette ville autrement si belle. Un jour, Caroline me demanda de la conduire à la maison du Greco. La maison du Greco est charmante. Caroline aimait ce lieu de promenade. Nous admirâmes à loisir les tableaux des douze apôtres ; dans les pièces étroites, aux volets clos, il faisait si chaud que l'air semblait trembler. Nous étions tombés en arrêt devant le *Saint-Jean*, quand la main de ma femme agrippa mon bras.

« — John...

« Je n'eus que le temps de la soutenir et de l'emporter. La chaleur, croyais-je, avait causé cette faiblesse. Comment vous dire ce que fut le retour vers notre maison, tout en haut de la ville, par ces rues embrasées où traînait une odeur pestilentielle ? Huit jours plus tard, ma femme mourut.

« John Somerset ne me regardait pas ; il s'était tourné vers le dansant rideau d'écume qui nous cachait l'abîme et le rugissement des eaux couvrait sa voix.

« — J'ai cru que je ne pourrais le supporter. J'avais ramené le corps de ma bien-aimée en Angleterre et fui à jamais ce pays qui me l'avait prise. J'ai cru, oui, j'ai cru que je me tuerais. Je suis croyant. Seule la foi, la certitude de retrouver ma femme dans une autre vie m'a donné la force de supporter cette épreuve et cette solitude sans merci.

« Il se tut et je respectai son silence. Il me semblait que je n'avais pas le droit de me mettre entre lui et le souvenir de sa femme. D'ailleurs, existais-je encore à ses yeux ?

« — Venez, dit-il enfin.

« Et, en silence, remontant les dernières marches, nous prîmes le chemin de l'hôtel. Mes vêtements trempés gênaient ma marche. Je devais faire piètre figure avec ce chapeau qui dégouttait, mais mon compagnon ne faisait plus attention à moi.

« — Quand est-elle morte ? demandai-je enfin.

« — En 1939, il y a huit ans de cela. La guerre est arrivée. On ne se tue pas quand son pays est en guerre. Je n'ai rien épargné pour ne pas revenir...

« Et je compris pourquoi il boitait.

« — Parlons d'autre chose, dit-il, en s'efforçant à la gaieté. Parlez-moi de vous puisque nous devons nous revoir, puisque je vais habiter Umtali. Pourquoi avez-vous quitté Johannesburg ?

« — On m'offrait ce poste à Umtali. Je n'ai plus de famille et je n'ai pas d'histoire. Il me reste encore, dans la province du Cap, l'une de ces vieilles fermes à pignons, une ferme hollandaise du dix-huitième siècle. Elle m'appartient, mais j'ai laissé des cousins éloignés s'y installer. Un jour, probablement, je retournerai y finir mes jours. Ici la mer me manque. Je n'aurais jamais dû quitter le Cap.

J'interrompis le récit d'Honor :

— Est-ce vrai ? demandai-je. Aimez-vous la mer à ce point ?

Il me sembla tout à coup qu'elle était très lasse ; elle regrettait d'avoir dépouillé le visage têtu et taciturne que je lui connaissais.

— J'aime la mer et j'aime nos maisons au toit de chaume et les champs de vigne, les vergers en fleur, les arums dans les prairies, j'aime l'air marin et la mouvante solitude des deux océans. Jay, un jour, je quitterai la Rhodésie et je retournerai là-bas...

Pourquoi avant même d'aimer cet étranger rencontré sur la route, pressentait-elle sa défaite ? Je la regardai en secouant la tête et elle eut le plus triste, le plus silencieux des sourires.

Elle dit avec force, comme si elle voulait moins me convaincre que se convaincre elle-même :

— Je ne l'aime pas, Jay, non, non ; je sais bien que je ne l'aime pas.

Elle me demanda une cigarette et reprit son récit :

— A l'hôtel, à l'heure du thé, de nouveau, John Somerset me parla de sa femme.

« Il me dit :

« — J'aime vos yeux si bons, si pleins de compréhension, des yeux qui sont l'intelligence même. Un regard qui comprend tout.

« Et il me toucha le coeur en me parlant de ses fiançailles, en me disant combien l'épouse qu'il avait perdue était belle et charmante, intelligente et bonne. Je l'écoutais avec émotion.

« La cloche du dîner sonna à sept heures.

« — Voulez-vous que nous dînions ensemble ? me demanda John Somerset.

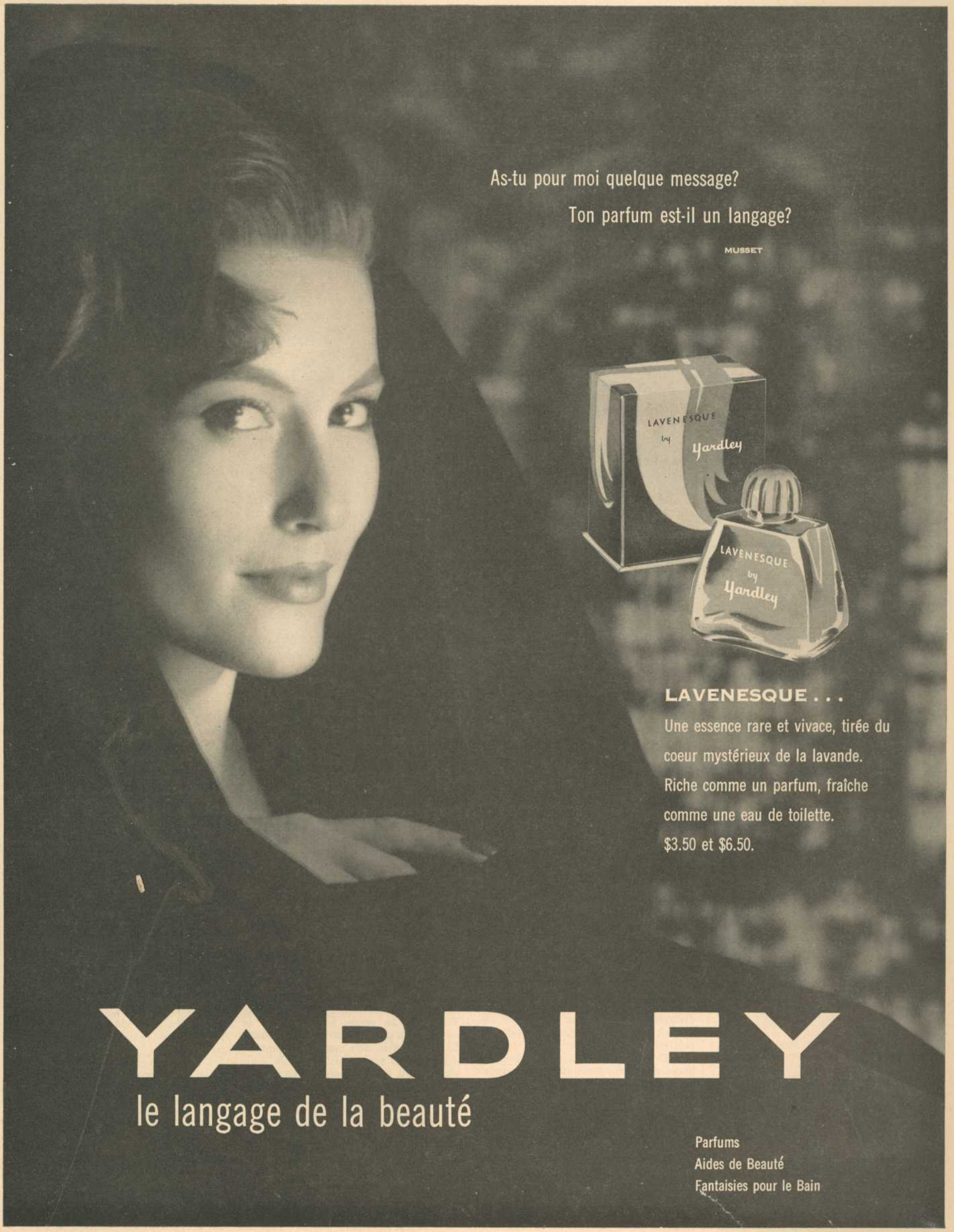
« Je me hâtai d'aller m'habiller. Ma robe du soir était chiffonnée et je sonnai le boy pour qu'on la fît repasser. J'eus vite fait d'être prête et de rejoindre mon compagnon qui m'attendait dans l'un des salons. Il m'enveloppa de nouveau du même regard content :

« — Le noir vous va bien... Allons dîner.

« En mon honneur, il commanda du vin du Cap. Nous étions seuls à une petite table. Il mangea de très bon appétit. Je n'avais pas faim et je touchai à peine au long menu. Nous étions les derniers à table, les derniers à quitter la grande salle à manger. Il proposa d'aller voir les jardins. Au-dehors, il faisait presque froid. La lune était ronde et blanche et je cherchai la Croix du Sud dans un ciel plein d'étoiles, mais malgré le diplôme qu'on lui avait distribué dans l'hydravion, ce n'était pas la première fois que mon compagnon passait la ligne.

« Il me prit le bras et nous marchâmes longtemps. Les voix ont un son mystérieux, la nuit venue. C'était une très belle nuit, Jay. Le silence était plus fort que le fracas des chutes — celui d'un rapide lancé à toute allure. Nous nous avancâmes lentement assez loin de l'hôtel. Les boucles d'oreilles

[*Lire la suite page* 38]


As-tu pour moi quelque message?
Ton parfum est-il un langage?
MUSSET
LAVENESQUE by Yardley
LAVENESQUE by Yardley
LAVENESQUE . . .
Une essence rare et vivace, tirée du coeur mystérieux de la lavande. Riche comme un parfum, fraîche comme une eau de toilette.
$3.50 et $6.50.
YARDLEY
le langage de la beauté
Parfums
Aides de Beauté
Fantaisies pour le Bain

OUI et NON...

Par *Carol Douglas*

CONSEILLÈRE EN BEAUTÉ BIEN CONNUE



La belle Cléopâtre s'enroulait les cheveux sur des brindilles et se recouvrait la tête de boue. Quand la boue avait bien séché au soleil, ses esclaves l'écaillaient et la reine avait une coiffure bouclée. Naturellement, aujourd'hui il faut moins d'efforts — et pas d'esclaves — pour avoir une belle coiffure. Voici cinq façons très simples d'avoir toujours une coiffure impeccable:



COMMENCEZ *par vous donner une permanente à domicile. Votre coiffure sera plus facile à mettre en plis, à entretenir, et votre chevelure sera toujours ravissante.*

Mais attention! Assurez-vous de toujours avoir les bons bigoudis pour votre permanente. Procurez-vous les bigoudis rotatifs Toni. Ils s'emploient deux fois plus facilement et plus rapidement que les anciens bigoudis de type baguette. Le jeu complet comprend les bigoudis petit format pour les cheveux courts de la nuque. Seulement $1.29.



N'OUBLIEZ pas que votre chevelure est l'élément le plus transformable de votre beauté. Votre menton paraîtra plus petit si vous portez des boucles remontantes. Une frange réduira un front trop élevé. La coiffure peut faire ressortir les traits les plus attrayants.



BROSSEZ-*vous les cheveux tous les jours, et donnez-vous un shampooing au moins une fois par semaine. Et pour obtenir un shampooing à l'eau douce, même dans l'eau la plus dure, employez le shampooing-crème Toni. Il est enrichi de lanoline et donne à votre chevelure une propreté éclatante, des reflets soyeux et luisants. Pot de 4 oz $1.00. Tubes 65¢, 39¢.*

QUAND votre chevelure est difficile à coiffer, ne l'imprégnez pas d'huile. Le rinçage-crème Tame, le nouveau cosmétique invisible, rend votre chevelure docile en 5 secs. Employé entre les shampooings. Bouteille de 4 oz, seulement 69¢.





NE *manquez pas de choisir la permanente qui sied à votre type de cheveux. Aucune permanente à domicile ne convient à toutes les femmes. Il y a 3 sortes de Permanente Chez Soi Toni. Votre choix $1.75.*

Super pour cheveux difficiles à onduler.
Ultra-Douce pour cheveux faciles à onduler
Ordinaire pour cheveux normaux

TONI—En tête des plus grands laboratoires de recherche capillaire au monde—garantit ces produits pour le soin de la chevelure.

[*Suite de la page* 36]

que je portais me faisaient mal et je les desserrai tout en parlant, et peut-être m'étais-je éloignée de quelques pas, quand je remarquai que j'en avais perdu une. Aussitôt, mon compagnon se mit en peine de la retrouver. Malgré la clarté de la lune, ce n'était pas chose facile. Il cria joyeusement, et sa voix forte avait beaucoup de douceur :

« — Que me donnez-vous, Honor, si je vous la retrouve ?

« — Vous l'avez retrouvée ?

« Il s'approcha de moi ; il était si grand, si large, qu'il barrait toute l'allée, mais je n'avais pas envie de fuir. Je savais ce qui allait venir, cependant. Il me dit :

« — Un baiser ?...

« Il était devant moi et je l'attendais, docile, émue. Il m'embrassa. Jay, c'était la première fois qu'un homme m'embrassait.

Honor se tut ; elle ne me regardait pas. Je voyais son émotion, son mouvement de honte. Pour elle, un baiser, c'était quelque chose de grave, d'important. Qu'était-ce pour cet homme qui la connaissait du matin ? Elle bougea quelque chose devant elle sur la table, puis remit chaque objet dans le même ordre. Elle gardait le front penché, les paupières baissées.

— C'était venu si vite, si soudainement ! C'était venu probablement au moment où il le fallait, quand j'étais seule dans un monde où personne n'est seul... Oh ! non, Jay, je n'ai pas fui, je n'ai pas cherché à fuir. Je pensais : « Si je meurs, une fois au moins j'aurais été comme les autres. Une fois au moins il y aura eu ce souvenir, cette pleine lune, ces jardins mystérieux, ce silence, cette présence d'homme. »

« Il voulut m'embrasser de nouveau, mais j'étais trop bouleversée. Je refusai et, m'écartant, je le suppliai :

« — Rentrons, John, rentrons...

« Il me prit la main et la baisa.

« — Pauvre petite fille, dit-il, je vous ai bien effrayée ?...

« Je lui dis que je n'avais embrassé un homme avant lui. Très grave, il me dit combien il était heureux que ce fût ainsi, que je lui étais très chère. Il avait senti que j'étais en marge des autres ; un être comme moi, un être pur et de grande valeur pouvait lui rendre confiance. Toute sa vie m'attendait.

« — Depuis quand nous connaissons-nous ?... demandai-je.

« — Depuis ce matin.

« Nous comptâmes les heures. Nous refusions de le croire. J'étais pour toujours marquée dans la vie de cet homme parce qu'il m'avait embrassée aux Victoria Falls, une nuit de pleine lune...

Une fois encore, Honor répéta :

— C'est tout, Jay...

J'avais le coeur si meurtri qu'aucun mot ne me venait aux lèvres. La phrase de Martin Randall me revint à l'esprit : « J'ai aimé, oui, et j'ai su que ça n'irait pas ». Pourquoi était-ce toujours ainsi ? Pourquoi ce vilain jeu ?... J'allumai une cigarette. Honor me regardait comme si tout son avenir dépendait des mots que j'allais dire.

— Eh bien ! Honor, c'est une belle chose que cette rencontre. Vous voyez que des événements aussi arrivent dans votre vie comme dans celle des autres. Vous êtes heureuse, n'est-ce pas ? C'est le principal...

Je ne sais pas quel était le son de ma voix, mais Honor eut une étrange expression.

— J'ai peur, dit Honor.

— Peur ?...

Elle m'avait toujours donné une impression de calme, de parfaite maîtrise, et, sans prendre garde aux sentiments que j'éprouvais pour elle, c'était bien à sister Malherbe, l'infirmière en qui j'avais le plus confiance, que je donnais les cas difficiles.

— Ne comprenez-vous pas, Jay ? Quand John Somerset arrivera à Umtali, on se fera un plaisir de lui rapporter l'histoire de Johannesburg !... Il aura fait confiance à ce que le monde entier appelle une voleuse. Jay, je ne sais où cacher ma honte. Ne pensez-vous pas que je devrais partir, aller n'importe où avant qu'il soit trop tard ?

— Partir ?...

Et je ne pensais même pas au chagrin, à la douleur de la perdre.

— Partir ?... Vous n'en avez pas le droit, Honor. Si vous partiez, vous donneriez raison à toutes les calomnies. Vous n'avez pas le droit de vous dire vaincue avant le combat.

Elle leva vers moi des yeux pleins de peur.

— Mais si John me méprise et me rejette ? Je ne pourrais le supporter, Jay. J'ai souffert sans plainte, sans protestation, la haine de toute une ville, les soupçons de tous à Johannesburg et ici. Mais de cet être qui m'a remarquée, comment pourrais-je supporter le refus ? Si je le revois, je vais m'attacher à lui sans espoir. Il n'y a rien eu dans ma vie. Un passant peut prendre mon coeur. Vous ne me connaissez pas... Je suis incapable d'un flirt, de quelque chose de léger, de fugitif. J'ai tout mon poids, Jay. Pour la joie ou pour la douleur...

— C'est pour cela que je vous aime, Honor... Pour votre nom qui est vous...

Je crus qu'elle allait relever les mots : « Je vous aime... », mais elle ne parut pas les avoir entendus. Et moi, avec cette sotte timidité que m'avait donnée une éducation toute anglaise, la honte qu'il y a à montrer ses sentiments, je pouvais rester auprès d'elle sans lui dire combien je l'aimais, sans essayer de détruire par l'épaisseur de tout mon corps la magie de l'absence.

— Vous êtes bon, Jay... Vous voulez me réconforter... Rien ne m'est plus cher, rien ne m'est plus nécessaire que votre amitié. Merci de me l'avoir donnée sans gage.

V

"Où allez-vous ? dit ma mère.

Elle était assise devant la large baie et, un livre sur les genoux, regardait au-dehors. Mon entrée lui avait fait tourner la tête, poser cette question.

— Vous allez encore sortir avec cette infirmière ? Je ne peux pas la sentir. Ne me l'amenez pas pour bru, Jay.

Je ne répondis pas. Mon silence l'exaspérait.

— C'est une femme dangereuse. Croyez-en mon expérience. Vous semblez n'avoir qu'elle en tête, ces temps-ci...

Que mon secret fût deviné, fût sur toutes les bouches, était une épreuve douloureuse. Je fis effort pour garder mon calme.

— Je vous prierais, mère, de ne pas colporter ces calomnies. J'aime Honor Malherbe. Je serais très heureux et très fier qu'elle voulût bien m'épouser. Ceci, j'imagine, doit mettre le point final à toutes vos suppositions. Je vous serais aussi très reconnaissante de cesser de disputer ma vie privée et mes sentiments avec vos amies...

Et j'ouvris la porte sur le jardin.

— Ne vous fâchez pas, Jay. Je serais désolée que les penchants que vous avez pour cette fille vinssent nous séparer. Ne dit-on pas à Umtali qu'elle ne répond pas à vos avances... qu'elle attend mieux et davantage ?...

— Méchanceté toute gratuite, mère.

Je fis un pas en avant et j'allais claquer la porte, quand elle me rappela une fois encore :

— Qui est ce Mr Somerset qui nous arrive de Londres ?... On dit grand bien de lui...

— Quel changement, en vérité ! Dire du bien de quelqu'un ! Il est vrai que ce Mr. Somerset est très fortuné...

— Il est parent de lord Dalrymple. Je crois qu'il appartient à la plus haute aristocratie. Il a les manières raffinées, l'extrême courtoisie, la générosité d'un seigneur. Il m'a fait, je dois le confesser, excellente impression.

Ma mère leva sur moi son lent regard chercheur. Je fis effort pour lui répondre :

— Je ne l'ai vu qu'une fois. Oui, il me semble sympathique.

Je refermai la porte et descendis les marches en courant, comme pour fuir cette maison, la mienne, et les douloureuses paroles maternelles. C'était vrai, pourtant...

Perdu dans mes pensées, je m'étonnai de voir que, d'instinct, j'avais repris le chemin de l'hôpital.

Je laissai ma voiture dans la cour de l'hôpital et m'avançai vers la salle où Honor était de garde. On l'avait appelée au chevet d'une malade et je lui dis, du seuil :

— Sister Malherbe, un instant, je vous prie...

Je la vis tressaillir et me jeter un regard surpris.

Mais, déjà, j'avais refermé la porte ; je me mis à faire les cent pas dans le couloir. Pourquoi témoignais-je de tant d'impatience ? Pourquoi souffrais-je tant ? Je savais que je n'occupais pas ses pensées, qu'elle était aussi loin de moi que si un océan nous eût séparés.

— Vous me cherchiez, Jay ?

Elle s'efforçait de sourire, mais je vis qu'elle était pâle et tourmentée. Ses traits tirés et marqués par l'insomnie. Je compris ce que ma présence à l'hôpital, un dimanche, sans cas d'urgence, avec une interne de service, pouvait avoir d'insolite.

— Oui, rien de grave, Honor. Je pensais que vous étiez seule, que ce n'est pas gai de passer tout un dimanche à l'hôpital...

— Merci, Jay.

Elle avait parlé à voix basse.

— Etes-vous très occupée ?

— Non.

— Venez jusqu'à mon bureau, voulez-vous ?

Elle regarda autour d'elle avec peur, comme si nous avions eu des pensées coupables. Je l'aimais ainsi, dans cet uniforme blanc, dans cette grande simplicité : c'était l'Honor que j'aimais, celle que John Somerset ne connaissait pas, celle qu'il ne pouvait me prendre.

— Que dira-t-on ?

Je me mis à rire :

— Tout ce que l'on pouvait dire de mal de nous a déjà été dit. Ne craignez rien, Honor.

— Pourquoi défier le jugement des autres, l'opinion publique ?

— Tout ce que vous ou moi pourrons faire leur semblera un défi. Venez.

Je m'étais effacé pour la laisser entrer. Elle s'avança dans la lumière éclatante qui mettait sur les murs blancs de mon cabinet de tremblants miroirs de lumière. Elle se retourna, toute pâle, et je vis bien qu'elle n'avait pas compris. Je m'avançai et la pris par les coudes.

Elle leva vers moi un visage étonné.

— Chérie, ce que je veux dire, c'est cela. Vous ne m'aimez pas, Honor, et ce n'est pas une demande en mariage. Mais, quoi qu'il arrive, je serai toujours heureux et fier de vous appeler ma femme.

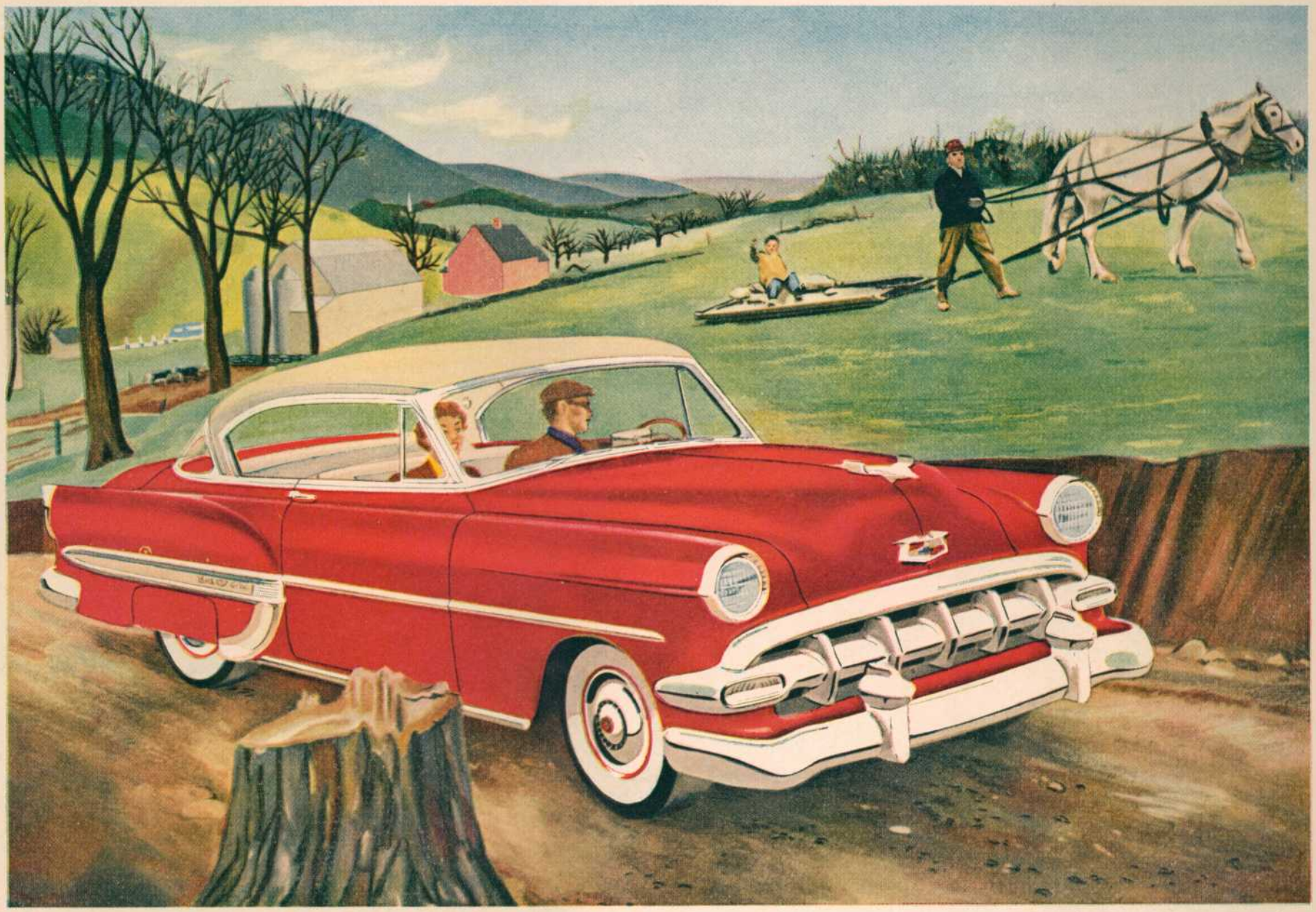
— Jay...

Elle chercha des mots. Elle paraissait bouleversée et incrédule.

— Vous avez pitié de moi...

Elle n'avait pas essayé de se dégager et, comme elle levait son visage, l'envie me prit de me pencher sur elle et

[*Lire la suite page* 40]



Le nouveau coupé sport Chevrolet Bel Air 1954. Avec trois grandes séries, Chevrolet offre le plus beau choix de modèles de la catégorie.

Comment la nouvelle Chevrolet extrait plus de puissance et plus de milles de chaque gallon d'essence . . .

Vous voyez, dans notre illustration, une couple de choses qui contribuent largement à rendre l'automobile agréable — un chemin de campagne paisible et la nouvelle Chevrolet 1954.

Mais, où que vous habitez, où que vous conduisiez, vous serez enchanté, à plusieurs titres particuliers, de la performance de cette nouvelle Chevrolet.

IL N'Y A JAMAIS EU de Chevrolet pour répondre si vivement, avec tant de douceur et de silence, à votre pied sur l'accélérateur. Vous accélérez, montez les côtes et filez sur la grande route avec plus de facilité que jamais.

LA NOUVELLE PUISSANCE À HAUTE COMPRESSION est à la base de tous ces grands avantages. La Chevrolet a le rapport de compression *le plus élevé* de toutes les principales voitures à bas prix. Et la haute compression est aussi la clef d'un autre avantage, très agréable et très important, de la performance Chevrolet.

LE RÉSERVOIR PREND PLUS DE TEMPS À SE VIDER. La haute compression comprime plus étroitement la charge de carburant dans le moteur, afin d'extraire plus d'énergie motrice d'une quantité donnée d'essence. C'est ainsi que la Chevrolet vous donne plus de puissance et une meilleure performance avec d'importantes économies d'essence. Ou, si vous voulez, c'est pour cela qu'il faut tant de temps et de milles pour vider le réservoir.

LA BONNE PERFORMANCE ECONOMIQUE au cours des milles n'est qu'une des raisons pour lesquelles vous serez *toujours* heureux d'avoir acheté une Chevrolet. Nulle autre voiture à bas prix ne vous offre tant d'avantages importants, y compris toutes les caractéristiques automatiques et les servo-commandes que vous puissiez désirer. Et cependant, *la Chevrolet est la moins chère de sa catégorie.*



LA POWERGLIDE S'OBTIENT MAINTENANT DANS TOUS LES MODÈLES!

Vous pouvez maintenant bénéficier de la Powerglide — la transmission automatique *rapide et économique*—dans tous les modèles des trois séries. Et la Powerglide a fait ses preuves de robustesse et de sûreté de fonctionnement au cours de plus de milles de conduite que toute autre transmission automatique de la catégorie de Chevrolet. Avec le moteur "Flamme Bleue 125", la Powerglide est facultative à coût additionnel.

IL SE VEND PLUS DE CHEVROLET QUE DE TOUTE AUTRE VOITURE!

SYMBOLE D'ÉPARGNE
CHEVROLET
EMBLÈME D'EXCELLENCE

Voici encore d'autres motifs nouveaux et magnifiques



Le "IVY SQUARE"
No 830. Se fait aussi en jaune et blanc. Largeurs 6', 9' et 12'.



de CONGOLEUM "SCEAU-OR" le couvre-plancher ultra-durable à "8 ÉPAISSEURS"

Le "BROADWAY"
No 814. Se fait aussi avec incrustations en jaune et vert ou jaune et bleu. Largeurs, 6', 9' et 12'.

La résistante surface du CONGOLEUM, faite de peinture durcie au feu et d'émail cuit, correspond à 8 épaisseurs de la meilleure peinture à planchers appliquée au pinceau. Le "sceau-or" vous garantit entière satisfaction . . . Et souvenez-vous qu'une carpette Congoleum pour couvrir tout un plancher *ne coûte que quelques dollars.*

Ci-contre, à droite, c'est le CONGOWALL . . . le couvre-mur qui imite parfaitement la tuile de céramique, et ne coûte que quelques cents le pied. Voyez l'assortiment complet des motifs Congoleum chez un marchand de meubles. Faites-le dès aujourd'hui.



BROCHURE GRATUITE P.A.

Vous recevrez gratuitement une brochure où vous trouverez des reproductions en couleurs de tous les plus nouveaux motifs de Congoleum et de Congowall — ainsi que plusieurs conseils pour la décoration de votre foyer — en expédiant ce coupon à: Congoleum Canada Ltd., 3700, rue St-Patrick, Montréal.

Nom _____

Adresse _____

GOLD SEAL CONGOLEUM CAN'DA LIMITED

CONGOLEUM CANADA LIMITED
MONTRÉAL, P.Q.

[*Suite de la page 38*]

de baiser ces lèvres toujours fermées. Je laissai tomber mes mains et me détournai brusquement :

— Je vous aime, Honor...

Je ne la regardai pas ; j'avais peur J'enfonçai les mains dans mes poches, attendant sa réponse, et, comme rien ne venait, je m'approchai. Ses mains blanches et froides, ses longues mains sans bague étaient abandonnées le long du corps et elle gardait les paupières baissées. Il me parut qu'elle tremblait, mais c'était moi qui avait peur au-dedans, car je connaissais sa réponse. Le silence, entre nous, durait, immense. Ainsi, avec sa tête inclinée vers l'épaule, ses belles mains, ses cils épais, ombre sur la blancheur de son visage, elle paraissait tranquille et pleine de paix ; quand elle leva les yeux vers moi, j'y lus le désespoir.

Elle renversa la tête en arrière d'un geste plein de détresse :

— Jay... pourquoi êtes-vous venu si tard ?

Les mots tremblaient sur ma bouche :

— Il n'est jamais trop tard, chérie...

J'éprouvais un triste plaisir à l'appeler chérie. Plus blanche que ses vêtements, elle me regardait avec un calme douloureux.

— Vous m'appelez chérie ? Un autre, avant vous, m'avait donné ce nom-là...

J'étais devant elle, très près d'elle, et je ne la quittais pas des yeux. Elle ne bougeait pas. Pas le plus petit mouvement de défense. Je sentis avec force qu'elle avait une entière confiance en moi, qu'en cela, au moins, je triomphais de l'autre.

— Peu importe, Honor. Ce n'est pas parce que cet étranger est venu que je vous aime. Il y a longtemps que vous dominez ma vie...

Elle tressaillit ; je crus qu'elle allait pleurer. Mais, une fois encore, elle se domina et son regard resta attaché au mien.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit, Jay ?

— Pourquoi ne l'avez-vous pas deviné ?

Elle leva une épaule d'un geste épuisé, comme si elle eût porté tout le poids du monde :

— J'étais certaine que l'on ne pouvait m'aimer. Jay, vous m'avez fait beaucoup de bien... Pourquoi, pourquoi êtes-vous venu si tard ?

C'était la même question ; je ne lui connaissais qu'une réponse :

— Est-ce vraiment trop tard, Honor ?

La nuit tombait sur cette question qui était aussi une prière et le soleil sans fin de la saison sèche pouvait bien éclater dans les vitres et sur les murs blancs, tout était noir en moi et au-dehors de moi.

— S'il n'était pas trop tard, je me serais depuis longtemps jetée dans vos bras, Jay. C'est une question inutile...

— Ce n'est pas une question, chérie, et rien n'est inutile. Il n'est pas trop tard, je vous le dis. S'il y a un Dieu au ciel et qui m'entend, en vérité, oui, je ne crains pas de l'affirmer, il n'est pas trop tard !

Je la laissai aller ; elle s'appuya de tout son poids contre le mur. Ses lèvres avaient un sourire insolent comme si elle eût su de toute éternité que je n'étais pas celui que le destin lui avait choisi.

Alors, cruellement peut-être, je voulus reprendre l'avantage :

— Il y a huit jours que John Somerset est arrivé à Umtali. Vous a-t-il fait signe ?

— Non.

Je vis la petite grimace de douleur au coin de ses lèvres et j'eus honte de l'avantage que je m'étais gagné. Elle se redressa et parut très grande.

— Vous pensez que, si John m'aimait, il serait aussitôt accouru vers moi. Il m'aime et il viendra, je vous le dis, mais il importe peu que ce soit demain ou dans huit jours. Ce qui est important à mes yeux, tout au moins, c'est qu'il soit là.

— Comme vous êtes obstinée, Honor ! (Et j'affirmai ce que je n'osais penser, si forte est la vertu des mots qui vous lient, qui vous obligent à vous dépasser, qui veulent et peuvent commander le destin). J'ai le temps pour moi, chérie. C'est moi qui serai le vainqueur.

Je lui ouvris la porte.

— Je ne vous ai peut-être pas réconfortée, Honor. Je n'étais pas venu pour vous faire cet aveu. Maintenant, vous ne me regardez plus avec les mêmes yeux, avec la même franchise. Ne m'en veuillez pas, chérie. Je vous aiderai de toutes mes forces ; faites-moi confiance. Votre bonheur, je vous le promets, passera toujours avant le mien.

Au seuil de mon bureau, elle fit une pause et effleura ma main.

— J'ai confiance, Jay, et je vous remercie. Aucun homme au monde ne m'a fait tant d'honneur...

— Et de plaisir ?

Je faisais effort pour sourire, pour effacer ce qui avait été dit entre nous de grave et de lourd, de violent et de désolé, pour que nous puissions, sans effort, retrouver notre amitié ancienne.

— Et de plaisir, Jay.

Le sourire d'Honor avait retrouvé un peu de son arrogant désespoir.

— Merci.

Et elle passa devant moi avec ce petit salut de la tête si fier et si grave qu'elle avait eu, je m'en souviens comme d'aujourd'hui, le jour où je lui avais accordé tout un mois de mai pour vacances. Je la regardai s'éloigner, je fermai la porte de mon bureau et, lentement, je quittai l'hôpital et revins vers ma voiture, arrêtée dans la cour. Il était quatre heures moins le quart, trop tôt pour me rendre chez les Randall. Parce que conduire une voiture est une thérapeutique excellente, un bon moyen d'imposer le calme à ses nerfs, je pris le chemin de la Christmas Pass et m'éloignai sur la route de Rupati.

Il était plus de quatre heures et demie quand je rebroussai chemin et retournai à Umtali.

Après avoir arrêté ma voiture au bas du jardin, je montai les marches raides qui menaient à la maison des Randall.

Martin, à travers la baie, me fit un signe de bienvenue. Il se précipita pour ouvrir la porte et me salua d'un « *hel-lo !* » plein de gaieté.

— Dépêchez-vous, mon vieux. Mary vous attendait pour servir le thé. Mr. Somerset est là. Nous craignions déjà un oubli.

Je m'approchai de Mary pour la saluer. En la comparant à la jeune fille que je venais de quitter, qui m'avait rejeté, qui avait le même âge qu'elle, je commençais à comprendre la jalousie et la haine de Mary Randall.

— Vraiment, dit-elle, non sans malice, c'est à peine si je vous attendais, Jay Jordan. Vous me faites si rarement l'honneur de votre visite.

Je n'ai jamais eu d'esprit de repartie ; je ne répondis pas. Désireux de nous séparer, Martin s'empressa et m'attira vers un couple qui bavardait avec John Somerset.

— Où vous asseyez-vous, mon vieux ?

— Près de Monsieur, dis-je en désignant John Somerset.

J'aimais m'asseoir ainsi auprès de mon rival. Il bougea aussitôt pour me faire de la place et s'assura très poliment que ma chaise était confortable et que la sienne n'était pas meilleure. Pourquoi trouvait-il plus de plaisir à bâiller dans ce salon bourgeois qu'à accourir auprès d'Honor ? Si Honor m'avait aimé, je ne l'aurais pas quittée un instant. Arrivé depuis huit

jours à Umtali, il ne lui avait pas fait signe. L'intérêt qu'il lui avait témoigné s'était-il si vite dissipé ? Qu'était-il derrière ses manières charmantes, sa voix cultivée, ses souvenirs de voyage ?

— Comment allez-vous, docteur Jordan ? Ravi de vous revoir.

Il souriait, mais sans rien d'obséquieux. Il donnait à son interlocuteur l'impression plaisante qu'il était le centre du monde et qu'il n'avait pas de plus cher ami ; cette courtoisie un peu désuète n'avait pourtant rien de servile.

— J'ai entendu parler de vous, docteur Jordan, depuis notre première rencontre.

— Vraiment ?

Je n'étais pas curieux, Dans une si petite ville, les mêmes noms revenaient toujours dans les conversations.

— J'ai demandé à quel médecin je devais m'adresser ici et la réponse a été unanime : « Au docteur Jordan », m'a-t-on dit.

— Très flatté.

J'aspirai une longue bouffée de ma cigarette et la soufflai par les narines. Mrs. Randall faisait deux doigts de cour à Mrs. Sinclair ; j'en conclus que la position sociale de cette dernière méritait une attention exclusive. Je m'étais trompé. Plus que Mrs. Sinclair, John Somerset intéressait Mary Randall. Elle fit en sorte que je dus me lever et lui céder la place et aller retrouver Martin, qui fumait dans un coin. De loin, je suivais les efforts de Mary Randall pour attirer, pour garder à elle seule l'attention de cet invité de choix. Efforts infructueux : le major Sinclair, trop heureux d'avoir un auditeur si dispos, si éclairé, voulait lui parler de ses livres.

VI

Et il en fut ainsi jusqu'à l'heure du thé. Alors, il se passa quelque chose d'étrange. Ce John Somerset, dont j'admirais l'attitude, les gestes, la douceur attentive et fière, changea de visage. Je ne compris pas aussitôt pourquoi. Le « houseboy » des Randall est à leur service depuis plusieurs années. Il s'appelle Tobias ; je ne lui donnerais guère que trente-cinq ans. Bien qu'en Rhodésie toutes les races noires soient mêlées et trop souvent dégénérées, je le croirais plus Matabélé que Mashona et plus guerrier qu'esclave, impatient de sa servitude. Et tandis que Mary se levait pour servir ses invités et que Tobias disposait des sellettes, John Somerset dit à voix haute :

— C'est singulier, mais je ne pourrai jamais m'habituer à leur présence. Le nègre me répugne.

Je m'approchai de lui et me penchai pour lui dire :

— Ne parlez pas si haut. Tobias comprend l'anglais. Plusieurs, parmi nos indigènes, parlent notre langue. Les offusquer me paraît bien inutile.

John Somerset fit effort pour se ressaisir. Au bout d'un moment, il dit avec une petite grimace au coin de ses lèvres minces :

— Je vous demande pardon. J'ignorais que cet indigène pût nous comprendre. En Afrique du Sud, si peu d'entre eux parlent l'anglais. Je suis vraiment désolé, mistress Randall.

— Ne le soyez pas. Je partage votre avis.

Le visage impénétrable, Tobias se tenait près du chariot, indolent et cependant prêt à servir. Mary versa le thé et tendit une tasse à John Somerset qui la prit avec un compliment bien tourné.

— Tu peux nous laisser, Tobias, dit Mary Randall dans le dialecte indigène que nous avons l'habitude d'employer quand nous parlons aux Noirs.

Tobias hésita, lança un rapide regard à John Somerset et se détourna.

— C'est curieux, dit le nouveau venu, mais ces gens-là me font peur. Je supporte mal leur présence.

— Quelle idée, alors, d'être venu vous installer ici !

Et j'eus le sentiment que j'avais trouvé le défaut de sa cuirasse, que ce civilisé, qui n'était pas affranchi de la plus primitive des peurs, avait de singulières faiblesses.

— En vérité, c'est une idée bizarre, mais je voulais fuir l'Europe et tous les mauvais souvenirs qui, partout, m'y guettent. Quand je pense à tout ce que nous avons vu pendant la guerre, j'avoue avoir honte de ma pusillanimité. Ces nerfs malades sont d'ailleurs, je le sais, une conséquence de la guerre. Enfin, parlons d'autre chose. Je n'avais jamais mis les pieds en Afrique, le seul continent que je ne connaisse pas. Il m'est pénible d'être servi par des Noirs, de voir leurs répugnantes paumes roses. Je suppose que j'en prendrai vite l'habitude.

— Très vite, dirent le major Sinclair et Mary Randall d'une seule voix.

John Somerset eut un petit rire sage et sacrifié.

— Je l'espère. Sans cela, n'est-ce pas ? il vaut mieux que je m'en retourne à jamais.

Pour futile que parût l'incident, je ne devais pas l'oublier, ni moi, ni aucun de ceux qui en furent témoins, qui découvrirent une fois pour toutes l'horreur et la crainte que les nègres inspiraient à cet homme si viril. Quelques mois après notre rencontre chez les Randall, ce trait de caractère devait nous être rappelé à tous d'une manière dramatique.

— J'ai entendu parler de vous, Mr. Somerset, avant même votre arrivée ici, par l'une de vos compagnes de voyage.

Il me regarda et sourit, un sourire très franc, sans réserve.

— Honor Malherbe ?

— Oui, Honor Malherbe.

Mary me lança un regard haineux, mais John Somerset s'écriait déjà avec une joie sincère :

— Comme c'est singulier ! J'allais justement vous parler d'elle, vous demander si vous la connaissiez, docteur Jordan ? Elle m'a dit qu'elle était infirmière, mais ne m'a pas laissé son adresse. Quelle fille charmante, admirablement intelligente, n'est-ce pas ? et mieux que jolie, belle, très belle, en vérité.

Mary Randall pinça les lèvres.

— Que lui trouvez-vous de si beau ? Il n'est pas jusqu'à son accent sud-africain, cet accent si peuple, qui ne me déplaise.

— Peuple ? (L'attitude, la voix de John Somerset exprimaient le plus vif étonnement). Peuple ? En vérité, sa distinction m'a frappé dès l'abord. Une dame dans toute l'acception du mot.

Et il posa sur chacun de nous son beau regard gris, comme s'il cherchait un soutien, une confirmation de ce qu'il venait de dire.

— Vous qui vivez en contact permanent avec elle, docteur Jordan, certainement vous ne pourrez me contredire ?

— Certainement non.

Mary Randall ne perdit pas une aussi belle occasion de me décocher une flèche. Elle dit avec beaucoup de sous-entendus :

— Vous tombez mal, Mr. Somerset. Tout le monde vous dira à Umtali que le docteur Jordan a un sérieux penchant pour sa belle infirmière.

John Somerset but le sherry d'un

[*Lire la suite page* **44**]





VOUS NE SAURIEZ QU'UN MATELAS SIMMONS-

"BANNER"

Un nouveau matelas Simmons pourvu d'un sommier confortablement rembourré de feutre blanc et recouvert d'un excellent tissu à rayures. Bords rubanés et roulés à l'intérieur. Ressorts en spirale "auto lock".

Prix proposé:

$42.50

"SLUMBER KING"

Construction encore perfectionnée. Bordures préfabriquées et maintenant roulées à l'intérieur. Capitonnage "Jiffy-Join". Coutil à rayures de haute qualité. Ressorts en spirale "auto lock".

Prix proposé:

$59.50

Pour jouir d'un sommeil vraiment réparateur, choisissez un matelas Simmons!

Seul Simmons peut vous offrir un choix aussi varié à des prix à la portée de tous! Chaque matelas Simmons représente ce qu'il y a de mieux dans sa catégorie de prix. En outre, les nouveaux progrès réalisés dans leur construction leur confèrent une valeur plus grande que jamais auparavant. Chacun d'eux est le fruit d'une expérience inégalée et le produit d'une main-d'oeuvre spécialisée qui ont valu aux articles de literie Simmons une réputation enviable.

On peut obtenir chacun de ces modèles avec sommier assorti

TROUVER MIEUX À N'IMPORTE QUEL PRIX

VOYEZ UN MARCHAND SIMMONS

Prix à la portée de toutes les bourses !

"DEEPSLEEP"

Avec ses fameuses bordures préfabriquées et roulées à l'intérieur et ses ressorts en spirale "auto lock" fléchissant séparément et assurant un soutien uniforme, ce matelas est plus confortable que jamais! Capitonnage "Jiffy-Join".

Prix proposé:

$69.50

"BEAUTYREST"

Un matelas fabriqué exclusivement par Simmons, comportant 837 ressorts en spirale individuellement ensachés et assurant un support uniforme et une détente parfaite. Capitonné de coutil damassé de haute qualité.

Prix proposé:

$89.50



Seul Simmons fabrique le Beautyrest —

le matelas le meilleur qui soit — avec ses 837 ressorts en spirale ensachés séparément pour assurer un support uniforme et une détente complète . . . secret de ce merveilleux confort que seul assure le Beautyrest.

Vous ne sauriez trouver mieux à n'importe quel prix. Voyez sans tarder un marchand Simmons. (Ceux qui préfèrent un matelas plus ferme choisiront le modèle Beautyrest extra-ferme que nous avons mis sur le marché spécialement à leur intention.)



J'ai commis une indiscrétion—

et mon mari m'a prise sur la fait!

Je voulais être la première à voir la nouvelle série des appareils de réfrigération International Harvester. Mon mari a voulu voir aussi . . . Et maintenant, nous sommes deux à attendre impatiemment la sortie de ces deux nouveaux appareils qui seront présentés chez le marchand autorisé au cours du mois.

Un rapide coup d'oeil nous a convaincus que ce sont les réfrigérateurs et les congélateurs les plus élégants et les plus spacieux . . . jamais mis sur le marché — De plus, ils sont construits par une maison ayant plus d'un siècle d'expérience dans le domaine de la réfrigération et dont les produits jouissent d'une réputation incomparable. J'ai commis une indiscrétion— mais mon mari s'en félicite . . .



[*Suite de la page* 41]

trait et tourna le verre vide entre ses mains.

— Le docteur Jordan est un homme de goût. Pourquoi lui en voudrait-on d'un sentiment que je trouve, pour ma part, des plus naturels ? Croyez-moi, chère Mrs. Randall ; puisque les plus charmantes femmes de cette ville ne nous ont pas attendus, — et le regard, l'accent la désignaient aimablement, — dans l'isolement où se trouvent les trois mille Blancs de cette ville, que peuvent les malheureux célibataires ? Parmi tous les partis possibles, Honor Malherbe me semblerait de loin la plus désirable.

Mary Randall, après un moment, trouva l'énergie de se redresser ; elle refusait à un homme dont elle prisait l'opinion le droit de trouver le moindre charme à une femme qu'elle détestait et méprisait.

— Je loue votre modération, Mr. Somerset. Il est naturel que cette voyageuse solitaire ait ému en vous une dangereuse pitié, mais, si vous connaissiez son histoire, vous hésiteriez à deux fois avant de lui reconnaître les qualités dont elle se prévaut.

— Son histoire ? dit John Somerset avec intérêt.

Je compris ce que Mary Randall allait dire ; cette seule bouche avait peut-être propagé toutes les calomnies qui avaient frappé Honor. Mary Randall voulait détruire aux yeux de ces nouveaux venus la réputation de ma bien-aimée. Je m'efforçai de prendre un ton léger, de ne pas exaspérer son désir de briller devant ses invités.

— Vraiment, Mary, vous n'allez pas me faire croire qu'une femme intelligente comme vous puisse attacher la moindre valeur à ces racontars. Un enfant de cinq ans en rirait.

Elle se retourna furieusement vers moi. Ses yeux étaient pleins de haine.

— Libre à vous, Jay Jordan, de négliger ces avertissements. Vous aimez cette fille. Vous essayez de la défendre. Je ne puis vous blâmer ; je n'ai pas les mêmes raisons de me taire.

— Vous la haïssez, Mary. Et personne au monde ne sait pourquoi.

J'allumai la cigarette que je tenais en bouche ; j'étais très calme. J'avais parlé presque bas, mais de façon qu'on m'entendît.

— Allons, dit Martin, allons, ne vous fâchez pas mon vieux.

Il avait appuyé la main sur mon épaule.

— Laissez-la raconter son histoire ; elle en meurt d'envie. Vous ne changerez pas les femmes, Jay. Nos hôtes accorderont à ce récit l'importance qu'il mérite. Si votre amie Honor n'était pas en jeu, vous admettriez aussi que c'est une excellente histoire.

— C'est juste, dit John Somerset. Vous et moi, docteur Jordan, connaissons cette jeune femme et il nous faut plus que cela pour nous faire douter de nos amis. Pourquoi, comme le dit Mr. Randall fort justement, ne pas contenter le désir de sa femme et écouter ce récit qui, j'en suis certain, nous divertira ?

Il avait toutes les qualités du diplomate, la modération, le doigté, l'art de se concilier la bonne grâce de ses adversaires, la voix pleine de charme.

— Voilà qui est bien parlé, dit le major Sinclair, jusque-là silencieux. Après tout, l'anecdote de Mrs Randall nous fournira peut-être la matière d'un roman.

Je dus m'incliner. Résolu à me lever et à quitter cette maison sur l'heure, je comprenais que mon attitude ne pouvait que nuire à Honor. En restant, il me serait possible de discuter les conclusions de Mary Randall et d'influencer le jugement de ses auditeurs. Je me croisai les bras et essayai de faire contre mauvaise fortune bon coeur.

— Eh bien ! dit Mary, quoi que puisse dire Jay Jordan, notre ami, cet incident n'est pas une fable. On vous la racontera à Johannesburg comme je vous le raconte maintenant.

« Voici un peu plus de trois ans de cela, un couple de la meilleure société sud-africaine, les Jonathan Reynolds, fêtèrent leurs noces d'argent. Mr. Reynolds est le bras droit de sir Ernest Oppenheimer. C'est tout vous dire, n'est-ce pas ? Il n'a pas la fortune de son patron, mais rien de ce qui touche au monde des diamants ne lui est étranger.

« Or donc, les Reynolds, voulant fêter ce vingt-cinquième anniversaire de leur mariage, décidèrent d'inviter vingt-trois de leurs meilleurs amis au dîner qu'ils donnèrent au Country-Club de Johannesburg.

« Les vingt-trois personnes prirent place autour de la table. On n'avait pas encore épuisé le sujet du présent royal que Jonathan Reynolds avait offert à sa femme. Mrs. Reynolds tendait sa main, l'écartait, l'admirait, répondait aux compliments, souriait à son mari.

« — Quel éclat ! disait-on autour d'elle. Quelle pureté ! Nous n'en avons jamais vu de pareil.

« Fière de son présent et de la générosité de son mari, l'heureuse épouse eut un geste que toute femme pourrait comprendre. Comme on lui tirait la main, comme les invités se levaient pour, penchés au-dessus de la table, admirer la pierre et la monture, Mrs. Reynolds fit glisser sa bague et la tendit à son voisin qui poussa des exclamations de ravissement avant de la confier à sa voisine. Ainsi, la bague circula de main en main.

« On avait servi le potage, mais la maîtresse de maison, très absorbée par la conversation qu'elle avait avec ses invités n'avait pas encore commencé à manger. A l'instant où l'incident éclata, il n'y avait, avec le maître d'hôtel Blanc, que deux boys dans le salon particulier.

« Mrs. Reynolds regarda sa main, vit que la bague n'y était pas et, très gracieusement, tendit sa paume ouverte.

« — Maintenant, mes amis, c'est à moi de l'admirer. Veut-on bien me la rendre ?

« Ainsi, elle resta quelques secondes la main tendue, mais personne ne fit un geste pour lui rendre le bijou. Elle souriait encore quand elle répéta :

« — Voyons. C'est une plaisanterie charmante, mais n'est-ce pas à moi de l'admirer ? Voulez-vous me rendre la bague ?

« Quand il n'y eut pas de réponse, elle s'inquiéta et commença à regarder chaque visage, à interroger chaque convive :

« — Ce n'est pas vous, Jimmy, ni vous Joan ? Naturellement, non. Des amis de toujours.

« Mais voilà, c'était le gros ennui : ces vingt-trois invités étaient tous des amis de toujours. Elle ne pouvait pas davantage en soupçonner un que les soupçonner tous. Elle montra des signes d'inquiétude. En voyant sa femme si tourmentée, interdit tout d'abord, Jonathan Reynolds, à son tour, prit la parole :

« — Comme le dit Margaret, ce ne peut être qu'une plaisanterie, mais les meilleures plaisanteries risquent d'être de mauvais goût si elles se prolongent. Qui d'entre vous a pris cette bague ?

« — Pas moi. Voyons, Jonathan, vous ne pouvez pas croire que... Mais c'est une insulte.

« Personne ne l'avait, tous tournaient la tête vers le voisin ; on criait : « Vous savez bien que je vous l'ai donnée... » On se recula, on se leva, on bougea, les dames secouèrent leurs jupes. On agita les serviettes. Peine perdue.

« Le visage de Mrs. Reynolds avait changé de couleur.

« — Enfin, dit Jonathan Reynolds avec impatience, c'est inadmissible. Une

bague de cette importance ne peut pas disparaître ainsi. Vous devez bien savoir qui a eu cette bague en dernier.

« — Je vous l'ai passée. Vous vous souvenez bien que je vous l'ai passée ? Vous avez fait telle réflexion. Voyons, vous vous en souvenez ?

« Une personne — une seule — ne se souvenait de rien et c'était Honor Malherbe. Ce qu'elle faisait là dans cette société choisie, tous se le demandent encore. Peut-être l'avait-on invitée par charité, par pitié, pour services rendus. Elle avait, en effet, soigné Mrs. Reynolds quand celle-ci avait été malade des suites d'un empoisonnement. A toutes les questions, elle garda un silence obstiné. On m'a dit qu'elle était plus pâle que Mrs. Reynolds elle-même.

« — Mais enfin, dit Jonathan Reynolds, se faisant plus pressant, dites-nous ce que vous avez fait de ce diamant, Honor ?

« Oui, il l'appelait Honor. Ce nom, quelle dérision, n'est-il pas vrai ?

« Elle répondit seulement :

« — Je n'ai pas vu cette bague, je ne l'ai pas touchée. Elle ne m'a pas été passée.

« Le voisin protesta violemment, en ne ménageant pas les reproches et les injures. Honor serra les lèvres et ne répondit pas.

« Le maître d'hôtel avait été chercher le gérant. En deux mots, Jonathan Reynolds lui expliqua la situation. Le gérant parut fort gêné.

« — Certainement, dit-il avec beaucoup de calme et de suavité, il ne peut s'agir que d'une erreur. Nous allons fermer les portes et éteindre la lumière. La bague a dû glisser quelque part ; à la faveur de l'obscurité, la personne qui l'a égarée la retrouvera et se fera un plaisir de le dire ou de la faire glisser sur la table. Attention ! Nous allons fermer l'électricité.

« On éteignit la lumière, on attendit un temps qui parut sans limites aux pauvres convives de ce dîner qu'on s'apprêtait à fêter si joyeusement. Enfin, dix bonnes minutes s'écoulèrent et l'on rendit l'électricité. Les regards un peu éblouis se cherchèrent, regardèrent la table. Peine perdue : le diamant n'était pas retrouvé. On fouilla les boys par mesure de précaution ; on alla même jusqu'à les radiographier. En vain. Aucun convive n'avait quitté la table. Pourtant, on fit fouiller méticuleusement le salon, sans aucun succès. Tous se levèrent. On chercha sous les chaises, sous la table. Comme les recherches restaient vaines, on en revint à soupçonner les invités. La bague avait été remise à Honor Malherbe ; après elle, on perdait la trace du diamant. Et comme tous les regards étaient tournés vers la jeune fille, elle se leva et, de cette voix froide, de cet air arrogant qui suffirait à me la rendre désagréable, elle dit :

« — Très bien, qu'on me fouille. Mais je voudrais que Mrs. Reynolds elle-même voulût bien se charger de l'opération.

« — Non, dit Mrs. Reynolds aussitôt, non, je ne puis demander cela à mes invités. Asseyez-vous, Honor. On ne vous soupçonne pas. Soyez assurée.

« Il y eut un silence. Honor Malherbe restait debout sous tous ces regards. Mrs. Reynolds, avec un sourire crispé, se tourna vers son mari.

« — Jonathan, pardonnez-moi ma folle insouciance. Mais nous avons des devoirs envers nos invités. Nous leur avons gâché cette soirée. Essayons de faire comme si rien ne s'était passé.

« Et elle porta à sa bouche une cuillerée de potage.

« Ce fut, vous vous en doutez bien, un triste dîner. On ne retrouva pas la bague. Plus tard comme on demandait aux Reynolds pourquoi ils n'avaient pas consenti à ce qu'Honor fût fouillée, à ce que chacun des invités le fût aussi, à commencer par eux-mêmes, ils eurent la même réponse :

« — Pouvez-vous imaginer quel scandale c'eût été à Johannesburg si nous avions fait fouiller nos hôtes ! Il valait mieux perdre le bijou.

« Et souvent, dans ses moments de confidences, Mrs. Reynolds avoue que le plus triste dans cette lamentable affaire, c'est que maintenant encore, et pour toujours, elle a perdu confiance en ses amis, qu'elle arrive à soupçonner tour à tour de ce vol.

Martin paraissait gêné. Mr. Somerset n'avait pas encore parlé. Il tirait ses manchettes sur ses poignets velus, découvrant de fort jolis boutons d'un travail ancien, sans surcharges et du meilleur goût.

— Je vous ai écoutée avec un grand intérêt, Mrs. Randall, dit-il enfin. Schéhérazade aurait pu vous envier votre talent de conteuse. Comme de véritables spectateurs, nous avons été les témoins de la scène, nous avons vu les personnages. Que dis-je ? Comme de véritables acteurs serait une expression plus juste. Et, cependant, je ne suis pas satisfait. Rien, dans votre récit, ne me semble établir la culpabilité d'Honor Malherbe.

De surprise, Mary en perdit le souffle.

— Rien ? Que vous faut-il donc ? C'est entre ses doigts que la bague a disparu. Vingt-quatre témoins ont pu confirmer le fait.

— Honor Malherbe n'avait que deux voisins, Mrs. Randall. Pour moi, ce qui me semble étrange, c'est que Mrs. Reynolds n'ait pas accepté de fouiller Honor Malherbe.

— Elle a donné ses raisons, dit Mary, non sans colère. Elle ne voulait pas humilier ses invités en les soumettant à une fouille ignominieuse.

— Si elle l'avait fait, elle aurait de toute évidence rendu un grand service à Honor Malherbe.

— Je ne vous suis pas. Pouvez-vous imaginer la honte qu'il y aurait eu pour cette fille, invitée par charité, si elle avait été soumise à cette humiliation ?

— Humiliation, je l'admets, mais moindre que celle d'être à jamais soupçonnée d'avoir commis un vol à la table de ses hôtes.

— Vous avez raison, dit-je.

Et j'ajoutai :

— Pour moi, l'innocence d'Honor Malherbe n'a jamais fait de doute. Il suffit de la regarder, de connaître son existence. C'est un être qui vit très haut.

Mary Randall me lança un regard haineux. Elle dut faire effort pour retrouver un peu de calme.

— Vous êtes bien le seul, Jay, à être de cette opinion. Vous savez que, obligée de quitter Johannesburg à la suite de cette histoire, elle est venue se réfugier ici. Et je vous le demande, qui la reçoit à Umtali ? Mon avis, tous le partagent. Il est préférable de ne confier à cette femme ni sa maison, ni son mari, ni ses malades.

— Un fait est certain, Mr. Somerset. Après la fâcheuse histoire du Country-Club, Mrs. Reynolds cessa de recevoir Honor Malherbe qu'elle accueillait auparavant comme une jeune soeur.

— Et qui vous dit que ce n'est pas Honor Malherbe elle-même qui refusait de retourner chez les Reynolds ?

J'admirais l'attitude de John Somerset. L'homme qu'Honor aimait avait pris sa défense et, en peu de mots, réduit ses ennemis au silence. Je devais le dire à la jeune fille et tranquilliser ses craintes ; en le faisant, cependant, je perdrais le peu d'avantages que j'avais sur lui.

— Pourquoi, dit Mrs. Sinclair de sa faible voix d'infirme, pourquoi cette jeune femme fortunée vit-elle ainsi dans une quasi-retraite, loin de chez elle, dans un climat différent, dans une servitude, à bien des égards, pénible ?

SEUL le nouveau

Sunbeam

AUTOMATIQUE

MIXMASTER

La Fête des Mères 9 Mai

offre tous ces avantages



PUISSANT MOTEUR

Le moteur contrôlé par un régulateur breveté maintient toute sa puissance à toutes les vitesses des batteurs. La vitesse de ces derniers n'est pas affectée par la consistance de la pâte; rapide ou lente, elle se maintient.

CADRAN "MIX-FINDER" Célèbre

Commande de vitesse à portée de la main. FACILE A VOIR. FACILE A REGLER.

Donnez Sunbeam

et vous donnez le meilleur

DES GATEAUX PLUS LEGERS, D'UNE TEXTURE PLUS FINE, QUI LEVENT MIEUX!

Vous obtiendrez un mélange plus **uniforme** *et mieux* **aéré** *avec ces NOUVEAUX BATTEURS*

"PLEIN-MÉLANGE"



EXTRACTEUR DE JUS AUTOMATIQUE

Presse-fruits automatique qui extrait rapidement le jus du fruit. Facile à ajuster.



BATTEURS S'ENLEVANT AUTOMATIQUEMENT

Baissez la poignée. Retirez séparément les batteurs "plein-mélange" de leurs douilles, sans effort. Nettoyage facile.



Le batteur extérieur "PLEIN-MÉLANGE", plus grand, est incurvé de manière à épouser la courbe du bol jusqu'au fond. Le batteur inférieur, plus grand, est conçu de façon à balayer jusqu'au centre le fond du bol.

Seul le célèbre malaxeur standard Sunbeam, grâce à ses caractéristiques exclusives, peut vous donner TOUS les avantages d'un malaxeur automatique. Le mélange est plus HOMOGENE, plus uniforme grâce à la rotation *automatique* du bol qui se fait en rapport direct de la vitesse des batteurs. Toute la pâte se trouve *automatiquement* entraînée à travers les batteurs "Bowl-fit" de modèle exclusif, épousant la forme du bol. Vous obtenez ainsi un mélange HOMOGENE qui est le secret de la réussite pour tout gâteau préparé au malaxeur électrique. L'appareil est parfaitement fixe — vos mains toujours libres. Passez chez votre dépositaire sans tarder.

NOUVEAU CONTRÔLE AUTOMATIQUE DE LA VITESSE DU BOL

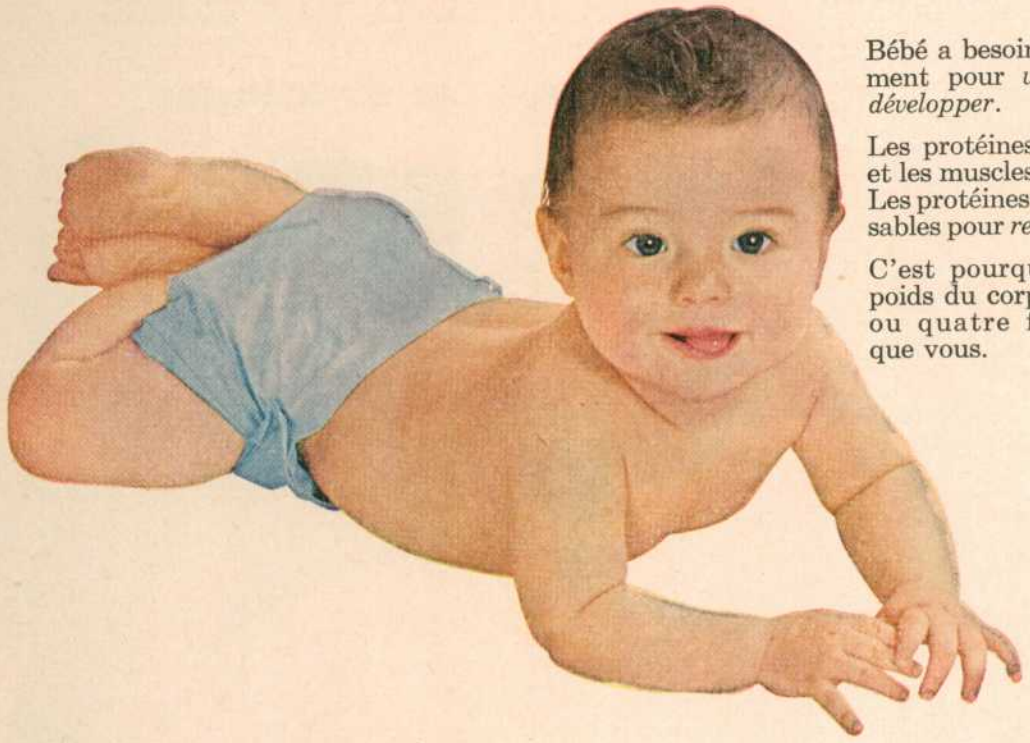
Un bouton de nylon sur un des batteurs tourne le bol automatiquement et maintient un rapport entre la vitesse des batteurs et celle du bol pour un mélange UNIFORME.

SUNBEAM CORPORATION (CANADA) LIMITED, TORONTO 9, CANADA

Fabricants des Sunbeam



Pour bébé, les protéines sont **deux fois plus importantes**



Bébé a besoin de protéines, non seulement pour *vivre* mais aussi pour *se développer*.

Les protéines aident à *bâtir* les tissus et les muscles fermes du corps de bébé. Les protéines sont également indispensables pour *remplacer* les tissus usés.

C'est pourquoi, livre pour livre du poids du corps, bébé a besoin de trois ou quatre fois plus de protéines que vous.

Donnez-lui donc tous les jours cette **viande 100% !**

Once pour once, c'est là, pour bébé, l'une des meilleures sources alimentaires de *protéines complètes* et de *qualité supérieure*—5 fois plus de protéines que dans les "soupes" à la viande pour bébés . . . et même 10 fois plus que dans le lait maternel.

Les Viandes Swift's pour Bébés sont des protéines concentrées . . . de plus, elles sont riches en vitamines B essentielles et en fer alimentaire.

Précuites, elles sont passées au tamis si fin que les bébés peuvent en manger alors qu'ils n'ont que trois semaines.

Procurez à votre bébé les protéines qui sont si importantes pour le développement et l'entretien de son corps. Commencez à lui donner des Viandes Swift's pour Bébés de bonne heure. Donnez-lui-en tous les jours!

Maintenant—Saumon Swift's Passé au Tamis pour Bébés!

Oui—toutes les protéines 'bâtisseuses de corps' et le fer alimentaire que le poisson fournit sont maintenant à la portée de Bébé sous une forme facilement assimilable. Le Saumon Swift's Passé au Tamis pour Bébés est passé à travers un tamis fin—prêt à être mangé.

OFFRE SPÉCIALE

3 couvercles en plastique pour couvrir les boîtes ouvertes. Envoyez simplement 10¢ et les étiquettes de trois boîtes de Viandes Swift's pour Bébés et pour Enfants, à: Box 547, Winnipeg, Manitoba.



Swift's LA PREMIÈRE MARQUE en fait de Viandes pour Bébés

NOUS NOUS OCCUPONS DE LA NUTRITION

— Elle aime son métier, dis-je. Elle s'y voue entièrement. Peut-être cherche-t-elle une affection désintéressée. Certes, elle m'a parlé de sa maison du Cap, mais, par aucune allusion, elle n'a laissé connaître qu'elle avait de la fortune.

John Somerset se leva et nous l'imitâmes. Il était tard, beaucoup plus tard qu'il n'est d'usage de rester pour le thé. Nous prîmes congé de nos hôtes.

— J'espère avoir le plaisir de vous inviter bientôt chez moi, dit John. Bien que vivre seul n'ait rien d'agréable, je cherche à louer une maison. Un veuf ferait mieux pourtant d'habiter à l'hôtel.

VII

Le lendemain, John Somerset téléphona et demanda à parler à sister Malherbe. J'en fus averti avant même qu'Honor frappât à ma porte. Elle entra. Son visage rayonnait de joie.

— John m'a appelée. Il m'a demandé de dîner avec lui ce soir ; il viendra me chercher à sept heures. Puis-je sortir ?

— Naturellement.

Je m'approchai. Honor changea de visage et, ses yeux noirs levés vers moi, d'une voix très humble, elle dit :

— Je vous demande pardon, Jay. J'avais oublié ce que vous m'aviez dit l'autre jour. Non, naturellement non, je ne l'avais pas oublié. Comment l'aurais-je pu ? Vous ai-je fait du mal ?

Je secouai la tête :

— Ce qui doit être sera. Je vous ai dit aussi, Honor, que votre bonheur passerait toujours avant le mien.

Elle prit mes deux mains, le visage toujours levé vers moi. Je ne la croyais pas capable de ces gestes spontanés.

— Vous l'avez vu hier, Jay. Que pensez-vous de lui ?

— Beaucoup de bien.

Je ne mentais pas.

— Ah !

— Il a pris votre défense, hier, comme personne, jamais, ne l'avait prise dans cette ville, moi excepté.

— Ma défense ?

Elle avait froncé ses orgueilleux sourcils ; son visage avait pris cette apparence froide et fermée que Mary Randall détestait tant.

— Mary Randall n'a pas manqué de lui raconter l'histoire du Country-Club. La riposte de votre ami, sans être violente, a été définitive. On ne vous accusera plus dans cette ville d'avoir volé le diamant de Mrs. Reynolds.

— Penser que la première chose qu'il ait pu entendre dire de moi en arrivant à Umtali ait été cette infamie !

Elle se détourna et s'approcha de la fenêtre ; elle appuya le front contre le verre dépoli. Je ne pouvais supporter qu'elle souffrît ainsi.

— Honor, croyez-moi. Tout est effacé maintenant. Grâce à votre ami John, nul n'osera élever la voix contre vous.

Rien ne nous séparait que le souvenir de John Somerset. Immobile, si près d'elle, mon coeur chancelait et je craignais d'ouvrir la bouche de peur que le son de ma voix, rauque, changé, ne trahît mes résolutions.

Il me semblait que je l'avais perdue, que jamais plus je ne pourrais la regarder ainsi, forme lumineuse contre le carreau blanc, que jamais plus il ne m'appartiendrait de l'aider. Elle se retourna vers moi ; je vins à elle et appuyai les deux mains sur ses épaules.

— Chère Honor, pourquoi souffrir ainsi ? Vous avez son estime entière et vous avez la mienne. Que vous importent les médisances de méchantes gens ?

Son visage était douloureux.

— Qu'ai-je fait pour mériter leur haine ?

— Vous êtes vous, chérie. Cela suffit.

J'éprouvais une grande douceur à l'appeler chérie, comme si elle m'avait donné le droit de le faire.

— Allons, dis-je. Vous êtes entrée tantôt avec votre grand sourire heureux. Rien n'a changé. Retournez à votre poste, sister Malherbe, et, ce soir, allez sans hésitation vous distraire avec votre bien-aimé.

Elle prit ma main et la serra très fort.

— Vous êtes bon, Jay. Dieu vous bénisse. Je n'oublierai jamais ce que vous avez été pour moi.

— Dieu fasse que vous n'ayez jamais à vous en souvenir, ma chère.

Elle alla à la porte et, les doigts sur la poignée, hésita et de nouveau me fit face.

— C'est étrange, Jay. Je devrais être heureuse et je le suis, oui, plus, bien plus que je n'osais jamais l'espérer. Et, pourtant, je ne puis oublier quelque chose.

Elle hésita au bord de la confidence qu'elle paraissait désespérément disposée à me faire.

— Quoi donc, Honor ? Vous pouvez me faire confiance, mais si vous préférez vous taire, je le comprendrai fort bien.

Elle revint vers moi.

— C'est très sot. Je n'ai pas d'intuition. Il est si facile de me tromper qu'un être un peu noble ne peut pas s'amuser à ce jeu. John ne voulait pas me tromper, pourtant. Il était assis sur la banquette dans cet hydravion. Je l'avais remarqué, la veille au soir, à l'hôtel de Kampala, parlant haut, et tout mon instinct s'était révolté contre lui. Pourquoi, je ne sais. Après, il me parut si différent. Mais,

à ce moment-là, je n'aurais pas voulu lui parler. Il me semblait que cet homme était une énorme fraude.

— Nous sommes tous d'énormes fraudes, Honor.

Elle me regardait d'un air las, incertain, désespéré. Si peu d'instants auparavant, elle était entrée avec le plus clair des visages.

— Et, pourtant, il ne ment pas. Vous ne l'avez pas pris en flagrant délit de mensonge, n'est-ce pas ?

Je tenais de nouveau ses mains ; j'aurais voulu lui donner, dans ce geste si simple, une force que je n'éprouvais pas.

— Je le connais peu, Honor. Il me semble intelligent et loyal, très cultivé aussi. Sir Julian n'a pas hésité à lui donner une situation importante en lui confiant la direction de ses trois plantations de thé. La lettre de lord Dalrymple, dont il était porteur, n'était pas un mensonge.

Elle m'avait écouté avec espérance ; elle baissa le front et, en retirant ses mains, elle se mit à jouer avec la ceinture de sa blouse blanche.

— Malgré vos bonne paroles, je vois que vous avez éprouvé, comme moi, un étrange sentiment devant John Somerset. Il est trop parfait, il est trop bien. Pourquoi ai-je eu peur quand je me suis promenée à ses côtés, le long des chute du Zambèze ?

— Vous n'avez pas l'habitude de vous promener avec des inconnus. L'endroit est effrayant. Ne cherchez pas d'autre explication.

Comme elle hésitait encore, je la poussai doucement vers la porte.

— Allons, Honor, ne vous tourmentez pas ainsi. Vous aimez cet homme ; il répond à votre sentiment par une inclinaison semblable. Ne vous laissez pas troubler. Et n'oubliez pas, Honor, que vous avez en moi le plus fidèle des amis. Quoi qu'il puisse arriver, je suis là.

J'ignorais alors que cette promesse allait me conduire à une résolution coupable et désespérée dans un avenir très proche.

Honor me quitta donc et alla rejoindre ce John Somerset qu'elle aimait tant. Le mystère de cet homme, la peur même qu'elle avait éprouvée, l'attachaient à cet inconnu chaque jour davantage.

Ainsi passèrent plusieurs mois. Comme chaque année, les pluies tombèrent en octobre. Les jacarandas avaient fleuri en septembre, couvrant les avenues d'un dôme mauve, et les flamboyants, que Cecil Rhodes avait fait planter, donnaient de loin à notre petite ville l'aspect d'une tache de sang au creux des vertes montagnes. Ces flamboyants qui fleurissaient devant la maison du Gouvernement, le Cecil Hotel, le long des rues et des allées, changeaient la cité d'Umtali. On venait de loin pour les admirer, arbres sans feuilles aux somptueuses fleurs écarlates.

Il fit très chaud. Travailler devint fort pénible et j'avais beau prendre trois ou quatre douches par jour, je supportais mal l'atmosphère de l'hôpital. Il était bon, le soir venu, de partir pour les monts Vumbas retrouver notre maison d'été perchée sur un sommet. Là, au moins, je pouvais dormir à l'aise.

Noël était proche, Noël, l'un des jours les plus chauds de l'année. Je pensais avec écoeurement à la dinde et au pudding qu'il me faudrait avaler pendant le réveillon, car en Rhodésie, on garde fidèlement les traditions anglaises faites pour un autre climat et une autre latitude. Un jour, en traversant, pour regagner le garage, le petit bois d'eucalyptus que j'ai fait planter au flanc de la montagne, un serpent fila devant moi. Je me rejetai en arrière. C était un mamba vert,

Toutes sont d'accord:

"La plus précieuse trouvaille alimentaire!"

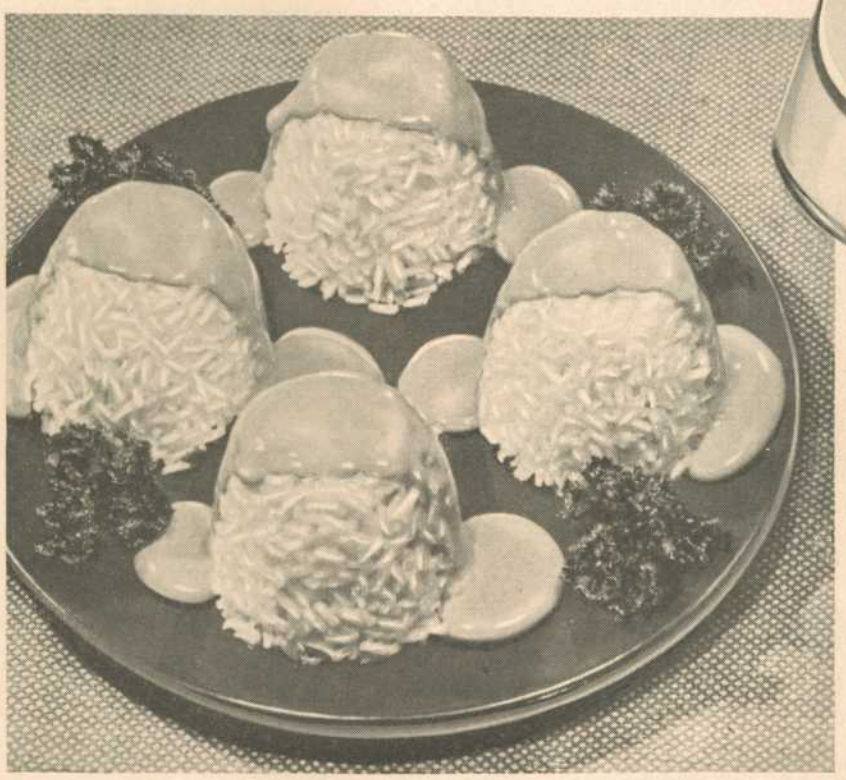
Cheez Whiz de Kraft

agrémente tout...et vite!

Les gens raffolent de Cheez Whiz dès qu'ils y ont goûté ... servez-en donc bientôt à votre famille! Créé dans les Cuisines Kraft, ce fromage fondu pasteurisé, d'un genre absolument nouveau, vous parvient en pots de verre scellés à vide. Il vous permet d'apprêter *en vitesse* goûters chauds ou froids, sandwichs et plats substantiels! Vous aimerez Cheez Whiz parce qu'il est riche et savoureux, s'étend à merveille et fond rapidement!



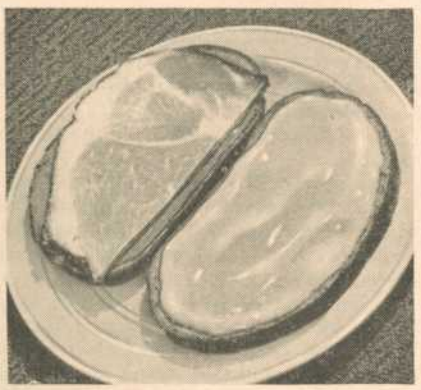
Achetez le pot de 1 lb.
Aussi en format de ½ lb.



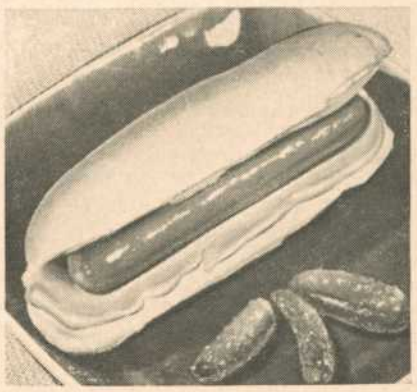
Utilisez-le directement du pot!
Epais et crémeux, il est différent de tous les fromages que vous connaissez déjà!

Sauce Cheez Whiz — Faites chauffer du Cheez Whiz dans une casserole sur un feu très lent (ou au bain-marie). Vous obtenez une bonne sauce riche, en un clin d'oeil!

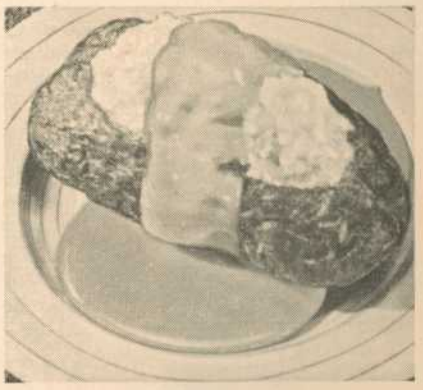
Timbales au Riz — Tassez du riz cuit, très chaud, dans des petits moules à cossetarde graissés. Démoulez sur un plateau et servez avec du Cheez Whiz chaud. Garnissez de petits bouquets de persil.



Sandwichs au Cheez Whiz et au Jambon — Etendez du Cheez Whiz sur une tranche de pain de seigle. Sur l'autre tranche étendez de la Moutarde Kraft et posez une tranche de jambon bouilli ou cuit au four. Un vrai régal!



"Hot Dogs" au Cheez Whiz — Etendez du Cheez Whiz à l'intérieur de petits pains à saucisse et placez-y des saucisses de Francfort chaudes. Un goûter délicieux pour les jeunes ... et que vous apprêtez en un tournemain!



Pommes de Terre au Cheez Whiz — Fendez en croix le dessus de pommes de terre cuites au four. Servez avec une généreuse portion de sauce Cheez Whiz chaude. (Egalement délicieux avec pommes de terre en purée!)



La ravissante épouse qu'est Mme Dolores Dalzell se sert de détergents chaque jour mais prend grand soin de ses mains.

"Je nettoie 1,600 éviers par an... mais je suis fière de mes jolies mains!"

15¢, 37¢, 65¢, $1.15



(Fabrication Canadienne)

Le foyer brillant de propreté de Mme Dalzell prouve la valeur des détergents. Elle s'en sert pour nettoyer plus de mille éviers par an. (Vous en récurez autant !)

Sans eux, sa tâche serait plus ardue. Mais les détergents qui dissolvent la graisse peuvent détruire les huiles naturelles de ses mains (et des vôtres) et les rendre rouges et rugueuses.

Comment s'y prend Dolores ? Elle emploie la Lotion Jergens pure et blanche après chaque détergent ou savon fort.

Cette lotion avec ses deux ingrédients recommandés par des dermatologistes pénètre instantanément.

Si ce n'était de la propreté éblouissante de son foyer, vous ne soupçonneriez jamais que Dolores se sert de détergents tant ses mains sont belles ! Conservez vos jolies mains grâce à la lotion la plus populaire au monde !

Employez la Lotion Jergens après les détergents

l'un des plus dangereux serpents d'Afrique. Effrayé, dominé par une impression pénible, je me hâtai vers la maison.

— Qu'avez-vous ? dit ma mère, quand je poussai la porte du lounge.

— Rien.

Je n'ai jamais éprouvé autant qu'à cette époque de ma vie, le besoin d'être seul et de me taire.

— Enfin, Jay, ce n'est pas normal. Allez voir un de vos confrères. Vous avez besoin de soins, de repos, peut-être d'un changement. Pas plus tard qu'hier, Mary Randall m'en faisait l'observation.

— Pour l'amour du ciel, mère, laissez Mary Randall et ses observations en paix...

Elle baissa un instant les yeux sur ce livre qu'elle ne lisait jamais.

— Vous êtes bien insolent, Jay. Suis-je pour quelque chose dans vos malheurs présents ?

— Non...

Je lui demandai la clef de l'armoire aux liqueurs. Si nous pouvions, en paix, confier la maison à Sixpence, à son aide ou au cuisinier, — car nos nègres n'auraient pas volé nos objets de valeur, notre linge et nos bijoux, — par contre, il était prudent de mettre sous clef la nourriture, le sucre et l'alcool. Ma mère prit la clef qu'elle gardait auprès d'elle dans un sac et me la tendit.

— Vous buvez trop, Jay...

C'était vrai. Je ne répondis pas. J'allai à l'armoire en beau stinking-wood du Cap, pris la bouteille de whisky et sonnai pour que Sixpence m'apportât de l'eau, de la glace et un verre.

— Je bois trop, sans doute, mais j'ai besoin de réconfort. Je viens de voir un serpent, un green mamba de belle taille.

— C'est la saison, dit ma mère avec philosophie. Sixpence, hier soir, s'est trouvé nez à nez avec un léopard.

Sixpence entrait, apportant ce que je lui avais demandé. Je me versai à boire.

— C'est assez, Jay, avec cette chaleur... Je ne vous reconnais pas. Vraiment, ce n'est pas votre habitude de vous mettre ainsi dans tous vos états pour un serpent qui ne vous a rien fait !...

— La chaleur, dis-je. Je n'ai jamais pu supporter cette chaleur...

Ma mère hocha la tête :

— Votre Honor Malherbe vous serait-elle infidèle ?... On ne la voit pas beaucoup avec ce Mr. Somerset qui semblait tant l'apprécier.

— Honor a son service. Et elle fait ce qui lui plaît...

— Elle aussi, à ce qu'on m'a dit, n'est pas très gaie. Mr. Somerset, lui, est toujours d'humeur égale. Quel homme charmant ! Je comprends que cette fille en soit folle...

— Toutes les femmes d'Umtali en sont folles... même celles qui n'auraient pas le droit de l'être...

Ma mère était toujours à l'affût d'une médisance :

— De qui voulez-vous parler ?... Mary Randall ?

— Peut-être... d'elle et de beaucoup d'autres...

Ma mère poussa un soupir ; je ne sais si elle regrettait le temps qui lui avait été permis d'aimer. Elle m'avait toujours paru plus occupée de repas que de sentiments.

— Un verre de sherry, Jay, s'il vous plaît... Pas trop, rien qu'un doigt... Avec cette chaleur, boire n'est pas indiqué... Vous pensez, vous, que John Somerset va épouser Honor ? Il parle moins de sa femme, tous ces temps-ci...

— Détrompez-vous... Hier encore, chez les Johnson, il nous racontait l'histoire de ses fiançailles...

— Il vit avec ce regret... Comme c'est beau !... Jay, voilà bien l'être le plus attrayant que j'aie jamais rencontré. Garder à sa femme, morte depuis huit ans, cet admirable attachement... Les tentations de l'oublier, pourtant, n'ont pas dû lui manquer. Regardez comme toutes ces sottes sont attirées par lui ! Et Dieu le sait, on ne lui connaît aucune aventure... Il vit comme un saint...

Je coupai court :

— C'est un saint...

Mais j'éprouvais un morbide plaisir à entendre parler de ce rival et je ne manquais jamais une occasion de jeter son nom dans la conversation. Ainsi, un homme qui souffre d'une carie essaiera-t-il du bout de la langue d'exciter la dent malade, jusqu'au moment où la douleur deviendra intolérable... Je ne manquais jamais une occasion de rencontrer John Somerset et, quand je le voyais, je l'écoutais, fasciné par son intelligence, sa finesse, son tact. Il n'avait pas le visage d'un Anglais. Un jour que je le lui faisais remarquer, il m'avait répondu d'un ton assuré :

— Quoi d'étonnant à cela, Jay ? Ma mère était Russe.

Etait-ce de cette ascendance slave qu'il tenait son charme, sa dangereuse souplesse ? Mais, loin de manquer de franchise, il savait faire front quand l'honneur l'exigeait. Ainsi avait-il coupé court, un jour, aux calomnies de Mary Randall. Etaient-ce les détours insoupçonnés de cette âme à moitié slave qui nous effrayaient, Honor et moi ? Il paraissait pourtant d'un abord si simple, si droit, avec une fierté innée qui imposait à ses interlocuteurs.

Honor avait changé ; elle maigrissait et l'anxiété constante de son regard me troublait. Elle n'avait plus son vieil air d'insolence. Tout au contraire, ses lèvres tremblaient et souvent je la soupçonnais d'éclater en sanglots, quand elle refermait derrière elle la porte de sa chambre, le soir venu. Souffrait-elle de jalousie en voyant John Somerset s'empresser auprès de toutes les femmes d'Umtali ? Ou bien se consumait-elle dans une attente lassante ?

Parfois, elle entrait dans mon bureau et, s'asseyant loin de la fenêtre, elle clignait des yeux dans le soleil, comme si la lumière lui eût été insupportable. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elle avait beaucoup pleuré et que ses yeux lui faisaient mal.

— Cigarette, Honor ?

Mais elle refusait d'un petit geste las, sans me regarder. Etait-ce donc là tout le bonheur qu'il lui avait promis ? Nous restions l'un devant l'autre sans parler. Et je savais qu'entrer chez moi, rester près de moi et se taire lui faisait du bien. Souvent, j'aurais voulu lui demander qu'elle me parlât de son enfance, de ses parents, de sa jeunesse, dans ce Cap lointain au climat européen, au bord de la mer qu'elle aimait tant. Il me semblait que si elle m'eût ainsi parlé, en se confiant à moi, j'aurais pu soulager tous ses maux et lui rendre un visage heureux de jeune fille, mais elle se taisait et je ne voulais pas troubler son silence. Les gouttes de transpiration perlaient à ses tempes et elle essuyait ses paumes contre son tablier. Je lui disais :

— Il fait chaud, n'est-ce pas ?

— Oui, très chaud...

Mais elle pensait à autre chose. Bientôt, elle se levait, elle se tenait un instant debout, tournée vers moi, les mains sur la table, et elle s'efforçait de sourire :

— Merci, Jay. C'est bon de vous avoir...

Et elle s'éloignait sans que je fisse un geste pour la retenir.

Un jour, cependant, c'était janvier et la chaleur m'épuisait, je ne la laissai pas partir. Je me levai, moi aussi, et la réverbération du soleil contre les murs blancs m'éblouit.

— Restez un moment encore...

— Pourquoi ?

J'attendis avant de lui répondre :

— Honor... quand avez-vous vu John pour la dernière fois ?

— Hier soir...

La réponse était venue, rapide, sans fierté.

— Vous le voyez souvent ?

— Presque tous les jours...

Je ne comprenais plus.

— Mais, alors, pourquoi cette tristesse ?

Elle voulut dire : « Je ne suis pas triste », mais les larmes lui vinrent aux yeux et le sourire qu'elle s'efforçait d'assurer trembla au coin de ses lèvres.

— Voyons, Honor, ce n'est pas raisonnable... Pourquoi ?...

Elle haussa les épaules d'un geste misérable :

— Il ne m'aime pas...

— Il vous l'a dit ?

Elle s'était appuyée contre la porte, les yeux tournés vers moi comme un enfant qu'on va battre :

— Oh ! non, il m'a dit qu'il m'aimait de tout son coeur...

— Il vous a dit cela et il sort tous les jours avec vous, au su et au vu de toute une ville. Pourquoi croyez-vous qu'il ne vous aime pas ?

Son regard cherchait le mien comme pour y lire une consolation, y trouver un réconfort.

— Je le sens... Je le sais...

— Pourquoi sortirait-il avec vous ? Il y a cent femmes à Umtali qui seraient ravies de le recevoir, de sortir avec lui...

— C'est vrai. C'est ce qu'il me répond...

— Alors ?

Le soleil, qui pénétrait la pièce en raies de lumière à travers les volets baissés, glissait sur les épaules d'Honor, sur sa joue, et elle avait une excuse, ainsi, pour tenir ses paupières si étroitement serrées.

— Il prétend qu'il a des choses à me dire, beaucoup de choses, que si j'avais encore des parents, c'est à eux qu'il parlerait. Il a tant pensé à moi pendant son voyage à travers l'Afrique du Sud, et son impatience, de me revoir pour me dire toutes ces choses, était grande ! Mais quand je lui demande : « Qu'attendez-vous, maintenant ? » Il sourit, il me prend dans ses bras et, tout près de mon oreille : « Ce sera pour demain, Honor... » Et demain vient et il ne me parle toujours pas...

— Ne soyez pas triste, ne pleurez pas... Il prend son temps. Il a raison... Vous lui avez montré que vous l'aimiez... Il sait bien maintenant que plus rien ne le presse...

— Il agite toujours devant moi le souvenir de cette morte et vous voudriez que je ne souffre pas ?

Et le visage immobile et sans ride d'Honor exprimait une grande douleur.

— Il me dit que je lui ressemble, qu'il veut m'épouser, puis il reste une semaine entière à me parler de l'amitié qu'il a pour moi, du beau souvenir que je serai dans sa vie...

— Pauvre petite fille...

Elle avait les yeux pleins de larmes. Je voulais lui dire qu'elle méritait mieux que cela, mieux que les hésitations d'un John Somerset, mais je gardai le silence. Beaucoup de femmes auraient été flattées d'avoir été recherchées par cet homme et les habitants d'Umtali, qui méprisaient la réserve d'Honor, louaient à l'envie la courtoisie, l'intelligence, le charme, le labeur de cet étranger.

— Jay, il me met à la torture... Vous ne voyez pas comme je change ? Je ne peux pas continuer ainsi...

Je la serrai contre moi et elle se laissa faire et bercer comme une enfant.

— Dites-lui que je vous aime... dites-lui que je vous demande de m'épouser. Il se décidera peut-être...

— Je ne peux pas mentir... Je ne sais pas tricher...

Nous étions ainsi serrés contre le monde, formes blanches dans la blancheur éclatante du soleil de janvier.

— Ce n'est pas un mensonge, chérie...

Elle s'écarta de moi et son visage était très rouge :

— Pourquoi... oh ! mon Dieu, pourquoi me suis-je mise à l'aimer ? Plus il se sépare de moi, plus il se détache de moi et plus je l'aime... Ce n'est pas la première fois que je suis amoureuse, Jay, mais c'est la première fois que je l'avoue, que je le dis...

— Ayez confiance, Honor. La vie souvent est meilleure pour nous que nous le serions nous-mêmes ; si nous avions le pouvoir de commander entièrement nos destinées, nous agirions si sottement. Laissez faire le temps. Ne soyez pas raidie. Détendez-vous... Acceptez le bonheur qui passe... C'est un bonheur pour vous d'être avec John Somerset... Ce sera un bonheur pour vous, peut-être, d'aimer un autre plus tard, d'en épouser un autre...

— Ne parlez pas comme cela, Jay. Ne parlez pas comme cela...

Des deux mains, elle se bouchait les oreilles. Parce que je l'aimais, parce que son bonheur m'était, comme je le lui avais dit, plus cher que le mien, j'avais le courage de lui donner, comme une consolation, la pensée du revoir proche.

— Vous voyez, chérie, ne désespérez pas... Retournez à votre travail. Demain sera bientôt là...

— Et demain, il me parlera de sa femme. Et quand il me reconduira jusqu'ici et qu'il me serrera la main ou la baisera longuement, je penserai que rien n'a changé, qu'une fois encore, quand il s'éloigne, je reste seule avec ma peine, une peine plus grande, une peur plus grande, une plus terrible incompréhension de lui.

Je restai un moment silencieux. Mon désir d'elle était douloureux et intense et je la respectais autant que je l'aimais. Je maudissais cet imbécile qui la faisait souffrir, quand j'aurais si bien pu la consoler et l'entourer de tendresses et de soins. Et je savais pourtant de toute ma foi que mon heure viendrait.

— Ne souffrez plus ainsi, Honor, comme quelqu'un qui n'est pas aimé... Ne craignez pas les ombres, oubliez cette Caroline Somerset qui hante vos rencontres. Dites-lui qu'il vous a déjà raconté son histoire ; dites-lui aussi qu'il est écrit : « Laissez les morts enterrer les morts... » et que vous êtes là bien vivante et qu'il ne faut pas vous laisser attendre. Au revoir, chérie... Retournez à votre travail.

Elle ouvrit la porte. Je n'aurais pu supporter qu'elle me dît merci une fois encore. Elle se retourna, les yeux pleins de larmes, en s'efforçant de sourire :

— Vous m'êtes plus nécessaire que tout, Jay... Vous êtes mon frère et vous êtes ma mère, et vous êtes toute la tendresse que je n'ai jamais eue...

VIII

JANVIER passa. Février fut aussi chaud. C'était un été accablant. L'odeur des frangipaniers était si entêtante que je ne pouvais dormir la nuit. Les pluies ne venaient pas rafraîchir l'atmosphère. Le 3 février, en allant faire une partie de golf avec Martin Randall, je rencontrai John Somerset et fus frappé de sa mauvaise mine.

— *Hello !* John, dis-je en m'approchant.

— *Hello !* Jay...

Il était pâle, les yeux très brillants, et son sourire découvrait à peine ses belles dents bien rangées d'une éclatante blancheur.



Votre beauté

se fane-t-elle à vue d'oeil ?

Un grain de raisin est le plus beau fruit de la nature... *jusqu'au jour où il sèche sur la vigne !*

Quand votre épiderme devient sec, la nature vous en avertit par des rides imperceptibles. Mais en appliquant une crème dix minutes par jour votre peau reprendra son velouté ! La Woodbury Dry Skin Cream, à base de Penaten, pénètre plus profondément dans les pores pour y déposer la bienfaisante lanoline. En un rien de temps votre teint fripé aura disparu !

Chaque jour, la Woodbury Dry Skin Cream assouplira votre épiderme *en profondeur, avivera votre teint.* Vous *pouvez* prolonger l'éclat de votre beauté ! 25¢, 45¢, 78¢ et $1.15.



(Fabrication Canadienne)

Woodbury Dry Skin Cream

pénètre plus profondément à cause de PENATEN

Maintenant la différence éclatante avec les tampons saponifiés Brillo est due au poli à bijoux



BRILLO
tampons saponifiés—
FAIT BRILLER DEUX FOIS PLUS
en moitié moins de temps!

Marmites et casseroles brillent comme neuves—*en un clin d'oeil*—quand vous employez Brillo (D)!

Un robuste tampon métallique Brillo saponifié *enlève* la croûte graisseuse. Et le poli à bijoux dans le savon Brillo *fait briller tout en nettoyant!*

Brillo fait briller *deux fois* plus que tous les nettoyants essayés—en *moitié* moins de temps. Parfait aussi pour fours, et casseroles en verre!

BRILLO — votre meilleur achat

Plus de fibres métalliques dans Brillo!
Plus de savon à polir dans Brillo!
Plus de tampons dans la boîte Brillo!
Le nouveau Brillo amélioré dure plus longtemps!

TAMPONS SAPONIFIÉS BRILLO
(*Boîte rouge*) tampons saponifiés
NETTOYANT BRILLO
(*Boîte verte*) tampon et savon séparés



Plus économiques! boîtes de 5 et de 12 tampons!

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

La question n'était pas académique. John, de nouveau, fit effort pour sourire. Il me parut bien voûté pour un homme de trente-quatre ans ; il tira ses lunettes noires de sa poche. Etrange comme une paire de lunettes peut changer une physionomie ! Je ne voyais plus que ses lèvres trop minces, que ses dents avides, que son front large, intelligent et têtu. Son visage me parut cruel. Il s'épongea les tempes.

— Quelle chaleur ! dit-il. Je n'en peux plus.

— On ne vous a pas vu depuis quelques jours...

Par Honor, j'étais au courant de ses faits et gestes.

— J'étais à Tanganda. Ce n'est pas bien loin, mais, après avoir passé mes journées à la plantation, je n'ai pas eu l'énergie de prendre la voiture pour descendre jusqu'à Umtali par des routes poussiéreuses ou embourbées. Après les pluies torrentielles de la semaine dernière, ma voiture est restée enlisée jusqu'au moyeu.

— Il faut prévoir des chaînes, dit Martin qui nous avait rejoints.

— J'y penserai... Vous savez combien je déteste conduire. Le moteur de ma voiture s'est une fois encore abîmé. On ne garde pas longtemps une automobile dans ce pays...

— Pour vous consoler, vous vous mettez à boire ? demanda Martin en désignant le verre de whisky d'un mouvement du menton.

— Non, dit John, avec un petit rire. Je déteste l'infâme mixture, mais je me sens si mal qu'il me fallait un coup de fouet.

— Examinez-le, Jay. C'est votre rayon...

Je pris le poignet velu de John Somerset et regardai ma montre. Je laissai retomber son bras.

— Eh bien ?...

— J'aurais pu m'éviter le souci de sentir votre pouls. Vous avez une fièvre de cheval.

— Sale affaire, Jay ?

L'inquiétude de mon patient m'amusa :

— Non. Il faut bien y passer... Retournez chez vous, couchez-vous, commandez des bouillottes à votre hôtesse et je viendrai vous voir avant de repartir pour Leopard Rock.

John Somerset me remercia et essaya en vain de se mettre debout.

— Je vois, dit Martin. Je vais vous reconduire. Attendez-moi, Jay.

Mais il eut besoin de mon aide pour transporter le malade jusqu'à sa voiture.

En fumant cigarette sur cigarette, j'attendis le retour de Martin Randall.

Martin revenait à grandes enjambées. Il avait ôté le casque qu'il portait à longueur d'année et s'épongeait le front.

— Eh bien ?

— Je l'ai mis au lit. Il bat la campagne. La malaria dans toute son horreur. Le pauvre me fait pitié. Heureusement, on le reçoit au Cecil Hotel comme un ange descendu des cieux. C'était à qui s'empresserait pour lui venir en aide. Quatre boys l'ont soulevé pour le porter jusqu'à sa chambre. Dans son délire, vous pouvez être tranquille qu'il va parler de nègres.

Il souriait, mais je le sentais apitoyé. Bah ! au point où il en est, il ne se rend compte de rien. Vous avez le temps de boire un whisky. Moi, non plus, je ne peux m'attarder. Depuis que Tobias est parti, Mary n'arrive plus à se faire obéir des boys...

— Tobias est parti ?

Nous prîmes place dans le coin le plus aéré sous un ventilateur qui tournait sans donner beaucoup de fraîcheur.

— Vous savez ce qu'il en est avec les indigènes. On les dégrossit et puis, un beau matin, ils déguerpissent sans qu'on puisse jamais savoir ni pourquoi, ni comment...

Je n'avais pas grande envie de m'épancher. J'étais las et j'étais triste. Il était vain de mesurer le chemin parcouru ; ces mois passés ne m'avaient apporté aucune joie, aucune certitude. J'avais quarante ans et je me retrouvais seul comme un adolescent.

— Nous avions parlé d'Honor Malherbe. Où en êtes-vous ?

— Que voulez-vous dire ?

— Allez-vous l'épouser ? Je finis par croire que ce serait une bonne chose.

— Merci...

Je ne pouvais m'empêcher de sourire. Ils s'étaient tous ligués contre moi, ils avaient tous souhaité que mes sentiments ne trouvent pas leur accomplissement, ils avaient deviné et tourné en dérision mon amour et maintenant, de peur que le précieux, l'irremplaçable John Somerset élût Honor au rang qu'occupait autrefois sa Caroline, ils préféraient me la donner.

— Pourquoi ce ton, Jay ? N'est-ce pas tout ce que vous souhaitez ? Cette jeune femme vous aurait-elle déçu, vous aussi ?

— Pourquoi, moi aussi ?

Martin vida son verre et alluma une cigarette, les pieds allongés, la main sur son genou velu.

— Tout le monde le dit. Honor n'a pas réussi à s'attacher John Somerset...

Je me fâchai. Il me semblait qu'on n'avait pas le droit de jeter en pâture à toute une ville les émotions et les penchants d'un coeur.

— Comme vous êtes vils !... Martin, est-ce votre femme qui vous a chargé de ces allusions sans noblesse ? Pour moi, je vous le dis et répétez-lui, clamez-le sur les toits : j'aime Honor et je serais heureux et fier qu'elle voulût bien être ma femme !

Je me levai, j'avalai le fond de mon verre.

— *So long*, Martin. Je vais de ce pas voir mon rival. S'il venait à mourir, ayez la bonté de ne pas dire que je l'ai tué...

— Jay, ne soyez pas fâché, *old man*...

Mais je ne retournai pas vers lui. D'un pas rapide qui me mit en nage, je descendis les marches du club-house et me dirigeai vers ma voiture que j'avais placée à l'ombre des eucalyptus.

Je pris le volant, fis demi-tour et me dirigeai vers Umtali. J'arrêtai la voiture devant le Cecil Hotel. La terrasse était vide. Les clients dînaient ; du bruit montait de la salle à manger toujours pleine. Les grandes ailes des ventilateurs tournaient au plafond. J'allai à la réception :

— La chambre de Mr. Somerset, s'il vous plaît, Mrs. Kelly ?

— Ah ! docteur Jordan, dit la directrice, comme je suis heureuse que vous soyez venu ! Le pauvre Mr. Somerset fait mal à voir. Vous allez vous perdre. Attendez... Threepence, conduis le docteur à la chambre 27.

Le boy, un maigre garnement qui ne m'atteignait pas à l'épaule, me précéda.

Threepence ouvrit devant moi la porte de la chambre.

— Reste ici, dis-je, je ne serai pas long.

— Bien, *baas*. (Maître blanc : Les indigènes appellent toujours les hommes européens de ce nom-là).

On avait fermé les persiennes et les rideaux de la chambre et il y faisait très sombre. J'allai à son chevet et tournai le bouton d'une lampe. Les traits de John Somerset étaient méconnaissables. Il était très rouge et la sueur coulait sur son visage. Il s'était débarrassé des couvertures qui l'avaient enveloppé et, à moitié nu sous la moustiquaire, se roulait d'un bout du lit à l'autre. Je le regardais encore quand il se mit à claquer des dents, à se couvrir avec des gestes heurtés et nerveux, en murmurant des mots sans suite, des mots que je ne parvenais pas à comprendre.

Je lui tâtai le pouls et mon examen ne me donna pas grande satisfaction. J'allais m'éloigner, quand je surpris un nom sur ses lèvres. Il râlait :

— Caroline... Caroline...

Et, tout de suite, avec un mouvement de la langue sur ses lèvres desséchées :

— Soif... soif... soif...

Je lui donnai à boire et retournai dans le couloir.

Le boy, qui m'attendait, appuyé contre le mur, plongé dans une contemplation sans objet, heureux dans sa paresse, me précéda le long des couloirs coudés.

A la réception, Mrs. Kelly était fort occupée à refuser des chambres. En Rhodésie, il n'y a pas assez d'hôtels pour faire face aux besoins des voyageurs.

— Vous pouvez donner la chambre de Mr. Somerset à un client de passage, Mrs. Kelly, dis-je. J'emmène votre malade à l'hôpital.

La main cachant toujours le récepteur, Mrs. Kelly me jeta un regard indigné :

— Donner la chambre de Mr. Somerset à n'importe qui ? Vous n'y pensez pas, docteur Jordan...

Et, avec autorité, elle découvrit le téléphone :

— Inutile d'insister. Je n'ai aucun départ.

Et elle claqua l'appareil. En s'essuyant le front avec un mouchoir parfumé, elle se tourna vers moi :

— C'est tous les jours la même chose. J'ai beau les mettre à deux et parfois à trois dans la même chambre, ces gens-là ne doutent de rien. Ils oublient qu'ils sont en Afrique. Alors, que me disiez-vous, docteur Jordan ? Que vous alliez nous prendre Mr. Somerset ?...

— Mr. Somerset souffre de la malaria. Il ne peut pas recevoir ici les soins dont il a besoin. En outre, il pourrait vous donner bien du souci. Il vaut mieux, pour lui et pour vous, que je l'emmène à l'hôpital.

Elle commençait à donner des signes de détresse. Je m'empressai de la rassurer :

— Il n'est ni mort, ni mourant. Nous prendrons soin de vous le rendre le plus tôt possible, Mrs. Kelly. Je vous envoie l'ambulance.

Je retournai donc à l'hôpital. Je devais prévenir Honor. Aussitôt entré dans mon bureau, je mis le ventilateur en marche ; les rideaux des fenêtres semblaient agités de singuliers frémissements et, quand Honor ouvrit la porte, des cheveux blonds volèrent auprès de sa joue pâle.

— Qu'y a-t-il, Jay ? Vous m'avez fait demander... un cas urgent ?

— Non, chérie...

Je ne pouvais m'empêcher de l'appeler ainsi. J'y trouvais un plaisir amer. Et je pensais que ce serait

[*Lire la suite page* 52]





PETITES FEMMES EN FLEURS

No 4622 — Les rayures printanières sont employées de façon fort originale dans cette gentille robe. Grandeurs 7 à 14. Métrage requis pour taille 7 : 3¼ v. en 35″ ou 36″, 3⅛ v. en 39″, 2⅞ v. en 44″ ou 45″. Prix 35¢

No 4628 — Un imprimé à petits motifs sert à la confection de cette petite robe de fillettes. Grandeurs 1 à 6. Métrage requis pour taille 4 : 1¾ v. en 35″ ou 36″, 1⅝ v. en 39″, 1½ v. en 44″ ou 45″. Ruché contrastant : ¼ v. en 35″, 36″ ou 39″. Prix 35¢

No 4626 — Les fillettes aiment elles aussi la ligne princesse. En voici un joli modèle, boutonné à l'avant. Grandeurs 1 à 6. Métrage requis pour taille 3 : 2 v. en 35″ ou 36″, 1½ v. en 44″ ou 45″. Col et parements contrastants : ⅜ v. en 35″, 36″ ou 39″. Prix 35¢

TOUS CES PATRONS SIMPLICITY SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns Co. Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.



Voici le plastique durable tout désigné pour les planchers canadiens !

Un PIONNIER du genre au Canada

La tuile en vinyl B.P. Flortile est en train d'établir de nouveaux standards de planchers pour les édifices et maisons canadiennes. C'est la première fois qu'on trouve réunis en un SEUL produit tous les éléments désirables d'un plancher du plus haut fini . . .

INDÉFINIMENT DURABLE	des années de service sans usure appréciable.
FACILE D'ENTRETIEN	la saleté n'y adhère pas. On peut l'enlever facilement de la surface lisse et polie.
RÉSISTANT AUX GRAISSES	la tuile en vinyl B.P. Flortile résiste aux graisses et à l'huile, ainsi qu'à la plupart des acides et alcalins commerciaux.
DES PAS COUSSINÉS	Flexibilité. Ce nouveau plancher de plastique est plus souple sous les pas et cela diminue la fatigue.
COULEURS VIVES ET VARIÉES	A votre choix, une variété de belles couleurs brillantes qui ne se faneront ni ne s'useront pas.

Si vous désirez plus de renseignements sur ce plancher merveilleux qui vous épargnera de l'ouvrage, écrivez-nous et vous recevrez notre brochure descriptive et une carte de couleurs. Adressez-vous au département LRP-1, boîte postale no 6063, Montréal, ou encore à boîte postale 99, Winnipeg.

BUILDING PRODUCTS LIMITED

Les fabricants des fameux bardeaux d'asphalte B.P., des revêtements Insul-Ated et de la tuile en asphalte B.P. Flortile

La tuile en Vinyl **FLORTILE**



[*Suite de la page* 50]

étrange et beau si, un jour, elle me répondait en m'appelant chéri à son tour. Mais je n'y croyais pas.

— Je viens de donner des ordres pour qu'on aille chercher John Somerset au Cecil Hotel. Il a la malaria. Il n'a pas pris de quinine, aucune précaution... Il vaut mieux le soigner ici.

Devant moi, Honor fut saisie de panique. Il fallut attendre un moment avant qu'elle pût demander :

— Jay, est-ce grave ?

Ma bouche était prête à crier n'importe quoi, des malédictions et des insultes, et mon coeur était plein de désespoir et de colère. Qu'avait fait John Somerset plus que moi pour être aimé comme il était aimé ? La jalousie me tordit le coeur. J'eus envie de lui dire que oui, en effet, c'était grave, et que je souhaitais qu'il en mourût, et partir sans un regard en arrière.

— Qu'avez-vous ? dit-elle.

— Rien... Ce n'est rien, Honor... Vous semblez ne rien comprendre. Comme c'est commode ! Enfin, soyez tranquillisée. Vous aurez bientôt, et pour quelques jours sûrement, votre bien-aimé John livré à vos soins. Que demandez-vous de plus ?... Bonsoir, Honor.

Et je partis ainsi.

— Jay...

Elle était sortie dans le couloir et elle n'hésitait pas à m'appeler, à bouleverser le calme profond de cet hôpital.

— Jay...

Je ne me retournai pas. Elle m'avait assez fait mal. Je sortis dans la cour, pris la voiture et je faisais demi-tour, quand je la vis accourir et je dus freiner pour ne pas l'écraser.

— Jay...

Essoufflée, elle s'accrochait des deux mains à la portière.

— Jay... vous ne m'avez pas dit... Que dois-je donner à John ? Quelles sont vos prescriptions ?

— Allez au diable !... dis-je, en faisant machine arrière dans le plus beau mouvement de rage de toute ma vie.

Et, en m'éloignant, je lui criai par la portière :

— Il y a un interne de service... Fiez-vous à ses lumières...

Et, à une allure insensée, je traversai la grand'rue d'Umtali, franchis les voies de la gare et me dirigeai vers la montagne. Aussi dangereuse que fût la route avec ses éternels tournants et ses caniveaux imprévisibles, le long de précipices à pic, je ne ralentis pas un instant. Quand je traversai le jardin, mes mains tremblaient encore.

— Qu'avez-vous ? dit ma mère. Vous êtes bien en retard, Jay...

Elle leva vers moi ses yeux myopes :

— Qu'est-ce qui vous arrive ?... Vous avez un visage bouleversé.

Je racontai un mensonge. J'allai à l'armoire en stinking-wood et pris la bouteille de whisky. Tout au long de la route, j'avais pensé qu'il était bien sot de s'être querellé avec Honor, — si l'on pouvait appeler querelle ce mouvement d'impatience, — puisque j'allais la retrouver le lendemain et tous les jours qui allaient suivre.

La bouteille d'une main, le verre de l'autre, je revins m'asseoir à ma place habituelle, devant ma mère.

— Qu'avez-vous ?... dit-elle de nouveau. Depuis quelque temps, Jay, vous ne vous donnez jamais la peine de me répondre. Ce n'est pas vaine curiosité de ma part. Vous ne faites aucun effort pour me comprendre. Vous vivez dans un mauvais rêve... Vous êtes très impatient. La nuit, je ne dors pas et je vous entends marcher de long en large. Mon inquiétude est des plus sincères. Que vous arrive-t-il ?

Je la regardai et c'était vrai. L'attachement qu'elle avait pour moi était bien le plus pur et le plus vrai qu'on m'eût jamais voué.

— Honor Malherbe ? dit ma mère. Est-ce Honor Malherbe qui vous fait ainsi changer et vieillir et vous perdre ?...

Honor Malherbe ? Il avait suffi de prononcer ce nom étranger, ce beau nom singulier près de moi et j'étais avec elle, de nouveau, et je sentais sa présence.

— Vous ne répondez pas, Jay. Vous ne répondez jamais plus, comme si je n'existais pas, comme si je n'étais pas votre mère.

Je levai les yeux sur le visage empâté et fané et il me parut que je retrouvais les lignes de sa jeunesse, et que ces yeux étaient beaux, et que ce front haut n'avait plus de rides, et que ces mains n'avaient plus d'âpreté. Il y avait autour de cette bouche lasse beaucoup de caresses, beaucoup de tendresse que je n'avais pas recueillies.

— *Mummy*, dis-je.

Depuis longtemps, je ne l'appelais plus maman.

— Epousez votre Honor, Jay, si vous le voulez, si cela peut vous rendre heureux. J'avais de plus hautes ambitions pour vous, mais si telle est votre voie, je la recevrai volontiers comme ma fille.

J'avais la gorge serrée. Je comprends maintenant les paroles de Martin et comme j'avais été injuste envers lui aussi. Avais-je donc tant changé, étais-je donc si visiblement malheureux que mon ami et ma mère me poussaient à ce mariage qu'ils avaient d'abord découragé ?

Je pris la main de ma mère et la caressai longtemps avant de baiser ses vieux doigts qui avaient toutes leurs bagues.

— Epouse-la, Jay. Il ne faut pas rester seul comme je suis seule... Vous voyez ce que l'on devient, tout occupé de petits intérêts, de soucis mesquins, diminué. Regardez-moi. Vous ne serez jamais ainsi, n'est-ce pas ?

J'avais gardé la main de ma mère dans les miennes. Je ne songeais plus à boire. Au bout d'un long moment, je dis :

— Honor ne m'aime pas, mummy. Elle aime John Somerset. J'ai cru que je pourrais lutter, mais il n'y a rien à faire. Vous avez raison de dire que j'ai changé. Je vais partir... J'irai peut-être jusqu'en Europe. Je retournerai à Londres, à Paris. J'oublierai... Je reviendrai quand je serai guéri.

IX

Une nuit d'insomnie ne fit qu'affermir ma résolution. Avant de me rendre à l'hôpital, le lendemain matin, j'entrai dans une agence de voyages — la seule d'Umtali et demandai qu'on me réservât une cabine sur un prochain bateau qui passerait par Beira en direction de l'Europe. Il était encore de très bonne heure quand j'arrivai à l'hôpital. Dans une heure la chaleur allait de nouveau être intolérable. Je me rendis d'abord à mon bureau ; à la pensée que je devrais revoir Honor, je sentis faiblir ma résolution de lui échapper. Quand je poussai la porte de mon cabinet, les persiennes étaient baissées et les fenêtres grandes ouvertes. Une odeur exquise pénétrait la pièce. On avait posé sur mon bureau un beau bouquet de roses. Personne ne songeait jamais à mettre des fleurs dans cette pièce et je n'en avais jamais réclamé. Je m'étonnai de cette attention. Ce n'était pas mon anniversaire, je n'avais reçu aucune distinction particulière. Je m'approchai. Un mot était glissé entre les tiges : « De votre Honor ».

En tenant toujours le billet, le bouquet devant moi, je m'assis. L'étrange créature ! C'était moi qui aurais dû lui offrir des fleurs et c'était elle qui avait eu ce geste, ce mot. Mais c'était elle, aussi, qui s'était inclinée pour me baiser les mains. Je sentais que je ne la comprenais pas, qu'elle m'échappait comme une créature de l'autre côté du monde. Pour la première fois, j'avais été dur et impatient avec elle, je l'avais presque insultée et elle posait ces fleurs sur mon bureau. Honor... Honor... J'aurais voulu crier son nom, me débarrasser de ce trouble qui oppressait mon coeur. Etait-ce un remerciement, ce bouquet ? Une amende honorable ou simplement un geste de tendresse ? Comme j'aurais voulu en percer l'intention ! Je travaillai dur, ce matin-là. A la consultation et au cours qui suivit, je m'efforçai de fuir Honor. On me donna des nouvelles de John Somerset. La fièvre ne l'avait pas quitté. Très agité, il avait par moments des accès de délire. Je demandai ce qu'on avait prescrit et promis d'aller le voir.

Quand, après une lourde journée, je revins dans mon bureau, Honor m'y attendait. Sous la chaleur, les fleurs s'étaient ouvertes et, depuis ce jour, l'odeur des roses épanouies évoque toujours pour moi la présence d'Honor. Elle m'attendait debout ; il faisait chaud et elle devait être lasse.

— Bonsoir, dis-je sans m'approcher.

— Bonsoir, Jay.

Je fis mine de remuer des dossiers, de chercher parmi beaucoup d'autres une vieille ordonnance.

— Asseyez-vous donc.

Elle garda le silence.

— A propos, dis-je, affectant l'aisance, je vous remercie de ces roses, Honor. C'est la première fois qu'une femme m'offre des fleurs. Quel charmante intention !





Le poudrier "Mirror Case" Angel Face
avec miroir et houppette; en 7 nuances ravissantes, au choix seulement $1.50



Egalement dans la boîte bleu-et-or à $1.25 et 89¢

LA PLUS IMPOSANTE REALISATION DU CINEMA FRANÇAIS :

"Si Versailles m'était conté"

2,000 figurants ont participé à l'une des scènes capitales du dernier film de Sacha Guitry, « *Si Versailles m'était conté* », celle où Louis XIV (interprété par Georges Marchal) et Turenne (joué par Jean Chevrier) passent en revue les troupes victorieuses qui reviennent de la guerre de Hollande.

•

1,000 figurants, 40 vedettes, trois musiques militaires, un hélicoptère et un drapeau tricolore de 300 m2 ont participé à l'apothéose finale du film qui fut tournée sur les 103 marches de l'escalier célèbre de l'Orangerie. Cette scène où l'on verra défiler tous les personnages célèbres de l'histoire de France, de Louis XIV à Clemenceau, a été réalisée de façon à ce qu'elle puisse être projetée sur un écran large avec utilisation du son stéréophonique.

Savez-vous que la simple reconstitution du lit de Louis XIV a coûté au producteur du film, Clément Duhour, plusieurs centaines de mille francs et nécessité plusieurs semaines de travail ?

•

Sacha Guitry qui rêvait depuis 40 ans de réaliser un film sur la petite et la grande histoire du château de Versailles n'a mis que 30 jours (du 15 mai au 15 juin 1953) à bâtir ce scénario.

•

Pour incarner Benjamin Franklin dans « *Si Versailles m'était conté* » le dernier grand film historique de Sacha Guitry, Orson Welles a fait venir spécialement de Londres le célèbre maquilleur John O'Gorman. Celui-ci ne mit pas moins de quatre heures pour donner au célèbre acteur le visage de Franklin.

Les costumes somptueux du ballet des « Indes Galantes » créé l'an dernier à l'Opéra de Paris, et ceux qui appartiennent au répertoire de Molière, à la Comédie-Française, figurent dans « *Si Versailles m'était conté* ».

•

Quatre scènes à très grand spectacle constitueront les « clous » de « *Si Versailles m'était conté* », la première grande superproduction cinématographique française réalisée par Sacha Guitry : le retour des armées de Louis XIV, victorieuses en Hollande, la fête nocturne dans le bassin de Versailles, et une apothéose finale qui verra défiler sur les 100 marches de l'escalier de l'Orangerie les personnages les plus célèbres de l'Histoire de France, de Louis XIV à Clemenceau.

•

On entendra Edith Piaf interpréter l'air célèbre de « Ça ira, ça ira ». Bien que cette scène ne dure que quelques instants, la grande chanteuse a tenu à enregistrer en playback, avec choeur et orchestre au grand complet, les quinze couplets du fameux hymne révolutionnaire. 120 choristes l'accompagnaient.

Rien n'est trop doux pour bébé. Le léger contact d'une serviette, la caresse de l'oreiller, tout ne doit qu'effleurer sa peau délicate, sans l'irriter.

Aujourd'hui, les fabricants modernes offrent des papiers de toilette améliorés, d'une incroyable douceur et d'une résistance inégalée. Nous vous invitons à essayer le nouveau PUREX. Plus doux, plus fort, ultra-absorbant, c'est le papier idéal pour bébé et pour toute la famille.



Deux plis

NOUVEAU! AMÉLIORÉ!

PUREX



Un pli

Très pâle, elle s'efforçait pourtant de sourire ; elle s'approcha du bureau et redressa une fleur qui tombait. Aussitôt, elle eut dans les mains des pétales rouge sang.

— Vous ne croyez pas un mot de ce que vous me dites. Vous voulez me faire mal parce que je vous fais mal. Ce n'est pas noble, ce n'est pas digne de vous. Vous savez bien mon histoire. Vous savez bien qu'après John, vous êtes l'être que j'aime le plus au monde... Jay, je peux bien vous le dire, j'ai bien plus confiance en vous qu'en lui.

Je dis durement :

— Quel jeu jouez-vous, Honor ? On ne peut pas, à la fois, s'attacher l'affection d'un être et donner son amour à un autre...

Elle fit une grimace douloureuse. La rose avait perdu tous ses pétales, couvrant mon bureau de taches rouges. Je voulus balayer les pétales d'une main preste pour les jeter dans la corbeille à papier, mais Honor s'écria avec un effroi sincère :

— Laissez cela, Jay... On dirait du sang...

Je me mis à rire. Oui, je ris sans arrière-pensée. Et je débarrassai mon bureau de cette fleur trop épanouie.

— Pourquoi êtes-vous si nerveuse, Honor ?

— J'ai passé une mauvaise journée. N'allez-vous pas voir John ? Il n'est pas bien...

— J'avais l'intention d'y aller dans quelques instants. Est-ce donc l'inquiétude qui vous tourmente ainsi ? Pourquoi êtes-vous venu me voir, Honor ? demandai-je avec douceur.

— Pour me réconcilier avec vous, d'abord. Je ne pouvais supporter la pensée que vous me rejetiez.

— Ce n'est pas moi qui vous rejette.

Elle eut un petit mouvement vers moi, un regard à la fois suppliant et amusé.

— Appelez-moi chérie... Personne d'autre que vous ne m'a appelée chérie. Pas même John.

Comme il me paraissait étrange, tout à coup, ce visage que je croyais bien connaître. Ainsi penchée vers moi, Honor avait une expression très jeune, presque enfantine.

— Je ne vous rejette pas, chérie...

— J'ai eu si peur de vous perdre. Je sais bien que je suis illogique, mais je ne peux supporter la pensée de vous perdre. Alors, où irais-je, je vous le demande ?

— Mais vous n'êtes pas seule, Honor. Vous avez John... Les femmes d'Umtali offriraient tous leurs biens terrestres pour l'amour de votre John.

Une fois encore, elle avait changé de visage. Elle ne me regardait plus. Elle semblait écouter le choeur bruyant et joyeux des boys dans les cuisines de l'hôpital.

— J'ai peur de John, vous le savez bien...

— Parce qu'il vous a parlé de mariage et que, tout à coup, il vous demande d'être un beau souvenir ?

Des larmes lui vinrent aux yeux :

— Non, ce n'est pas cela. C'est ma vieille peur des Victoria Falls, la peur qui n'a pas de nom... La peur d'être tombée amoureuse, désespérément amoureuse d'une apparence, d'une fraude.

— D'un être trop réel, trop vrai, vous ne seriez pas tombée amoureuse, Honor ?

Elle protesta avec véhémence :

— Ne dites pas cela... Tout ce que je cherche, moi comme les autres, c'est l'amour qui est paix.

Je me mis à rire :

— Ne cherchez plus, Honor. Le jour où vous ne souffrirez plus, vous croirez ne plus aimer...

— Comme vous dites des choses étranges !

Je ne pouvais l'aider sans risquer de me perdre. J'essayai de plaisanter :

— Alors, sister Malherbe, ce malade ?... Est-ce vous qui le soignez ?

— Oui.

— Délire-t-il encore ?

— La plupart du temps. Souvent, les mots qu'il prononce sont incompréhensibles. Quelquefois...

Elle s'était troublée.

— Quelquefois ?

— Il prononce des mots sans suite : il parle de vol, de police. Moi aussi, j'en ai peur, je me serais mise à parler de vol et de police, Jay, si j'avais déliré.

Pourquoi mettait-elle tant d'empressement à l'excuser ? N'était-il pas naturel que l'on divaguât dans son délire ? Nul ne pouvait le tenir pour responsable. Etait-ce pour Honor un moyen de lutter contre sa propre peur ?

— Quand la fièvre tombera, il ne se souviendra de rien. Pourquoi vous inquiéter ?

— Vous avez raison, Jay. C'est ainsi qu'il faut le prendre.

— Allons le voir, si vous le voulez.

Ensemble, nous nous dirigeâmes vers la chambre de John Somerset. Il y faisait sombre. C'était la fin du jour et le malade se plaignait de la lumière. La fièvre le faisait grelotter. Les couvertures qu'on avait entassées sur son lit ne le réchauffaient pas.

— C'est ainsi depuis hier, Jay. Il ne nous reconnaîtra pas.

Je ne soulevai pas la moustiquaire. John Somerset était très rouge et la sueur coulait sur son visage.

— Il fait pitié, dis-je. Il semble bien loin de nous.

Et comme j'allais m'éloigner, les mots que le malade prononçait me retinrent de le faire.

— Caroline, dit-il.

Ainsi donc, dans la grande infidélité de la maladie, il restait attaché à cette ombre.

Honor me toucha le bras.

— Ecoutez.

— Caroline... Caroline... Comme je vous hais... Comme je suis heureux de vous fuir... Vous pouvez bien me poursuivre... Vous ne me trouverez jamais... Je vous ai joué un bon tour, Caroline...

Près de moi, Honor avait tressailli. Tournée vers le lit, elle regardait le malade avec une douloureuse attention. Ce n'était pas la première fois, sans doute, que John Somerset appelait sa femme dans son délire. Plus que les paroles, le ton de la voix changée me surprenait. Qu'un grand malade, abattu par la fièvre, pût avoir cet accent criant de vérité, cela, oui, me surprenait.

Il parlait de nouveau et je restai à son chevet.

— Caroline... Vous croyez que je vous aime... Je vous hais... Lié à vous...

— Cela n'a aucun sens. Il nous a dit combien il aimait sa femme, la Caroline qu'il a perdue. Tout le monde connaît son histoire.

— Ecoutez, dit Honor, en m'imposant silence.

Les lèvres du malade avaient murmuré des syllabes que nous n'avions pu comprendre.

— Echappé... Je vous ai échappé, Caroline... Libre... Je suis libre... L'Afrique est grande et libre... (Les mots venaient difficilement sur sa bouche et il s'arrêtait souvent pour passer la langue sur ses lèvres sèches). Chaud... Comme j'ai chaud... Il y a l'Afrique,

Caroline, et il y a les nègres... Vous les entendez ?... Les nègres... Je déteste la vue des nègres, le service des nègres avec leurs sales paumes roses. Qu'est-ce que vous en pensez, Caroline ?...

Et il se mit à rire et se retourna dans le lit pour chercher un peu de fraîcheur. Il s'étrangla et se tut.

— Venez, dis-je. Ne restez pas là Honor.

Je l'entraînai au-dehors. Bouleversée elle attendit un instant pour reprendre des forces. La sueur irritait la peau au-dessus de sa lèvre supérieure.

— Eh bien ! vous l'avez entendu Jay ?

— Oui, cela ne prouve rien.

Elle me regarda dans les yeux.

— Pensez-vous qu'il parlerait ainsi de sa femme si elle était l'ange qu'il nous a décrit ? Pourquoi le hante-t-elle ainsi ?

— Mais c'est du délire, Honor.

— Vous voyez bien qu'il ne délire pas quand il parle des nègres, de la peur qu'il éprouve devant eux, lui qui vit seul parmi ses ouvriers indigènes sur une plantation éloignée.

— En tout cas, Honor, — et vous avez assez vécu dans les hôpitaux pour le savoir, — on ne peut attacher aucune valeur à ce qu'un fiévreux en proie au délire raconte.

Je regagnai mon bureau et elle s'avança à côté de moi en silence.

— Il faut que je parte. J'aime John Somerset, et il me fait peur, et je ne suis pas du tout certaine qu'il m'aime. J'ai souhaité un grand amour, je l'ai eu et c'est l'enfer.

— Si vous ne l'aviez pas eu, ce serait l'enfer aussi, Honor, et si vous réalisiez votre grand amour, alors, ce serait le désastre.

— Pourquoi parlez-vous ainsi ?

Elle avait les larmes aux yeux.

— La seule consolation que je pourrais vous donner, Honor, c'est mon amour. C'est une triste petite consolation. Vous connaissez l'histoire de la petite fille qui apporta sa harpe à une soirée et que personne n'invita à jouer ?

— Jay, dit-elle avec reproche.

Et elle hésita encore avant d'ouvrir la porte et de me quitter. Je savais bien, pourtant, qu'elle n'avait pas tort de s'effrayer. J'avais achevé une dure et longue journée de travail. Je n'avais qu'un désir : regagner la montagne, prendre une douche, changer de vêtements, m'asseoir devant ma mère et retrouver notre merveilleuse entente du soir précédent.

Tout au long de la route qui me ramenait vers notre maison du Leopard Rock, je me mis à songer.

— Jay ? dit ma mère quand elle m'entendit pousser la porte.

— Oui, c'est moi.

— Comme votre voix sonne claire. Approchez-vous, Jay. Serait-ce une guérison ?

Je m'approchai ; je souriais. Il me semblait que je n'avais pas souri depuis bien des mois.

— Je ne vous reconnais pas. Qu'avez-vous ?

Je m'assis devant elle. Il faisait presque bon ici, le soir tombé. J'avais laissé ma veste et mon chapeau au vestibule. Je roulai les manches de ma chemise.

— Rien.

— Toujours la même réponse, dit ma mère.

Je me mis à rire :

— La même réponse, mais quelque chose est changé.

— Peut-on vous demander de me raconter cela, Jay ? Et d'abord, comment va John Somerset ?

— Pas de progrès certains. Il faut attendre. Honor est à son chevet.

Ma mère parut contrariée.

— Ce n'est donc pas cela qui vous met tant en joie ?

— Mère, voyons ! (Je me payai le luxe de la gronder). Je ne pourrais me réjouir de la maladie d'un rival. Je suis médecin avant tout.

— Je l'entends bien, Jay. Mais alors ? S'il ne s'agit pas de John Somerset et de sister Malherbe. Avez-vous trouvé une autre bien-aimée ?

— C'est encore un secret, ma petite maman. Priez le ciel que je réussisse. Mon bonheur en dépend. Celui d'Honor aussi.

— Que vient faire John dans tout cela ?

Elle se penchait vers moi et son regard myope me cherchait derrière les lunettes aux verres épais.

— J'ai peur qu'il ne joue le rôle du vilain.

Elle se rejeta en arrière.

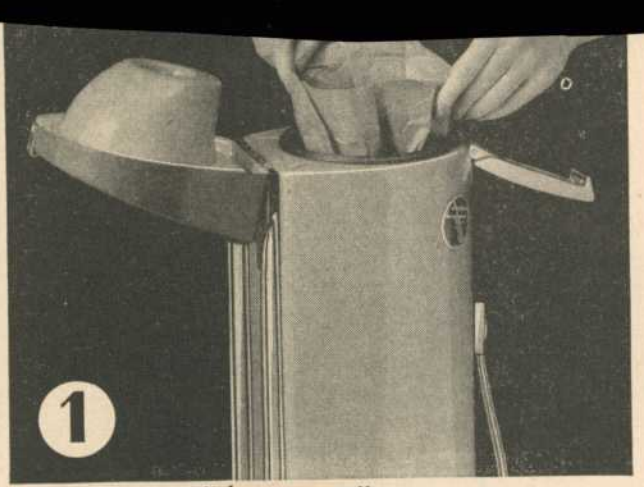
— Comment pouvez-vous dire une chose pareille, Jay ? Un homme si bien, un esprit si distingué, un être qui s'est voué corps et âme au souvenir d'une jeune épouse, morte il y a neuf ans...

— C'est justement cela, mère. C'est là qu'est la clef du problème. Pourquoi ce long dévouement ? Pourquoi montre-t-il tant d'hésitation à épouser Honor ?

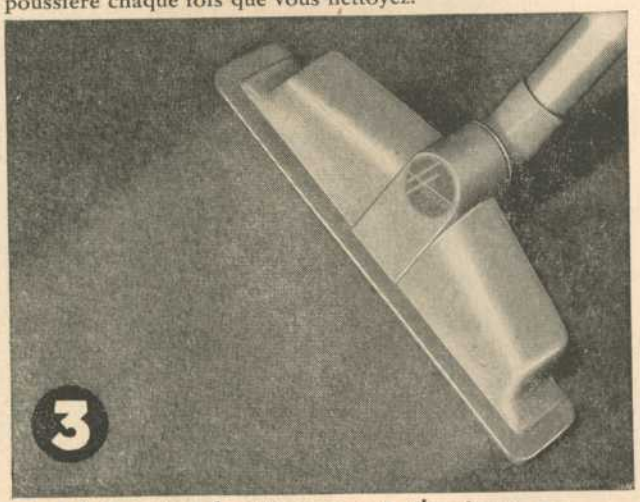
— Parce qu'elle ne lui plaît pas, voilà tout.

— Comme vous êtes sévère ! Si elle ne lui plaît pas, pourquoi lui avoir parlé de mariage pendant tant de jours pour ensuite hésiter et se récuser ?

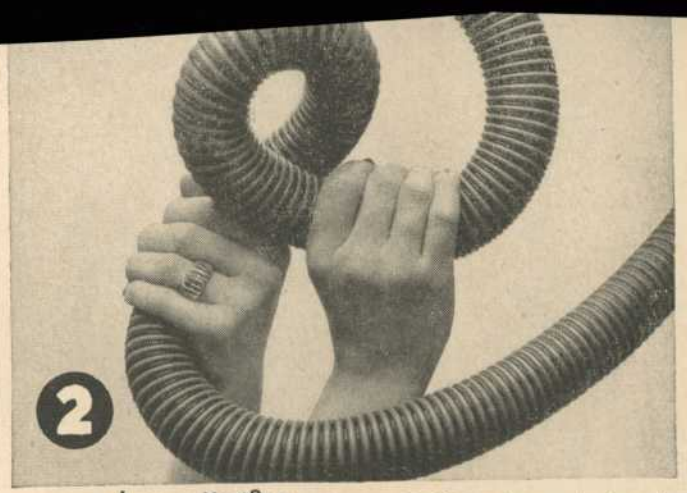
— Il a pu changer de résolution. Seuls, les fous...



le nouveau sac "throw-away" contient plus de saleté, est moins souvent remplacé. Quand il est plein, jetez-le. Le nouveau sac se pince en place presque automatiquement. L'air est triplement filtré . . . ce qui signifie de *l'air* libre de poussière, de même que des tapis et ameublements libres de poussière chaque fois que vous nettoyez.



plus de succion, fonctionnement silencieux. Nouveau moteur haute-vitesse, vaste espace de filtrage et lance à tapis "Litter Gitter" efficace, donnent à cette plus récente Hoover des qualités supérieures. Les nouveaux filtres exclusifs réduisent le son de la succion à un murmure . . . vous pouvez employer la balayeuse même quand bébé dort.



nouveau boyau Veriflex si léger et flexible qu'on croirait tenir une plume. Ne peut s'entortiller. Fléchit librement. C'est une caractéristique exclusive Hoover qui vous permet de nettoyer chaque coin de la pièce avec une merveilleuse facilité. Les accessoires s'attachent aisément et fermement grâce à un joint à friction.

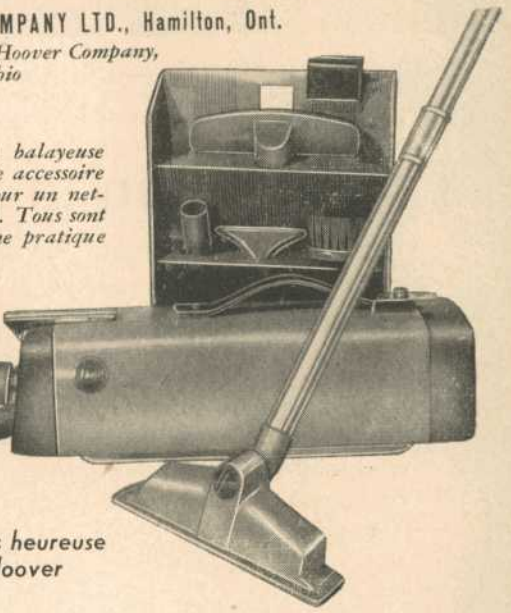
vous épargnez du travail sous tout rapport !

Posséder une nouvelle Hoover 416 c'est comme prendre un congé de la corvée du ménage, car cette balayeuse ultra-moderne facilite tant votre travail. Demandez à votre Dépositaire Hoover de vous montrer le nouveau dessin et la nouvelle couleur du Modèle 416 . . . le pratique interrupteur mu par le pied . . . son entreposage facile . . . et les maintes caractéristiques Hoover. Il se fera un plaisir de vous donner une démonstration au magasin, ou chez-vous, sans obligation de votre part!

The HOOVER COMPANY LTD., Hamilton, Ont.

Aux Etats-Unis: Hoover Company, North Canton, Ohio

Le prix de cette balayeuse comprend chaque accessoire qu'il vous faut pour un nettoyage plus facile. Tous sont contenus dans une pratique trousse portative.



Fabriquée par les manufacturiers des célèbres Balayeuses Hoover à Triple Action et du Polisseur Hoover



HOOVER

Vous serez plus heureuse avec une Hoover

libérer Honor et la conquérir en exhumant le squelette que John Somerset cache certainement dans son armoire.

— Ne pas permettre, ne jamais permettre qu'Honor épouse un homme qui ne serait pas digne d'elle.

— Pas digne d'elle ? Que vous faut-il ? Il a une belle situation, il est bien de sa personne, toutes les mères de l'Empire seraient ravies de lui donner leur fille en mariage.

— A un veuf si follement épris de sa femme ?

Ma voix était ironique et j'entendais encore les cris du fiévreux : « Caroline, comme je vous hais. Comme je suis heureux de vous avoir échappé. Vous ne me retrouverez jamais dans ce monde ou dans l'autre. Je vous ai joué un bon tour, Caroline. Je suis libre en Afrique. L'Afrique est grande et libre ». Quoi que j'en eusse dit à Honor, même prononcées dans le délire, ces paroles m'intriguaient.

Ma mère parlait, mais je ne l'écoutais plus. Je pensais à Honor au chevet du malade et aux gestes compatissants qu'elle avait pour soulager sa fièvre ; la jalousie ne me laissait pas en repos.

— Que comptez-vous faire, Jay ? Attendre ?

— Non, dis-je avec résolution. Partir.

X

HONOR était venue me rejoindre un instant dans mon bureau. Elle était restée au seuil comme à l'accoutumée, comme si elle eût craint de me déranger.

— Je suis venue vous dire adieu, Jay. Quand serez-vous de retour ?

— Le plus tôt possible.

Elle montra un étonnement plein de rancune.

— Qu'allez-vous faire à Londres ? C'est un départ bien précipité.

— J'avais besoin de me changer les idées. Rien de tel qu'un voyage. On me regarde avec commisération. Je ne peux plus souffrir cette pitié.

Il fallait bien trouver des excuses. Je fis mine de ne pas prêter attention à cette présence qui me troublait et je m'occupai à ranger des papiers et à fermer des tiroirs à clef.

— Quand reviendrez-vous, Jay ?

Il y avait de la souffrance dans sa voix. Bien qu'elle fût entièrement occupée de l'autre, je n'avais pas perdu tout pouvoir sur ses pensées et sur son coeur. Je me redressai et je la regardai comme aucun homme, jamais, ne la regarderait en ce monde. Elle pâlit.

Son cri était une prière.

— Qu'y a-t-il, petite fille ?

— Ne m'abandonnez pas, Jay.

— Il ne peut y avoir d'abandon, chérie, entre vous et moi. Attendez. Je reviendrai.

Je pris ses mains et les baisai. Elle se jeta tout à coup contre moi et me serra dans ses bras.

— Honor...

Elle se dégagea avant que j'eusse pu l'embrasser. L'étrange fille ! Ne comprendrais-je donc jamais aucun de ses gestes ?

— Vous partez, Jay, et je vais être seule comme jamais je ne l'ai été. Vous m'aviez habituée à tant de douceur.

— Je vais revenir.

Je ne trouvais pas d'autre consolation.

— Oui, dit-elle, oui, je sais.

Les mots passaient difficilement ses lèvres. Elle avait la main sur le bouton de la porte quand elle me dit encore :

— Donnez-moi au moins votre adresse.

Je me retournai vers mon bureau, la griffonnai sur une ordonnance et la lui donnai.

Je levai la main, non sans impatience.

— Je sais, mummy, je sais. Mais il y a autre chose. Je voudrais savoir si on garde à Tolère l'acte de décès d'une certaine Caroline Somerset, morte en 1938.

— Jay !... Vous ne voulez pas dire... ?

J'agitai mon verre. J'aimais le mouvement et le bruit de la glace contre le cristal du gobelet.

— Je ne dis rien du tout. C'est une supposition. N'allez pas répéter cela à Mary Randall et à vos autres amies. je vous en supplie.

— Non, non, certes. Mais, enfin...

Je me levai pour fermer la porte et tirer les rideaux sur le beau paysage de montagnes que la nuit avait effacé.

— Il faut bien l'admettre, mummy. Que savons-nous de John Somerset ? Rien, strictement rien. C'est un gentleman, n'est-ce pas ? Voilà tout. Un esprit distingué, un homme loyal, un bon coeur. Un cousin de lord Dalrymple, de sir Henry Hudson, de l'Honorable Diana Doolittle. Mais de lui, de lui-même, que savons-nous ?

— Vous exagérez, Jay. La lettre que John Somerset a remise à sir Julian n'était pas un mensonge, n'est-ce pas ? J'en ai parlé à sir Julian. Et vous ne pouvez nier que John Somerset donne toute satisfaction à son employeur.

En moins de mots, elle disait : « Jay, la jalousie vous égare », mais j'avais prévu ces résistances.

— Loin de moi la pensée d'insinuer que John Somerset n'est pas tout ce que vous dites et même bien davantage. Mais il n'empêche que nous ne le connaissons pas du tout.

— Bien, bien, dit ma mère, en s'efforçant de m'apaiser. En somme, Jay, ce que vous voulez faire, vous, c'est



L'art délicat du maquillage conserve à la femme moderne sa fraîcheur, sa jeunesse et sa beauté.

Présentation du 'Flatter-glo' – par DuBARRY

Voici 'Flatter-glo' de DuBarry, le fond de teint liquide qui répond *vraiment* à *toutes* vos exigences. 'Flatter-glo' s'étale rapidement, uniformément, et couvre plus de surface. Il conserve sa fraîcheur et sa teinte sans fendiller tout en donnant à votre peau un fini satiné.

'Flatter-glo' contient de la lanoline qui adoucit et assouplit votre peau, lui redonnant une apparence de radieuse jeunesse. 'Flatter-glo' adhère longtemps... demeure frais et attirant. 'Vibranol', ingrédient exclusif, retient à *fleur de peau* et *sous* l'épiderme la précieuse moiteur embellissante !

Voulez-vous d'autres raisons d'employer 'Flatter-glo' ? Essayez ce fond de teint liquide de DuBarry dans la teinte qui vous convient. S'achète aux meilleurs rayons de cosmétiques. *$1.50*

PRODUITS DE BEAUTÉ **DuBARRY** PAR RICHARD HUDNUT

— Merci, Jay. Faites un beau voyage et ne m'oubliez pas tout à fait.

Et déjà elle avait refermé la porte. Je restai là un moment encore, sans bouger, incertain de mes gestes et de mes pensées.

Je fis un voyage fatigant, mais sans histoire. Je n'étais pas retourné en Angleterre depuis bien des années (on m'avait mobilisé en Egypte, puis, de là, en Lybie) et je trouvai peu de charmes à l'existence qu'on menait dans la métropole.

Aussitôt arrivé à Londres, je commençai une enquête sur les tenants et aboutissants de John Somerset.

Les renseignements qu'on me donna me conduisirent sur des fausses pistes. En désespoir de cause, j'allais partir pour Tolède, quand je reçus d'Honor une lettre touchante et embarrassée. Elle m'annonçait ses fiançailles. Elle avait entouré de soins la longue convalescence de John Somerset qui s'était attaché à elle. Enfin, après lui avoir demandé de devenir sa femme, il avait annoncé publiquement leurs fiançailles.

Le cœur lourd, je repliai la lettre.

« Je ne voulais pas qu'un étranger vous apprît cette nouvelle, me disait Honor. *Cher Jay, ne soyez pas triste. Vous avez dit que mon bonheur passerait toujours avant le vôtre. Est-ce mon bonheur ? L'avenir le dira. J'aime John dans toute sa vérité et dans tout son mensonge ».*

Je lui répondis aussitôt :

« Ma petite Honor, c'est ainsi qu'il faut aimer. Je vous souhaite tout le bonheur du monde. Laissez-moi me dire le meilleur ami que la vie vous ait donné ».

Et ce jour-là, dans ce Londres étranger, si dur aux solitaires, je me mis à marcher sans but de l'East End au West End, d'un parc à l'autre, dans l'espoir bien vain d'apaiser en moi cette douleur qui se révoltait, ce désir de courir vers la femme que j'aimais et d'empêcher son mariage. Je n'allai pas à Tolède. A quoi bon, si elle aimait John Somerset dans sa vérité et son mensonge, vouloir le convaincre de mensonge ? Je fis mes bagages et pris l'avion. Je rentrai en Rhodésie, après une absence de près de deux mois.

Ma voiture m'attendait à Salisbury. A la sortie de la capitale, l'asphalte cesse et je suivis jusqu'à Umtali les routes poussiéreuses, aux deux bandes macadamisées, que l'on appelle « strip-roads ».

Je longeai la rue commerçante et j'allais prendre le chemin de la maison, quand la voiture de Martin me doubla. Par la vitre baissée, il me salua avec un grand sourire.

— *Hello,* Jay. De retour ? Vous m'avez manqué. Plus de golf sans vous.

— *Hello,* Martin.

— Où allez-vous à cette allure ?

— Je suis arrivé à Salisbury ce matin, venant de Johannesburg, et me voilà à la fin du voyage.

— Venez jusqu'à la maison nous raconter tout cela, Jay, vieux frère.

Nous avions arrêté nos voitures au beau milieu de la rue. Derrière nous, on s'impatientait.

— Je suis fatigué, Martin. C'est une longue route de Londres jusqu'ici.

— Quelle idée, aussi, d'aller passer ses vacances à Londres. Allons, venez nous raconter votre voyage, Jay. J'ai un bon whisky à vous offrir, comme vous n'en avez pas eu en Angleterre...

Il démarra et je le suivis. Je souriais. Si ce retour n'allait rien m'apprendre de bon, c'était pourtant le retour. Umtali, aux boutiques et aux rues brillamment éclairées, me parut plein de charme. Je retrouvais avec joie nos arbres ; tulipiers du Japon ou Kaffir-booms à la floraison de plumes écarlates, et les fleurs du jardin des Randall : Barbeton daisies aux tons harmonieux orangés et mauves, corail et grenat, et, sur ce fond de lianes-aurore et de bougainvillées, toutes les fleurs printanières que je venais de quitter en Angleterre : delphiniums et pieds-d'alouette, violettes et iris.

— A quelle heure votre mère vous attend-elle ? demanda Martin en me précédant.

— Je ne l'ai pas prévenue de mon arrivée. L'avion inquiète toujours.

— Je vais lui téléphoner qu'elle vienne vous rejoindre. Nous dînerons ensemble.

Je le remerciai. Il ouvrit la porte et cria :

— Mary !... Devinez qui je vous amène ?

Mary se précipita vers moi pour m'embrasser sur les deux joues et les petits Randall que j'avais soignés dans leurs maladies enfantines, se jetèrent dans mes bras comme si mes poches eussent été pleines de gâteries.

— Martin, quelle bonne surprise ! dit Mary en se reculant pour me regarder comme un revenant revenu du fond des siècles.

— En deux mois d'absence, je n'ai guère changé.

Mais cet accueil amical et chaleureux me faisait du bien. De part et d'autre, notre joie était sincère.

— Ne l'accablez pas de questions, dit Martin. Il lui faut d'abord téléphoner à Mrs. Jordan. Mary, peux-tu recevoir tout ce monde à dîner ?

— Deux personnes de plus ou de moins...

Le houseboy qui avait succédé à Tobias entrait, poussant le chariot aux liqueurs. Il me salua et je lui répondis dans sa langue. A cet instant-là, je revis la peur que Tobias avait inspirée à John Somerset le jour où celui-ci était venu prendre le thé chez les Randall.

— A quoi pensez-vous, mon vieux ? Venez téléphoner.

Ma mère qui arriva une demi-heure plus tard, me trouva maigri. Elle s'émut en me voyant si mauvaise mine et ne sut s'il fallait blâmer mes imprudences ou les rigueurs du climat européen.

— Le voici enfin parmi nous, Mrs. Jordan, dit Mary. Nous prendrons soin de Jay et nous lui rendrons des couleurs.

Le whisky me parut délectable et, si la pensée d'Honor ne m'avait pas tourmenté, ce moment du retour eut été l'un des plus heureux de ma vie.

— Avez-vous vu John Somerset dernièrement ?

J'avais beaucoup hésité avant de risquer cette question. Nul, ici, je le savais, ne serait dupe d'une indifférence affectée. Ma mère me regarda avec douleur. Martin fit « hum ! » d'un air dubitatif et vida son verre. Mary, elle-même, hésita.

— Eh bien ! dis-je, on ne parle donc plus de lui à Umtali ?

— On n'en parle que trop, dit sévèrement ma mère.

Mary s'approcha de moi, la bouteille de John Haig à la main. Elle laissait habituellement à son mari le soin de servir le whisky.

— Vous ignorez peut-être que John Somerset s'est fiancé ? Vous étiez loin d'ici.

Je ne bronchai pas. Ils me parlaient avec beaucoup d'égards, comme on parle à un convalescent d'une longue et dangereuse maladie.

— Il épouse Honor Malherbe, n'est-ce pas ?



Une porte Modernfold donne à une pièce du charme et de la beauté que c'en est étonnant . . . Ces portes-accordéons se présentent dans une grande variété de teintes « décorateur » ; elles ajoutent n'importe où, telles un meuble exquis, un cachet luxueux. De plus, grâce à Modernfold, vous conservez l'espace qu'exige une porte battante ancien modèle, une de ces portes qui encombrent presque chaque maison. Tout le monde désire maintenant Modernfold, la porte pratique qui n'est plus un luxe : telle qu'illustrée, en effet, vous pouvez l'acquérir pour $41.00 seulement.

LES PORTES MODERNFOLD,
1315, avenue Greene, Montréal, P.Q.

Veuillez m'adresser, sans aucune obligation de ma part, votre dépliant en couleurs "PLUS D'ESPACE".

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE.....PROV.....

RP-541

La porte **Modernfold**

ATTRAYANTE ET DURABLE, ELLE DÉGAGE L'ESPACE QUE PERD UNE PORTE BATTANTE



LES
RIDEAUX COULISSANTS
tombent bien
glissent bien sur les
ACCESSOIRES POUR DRAPERIES

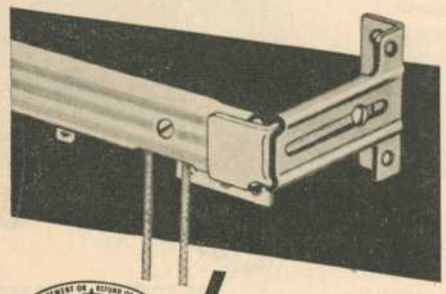
Kirsch

La beauté et l'utilité des rideaux coulissants en font un élément de décoration intérieure très populaire parmi les maîtresses de maison modernes. Si vous envisagez de vous en servir pour habiller une ou plusieurs de vos fenêtres, faites comme les décorateurs professionnels et choisissez les tringles à tirage Kirsch.

Les tringles à tirage Kirsch sont économiques et d'installation facile. Leurs galets en nylon inusable glissent sans encombre dans le sillon de la tringle et ne peuvent ni se coincer ni se fausser. Les cordes sont également dissimulées, ce qui améliore l'apparence et les empêche de s'emmêler.

On peut faire faire les tringles à tirage Kirsch sur mesures pour les tentures exceptionnellement lourdes ou on peut les acheter en 4 dimensions extensibles pour fenêtres de 2' 4" à 12' 6" de large. Toutes nos tringles sont revêtues du fameux vernis Kirsch, très dur et inaltérable.

Pour tous accessoires de draperies, choisissez le nom que vous connaissez.



Guaranteed by Good Housekeeping

Chatelaine Institute

Kirsch

Dept. MF-234
KIRSCH MANUFACTURING CO. OF CANADA. LIMITED, Woodstock, Ont.

☐ Veuillez m'adresser votre manuel gratuit, "How to Make Curtains and Draperies".

☐ Veuillez également me faire tenir votre brochure "Smart Window Styling" contenant 85 suggestions pour tentures. Ci-joint, la somme de 25¢ (en argent ou mandat postal). (Ces brochures anglaises sont bien illustrées et faciles à comprendre.)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

Et parce que le silence se prolongeait j'ajoutai après un moment :

— Pourquoi faites-vous ces têtes-là ? Naturellement oui, je le sais.

— Comment le savez-vous ?

Je bus une gorgée de whisky.

— Honor m'a annoncé cette nouvelle.

— L'impudente !

C'était Mary Randall qui avait parlé. Je sentis se lever en moi un peu de ma vieille rancune.

— Pourquoi ne l'aurait-elle pas fait ?

Il y eut un silence. Les lèvres de Mary Randall tremblaient sur des mots qu'elle n'osait prononcer. Ma mère me jetait des regards étonnés et anxieux.

— Mais... dit Martin, prêt à exprimer tout haut ce que les autres pensaient ; pourtant, il ne continua pas sa phrase.

— Enfin, quoi ?

Ils se regardèrent et me regardèrent. Et, de nouveau, je retrouvais l'incertitude, et le doute, et la peine qui m'avaient accablé avant mon départ.

— Vous savez bien, Jay, dit ma mère.

— Oui. Vous savez bien.

Mary avait parlé cette fois-là et, en se tournant vers moi, elle eut le courage d'achever :

— Tout le monde à Umtali, oui, tout le monde savait que vous aimiez cette fille.

— Et après ? J'aimais cette fille, comme vous dites, Mary. Et vous vous étonnez qu'elle m'ait écrit pour m'annoncer ses fiançailles. C'est bien cela ?

— On serait étonné à moins, dit ma mère.

Mais Mary, elle, se montra aussitôt agressive.

— Etonnée ?... Libre à vous de la défendre, Jay, jusque dans ses étonnantes fautes de tact, libre à John Somerset de se fiancer avec elle, mais nous tous, qui savons voir, avons compris.

L'indignation la faisait trembler et, malgré elle, elle me jetait des regards à la dérobée, comme pour chercher mon approbation. De quelque étrange façon, elle me fit pitié.

— Compris quoi, Mary ? Je vous en prie, faites-moi la grâce de parler clairement.

Elle hésita de nouveau. Et, tout à coup, elle retrouva assez de courage pour dire très haut, comme un défi :

— Compris que cette fille savait manoeuvrer les hommes et obtenir d'eux ce qu'elle cherchait, compris que cette fille n'en était pas à son coup d'essai et que, trouvant en John Somerset un parti plus riche, plus flatteur peut-être, elle n'a pas hésité à se débarrasser de vous.

Je me mis à rire. Je connaissais trop bien Honor pour éprouver à son sujet le moindre doute.

— Ma foi, Mary, vous ne me flattez guère. J'ignore quelle est la fortune exacte de ce John Somerset, mais j'ai toute raison de croire que la femme qui m'épouserait n'aurait pas à se sentir humiliée de son choix.

Je raillais, mais Mary sentit la pointe.

— Vous ne m'avez pas compris, Jay. Il est certain, cependant, que l'origine de John Somerset, son nom, ses alliances, avec les plus grandes familles du Royaume-Uni, que tout cela a pu servir de miroir aux alouettes à une petite infirmière d'obscure origine.

Je pris une cigarette dans la boîte que Martin me tendait. En dépit de ma tristesse, la dispute m'amusait. Il était si facile de réfuter les misérables arguments que l'envie inspirait à Mary Randall.

— Tantôt vous reconnaissez à Honor de grandes qualités d'intrigante, Mary, et tantôt vous parlez d'elle comme d'une imbécile qui tomberait dans le plus facile des pièges. Qui est-elle tout au fond d'elle-même, cette femme que vous condamnez ? Vous l'êtes-vous jamais demandé ?

Le houseboy s'approchait à pieds nus, vêtu d'une livrée immaculée que barrait un large cordon vert. Il annonça le dîner.

— Venez. Vous devez mourir de faim.

Mary n'avait pas si vite renoncé à lutter contre cette ennemie sans visage, sans passé, qui avait nom Honor Malherbe. Elle la détestait d'autant plus qu'elle n'avait aucune raison de le faire.

Ma mère se leva et je la suivis. Les enfants Randall étaient déjà au lit. Nous n'étions que quatre à table.

— Ah ! Mary, quel plaisir d'être de retour au pays devant une table comme la vôtre, si soigneusement dressée, si agréablement servie.

— Etes-vous sincère ? me demanda Martin, en dépliant sa serviette.

— Sincère ? Allez en Angleterre et vous m'en direz des nouvelles. Jamais je n'ai fait si pauvre chère, jamais, je peux bien le dire je n'ai eu si froid.

— C'est ce que me disait John l'autre jour, dit Mary.

— John ?

Je m'amusais. Je savais bien que, pour Mary, il ne pouvait y avoir qu'un John et qu'elle éprouvait un certain plaisir à l'appeler par son prénom.

— John Somerset, voyons. Il était ici mercredi dernier, en même temps que les Sinclair. Vous vous souvenez d'eux, Jay ? Le major Sinclair vient de commencer un nouveau livre.

— Vraiment ? Comme c'est intéressant !

Elle ne sentit pas la moquerie. Je portai à mes lèvres avec délices un quartier de pamplemousse délicieusement frais.

— Les Sinclair, comme John, s'émerveillaient de l'abondance qui règne en Rhodésie et la comparaient à la pénurie anglaise. (C'était Martin qui parlait cette fois, comme pour imposer silence à sa femme). Mrs. Sinclair, qui est devenue la grande amie de John, l'amie de coeur, la confidente, lui expliquait toutes les difficultés qu'elle avait eues en Angleterre pour acheter une nouvelle voiture. En désespoir de cause, il lui avait fallu acquérir une voiture d'occasion qu'elle avait payée un prix exorbitant et dont elle s'était amusée à reviser le moteur.

— Mrs. Sinclair s'intéresse aux moteurs ? Cette infirme ?

— C'est une experte, dit Martin. Le croiriez-vous ? Mary, qui n'est pas maladroite, en était toute surprise, mais le plus étonné fut, sans conteste, John lui-même. Il nous a confessé n'avoir jamais soulevé un capot de voiture de sa vie.

— Et que disait Honor ?

J'avais affecté l'innocence.

— Honor ? (De nouveau, Mary avait rougi). Que vient faire Honor dans tout cela ?

— Excusez-moi. J'étais loin de penser que vous aviez invité John sans inviter sa fiancée.

La vieille hostilité qui, depuis l'arrivée d'Honor, m'opposait à la femme de mon meilleur ami, se rallumait tout à coup. La trêve avait été de courte durée.

— Naturellement, non, je n'ai pas invité cette fille, Jay. Je regrette que vous ne trouviez pas cette décision à votre goût. Libre à vous de faire montre de tant de générosité. Pour moi, je suis l'exemple de toute une ville. Personne, ici, n'invite Honor Malherbe et ne l'invitera dorénavant.

— Mais pourquoi, dis-je, pourquoi ?

Ma mère s'était étranglée en portant un quartier de pamplemousse à la bouche. Nous essayâmes poliment de ne pas tenir compte de cet incident, mais Mary, sans modération, sans prendre le temps de réfléchir, dit brusquement :

— Vous me le demandez ? Une fille dont on ne sait rien, sinon qu'elle est infirmière et qu'elle n'a pas d'amis, une fille qui a quitté son pays où elle était accusée de vol par la rumeur publique, une fille que nous avons vue ivre un soir, peut bien attraper aux pièges du mariage le plus beau parti de la ville, ce n'est pas pour cela que nous lui ouvrirons les portes de nos maisons.

— Votre haine est tenace, Mary, mais il me semblait que John Somerset avait fait justice de ces accusations. Après tout, il est au premier chef intéressé dans cette affaire.

Ma mère avait vidé un grand verre d'eau et gardait le silence. Je regrettai de n'avoir pas passé seul avec elle ce premier soir de mon retour. Elle avait vieilli pendant mon absence et cet échange de répliques paraissait la faire souffrir.

— John est un gentleman, dit Mary Randall. Il ne peut croire à de telles vilenies.

— Pourquoi ne pouvons-nous en faire autant ?

J'avais parlé sans grande espérance. Tandis que le houseboy, aidé de son second, desservait, je croisai le regard de ma mère. Je ne lui avais pas écrit au cours de mon voyage. Elle s'inquiétait sans doute et se demandait si, parti avec l'espoir, je revenais avec la certitude. Comment lui dire que, sans avoir rien prouvé, j'avais abandonné mes recherches ?

— Et ce mariage de John et d'Honor, c'est pour quand ?

Ma mère, je le remarquai avec agacement, fit beaucoup de bruit en reculant sa chaise.

— En juillet, je crois, dit Mary.

Et, en la suivant dans le salon aux fenêtres grandes ouvertes sur la fraîcheur délicieuse du soir, je pensai, sans savoir pourquoi :

« En juillet, en pleine saison sèche ».

XI

Et le temps passa. Il fit frais. J'avais repris mon travail à l'hôpital et, deux fois par semaine, j'allais rejoindre Martin sur le terrain de golf. Si je n'évitais pas la présence d'Honor, elle paraissait n'avoir plus besoin de moi. Elle me fuyait. Avait-elle cessé d'avoir confiance en moi ou craignait-elle mes reproches et mes doutes ? Sa résolution était-elle si faible qu'elle dût craindre de m'affronter ou bien John Somerset m'avait-il desservi auprès d'elle ? Plus de ces bonnes conversations dans mon bureau, plus de rencontres en dehors du service. Je n'essayais point de faire toute la lumière sur une attitude qui me paraissait singulière et désolante. Je craignais trop de me laisser aller à lui témoigner un amour dont elle n'aurait su que faire.

A peu de temps du mariage de la jeune Sud-Africaine, l'hostilité de toute une ville ne fit que croître et s'exprimer avec plus de violence. Honor la sentait-elle, la comprenait-elle ? Je ne sais. On multipliait contre elle calomnies et provocations. Des malades refusaient de se laisser soigner par elle et, bientôt, elle n'eut plus à s'occuper que des plus pauvres ou des plus rebutants. Elle avait retrouvé son calme insolent, son silence presque religieux. J'aurais voulu l'aider, mais l'imposer aux autres infirmières ou aux malades, c'était leur donner de plus sûres raisons de la détester.

Le mois de juin finissait. Mon instinct en révolte me mettait en garde contre l'inconnu qui allait devenir le mari d'Honor. Pourquoi voulait-il l'épouser ? Pourquoi s'entêtait-il à épouser une fille que tous rejetaient, dont tous essayaient de le détourner ? Et pourquoi, puisqu'il l'appelait sa fiancée à haute voix, n'avait-il point assez de courage pour refuser de se rendre aux invitations auxquelles Honor n'était pas conviée en même temps que lui ? Etait-ce là le signe d'une parfaite éducation, d'une âme noble, d'un esprit élevé ? De cela, au moins, j'étais certain. Il vivait moins haut que ma bien-aimée, de tous méprisée.

John Somerset avait fixé au 7 juillet la date du mariage. Un soir que nous terminions une partie de golf où il m'avait infligé un échec plus sévère que de coutume, je lui demandai qui, de lui ou d'Honor, avait choisi cette date.

Il se mit à rire.

— Moi... Je suis superstitieux. Le chiffre 7 porte bonheur.

J'aurais voulu à mon tour lui poser ces questions dont toutes les dames d'Umtali avaient dû l'accabler : « Aimez-vous Honor Malherbe ?... Pourquoi l'aimez-vous ?... Qu'y a-t-il de commun entre elle et vous ?... Pourquoi l'avez-vous choisie ?... », mais c'eût été dans un tout autre esprit. Il ne pouvait ignorer que, moi aussi, j'avais recherché Honor Malherbe en mariage.

— Oui, dis-je. On dit que le chiffre 7 porte bonheur.

Nous finissions la partie. J'avais raté le dernier trou. Je mis mon club dans le sac qu'un picaninn, faisant office de caddy, transportait.

— C'est singulier, dit John en s'avançant à mes côtés, mais Caroline, ma première femme, avait beaucoup insisté pour que notre mariage fût célébré un 7. La date et le jour me convenaient mal et c'est un 11 mai que nous fûmes unis. Vous savez qu'en Angleterre les jeunes filles ont une superstition : elles craignent de se marier en mai. Notre union fut heureuse, mais de si courte durée. Je ne veux pas, cette fois, courir le même risque.

Nous foulions l'herbe roussie et rare de la saison sèche.

— Vous pensez souvent encore à votre première femme.

John s'était arrêté et avait tiré de sa poche des lunettes noires. Il les mit. Le soleil se couchait et, dans la lumière douce, je ne compris pas l'utilité de ce geste.

— Souvent et avec une tendresse qui ne se lasse pas. On n'oublie pas quelqu'un qui vous a tant et si bien aimé. N'est-ce pas naturel ?

— Oui, dis-je. C'est naturel.

Et je pensai aux paroles qu'il avait criées dans son délire : « Caroline, comme je vous hais ! Comme je suis heureux de vous fuir ! Vous ne me retrouverez jamais, jamais... dans ce monde ou dans l'autre ». Que voulaient dire ces paroles, cette contradiction ? Quand je découvrirais leur signification, ne serait-il pas trop tard ?

— Enfin, dit-il, dans quatre jours, je serai marié. Imaginez cela, Jay. Marié, moi qui avais juré de rester fidèle au souvenir de Caroline. Honor, il est vrai, me la rappelle si souvent.

— Etait-elle, comme Honor, calomniée et méprisée ?

— L'attitude des gens d'ici en vérité, me surprend beaucoup. J'aurais dû m'attendre à cela. Les petites villes sont partout les mêmes. Vous êtes bien, à Umtali, la seule personne que l'on puisse fréquenter. Si cette hostilité contre Honor doit continuer, je crois que nous nous déciderons à quitter la Rhodésie du Sud et à partir pour Le Cap. Par ma foi, on croirait que toutes vos amies sont jalouses d'elle et de son bonheur.

— Elles sont moins mes amies que les vôtres, John.

Il avait parlé avec aigreur et avec rancune. Pourquoi continuait-il à les fréquenter, à manger à leur table, s'il les tenait en si piètre estime ?

— Ma conduite doit vous sembler étrange, mais je pensais qu'avec un peu de temps, un peu de patience, j'arriverais à influencer l'opinion des gens d'Umtali. Je vois qu'il n'en est rien. Pas plus tard qu'hier, Jane Sinclair elle-même, cette femme si effacée, la meilleure d'entre elles, ne me disait-elle pas : « John Somerset, pourquoi épousez-vous cette petite de rien ?

— Voilà bien une invention méprisable, John, dis-je avec colère.

Je ne pouvais pénétrer le regard de mon compagnon : ces lunettes noires me gênaient.

— Voilà bien ce que je lui ai dit. Pourquoi, mais pourquoi donc tant de jalousie ?

Je ne répondis pas. Il gravit à mes côtés les marches du club.

— Croyez-moi, Jay, c'est au point que je ne peux pas donner à la célébration de notre mariage l'éclat que j'aurais voulu. Vous connaissez les arrangements que nous avons pris ?

— Non.

— Honor et moi avons décidé d'un commun accord de donner un dîner à quelques amis, vendredi soir, la veille de notre mariage. Le samedi, nous nous marierons très tôt et partirons aussitôt pour les Victoria Falls. Honor, je crois, veut vous demander d'être son témoin. Le pasteur est prévenu. Rendez-vous à l'église samedi matin, à sept heures et demie. Vous voyez comme ce sera simple.

— Beaucoup de 7, dis-je. J'espère qu'Honor sera heureuse. Et où donnerez-vous ce dîner ?

— Au Leopard Rock Hotel. C'est là une fantaisie d'Honor. Pour moi, je préférerais de beaucoup que nous dînions au Cecil Hotel. Je déteste conduire la nuit sur ces routes de montagne, vous le savez, mais ma fiancée a si peu de caprices que je peux bien lui accorder celui-là.

Il ôta enfin ses lunettes et les glissa d'un geste nerveux dans la poche de son veston.

— Vous êtes invité, naturellement. A sept heures, vendredi soir.

Je le remerciai.

— Et combien serons-nous ?

— Les Randall et les Sinclair seront des nôtres.

Il me regarda et sourit.

— Comme je voudrais que cela fût fini. Enfin, le grand jour est proche.

Le vendredi matin, la veille donc du mariage, je donnais ma consultation à l'hôpital quand, le visage empourpré, sister Brooks arriva vers moi en courant.

— Qu'y a-t-il ? J'avais donné des ordres sévères pour qu'on ne vînt pas me déranger.

— Docteur Jordan... Pardonnez-moi... Une femme demande à vous voir d'urgence.

— Une malade ?

Sister Brooks reprenait avec difficulté sa respiration.

— Non. Elle m'a dit que c'était d'une extrême importance, que vous ne me pardonneriez jamais si je ne vous prévenais pas immédiatement de son arrivée.

— Vous la connaissez ?

— Je ne l'ai jamais vue.

Je fis un geste pour écarter sister Brooks et repris les consultations. Il était près de midi quand je me dirigeai vers mon bureau. Je poussai la porte de mon cabinet et m'approchai du téléphone pour qu'on m'amenât l'inconnue, quand j'aperçus Honor debout devant la fenêtre. Elle se retourna.

— Jay...

Elle ne souriait pas.

— Eh bien ?

Je ne trouvais rien à lui dire.

— Je suis venue vous dire au revoir. Quand nous reverrons-nous comme maintenant en tête à tête ? Vous avez été ce que la vie m'a donné de meilleur.

Il y avait de la tristesse dans cette voix si claire, si composée.

— Vous oubliez John.

J'essayai de sourire. Elle secoua la tête.

— C'est si différent. L'amour est-il paix ? Je n'ai pas trouvé la paix au-

[*Lire la suite page* 61]



Magnifique
TOILE D'IRLANDE
pour la broderie

LA TOILE D'IRLANDE
BELLE · DURABLE · ÉCONOMIQUE

THE IRISH LINEN GUILD 137 WELLINGTON STREET WEST, TORONTO.



Le chauffage électrique Glassheat, par rayonnement, est aujourd'hui le mode de chauffage le plus efficace et le plus rationnel pour votre maison. Les panneaux Glassheat, en verre trempé très résistant, transforment l'électricité en rayons infra-rouges salutaires qui émettent de la chaleur. C'est, aujourd'hui, le mode de chauffage le plus sûr et le plus propre qui soit.

Glassheat est entièrement automatique—et muni d'un thermostat régulateur—il permet de porter une pièce séparée à la température voulue et en rehausse l'apparence parce qu'il se présente sous forme de panneau décoratif. Glassheat est économique à installer et à employer, et peut servir pour chauffer une pièce séparée seulement ou toute la maison.

Glassheat M.D.
OF CANADA LIMITED
TORONTO - MONTRÉAL
MARCHANDS ET DISTRIBUTEURS D'UN LITTORAL À L'AUTRE

Glassheat se fait aussi en de nombreux modèles portatifs. Un modèle portatif Glassheat résoudra immédiatement vos problèmes de chauffage dans les pièces froides sous les combles, les salles de jeux, passages, sous-sol et chalets d'été — pour ne citer que quelques exemples.



Guaranteed by Good Housekeeping
APPROUVÉ PAR C.S.A.
Chatelaine Institute

Entièrement garanti. Exigez le véritable Glassheat—il n'y a pas d'imitations satisfaisantes.

GLASSHEAT OF CANADA LIMITED, DEPT. RP-1
8025 Blvd. Decarie, Montréal 16, P.Q
Veuillez m'envoyer de plus amples détails sur les
☐ panneaux muraux ☐ modèls portatifs
NOM .....
RUE .....
VILLE ..... PROV. .....



***Ils* sautent...**
courent...
dansent...
font 30,000 pas par jour!



Y-a-t-il de l'espace pour les orteils? Ces derniers doivent pouvoir remuer en toute liberté, ce qui permet au pied de grandir. Le talon doit bien s'ajuster, afin d'éviter tout frottement. Les chaussures *Research* s'ajustent parfaitement parce qu'elles sont fabriquées à l'aide de formes scientifiquement conçues pour guider la croissance du pied de l'enfant.

Et, comme protection supplémentaire, les chaussures d'enfants fabriquées par Savage sont toutes traitées selon le procédé "Sanitized"—une exclusivité! Ce traitement empêche le développement des microbes qui pourrissent l'intérieur de la chaussure et causent des odeurs désagréables.

Les 52 petits os dont se compose le pied d'un enfant ne cessent de croître et de se développer. De cette croissance dépendent, dans une large mesure, le confort, le bien-être et aussi la posture future de l'enfant. Voilà pourquoi il est important qu'il porte, dès maintenant, des chaussures correctement ajustées, fabriquées de façon à donner au pied tout le support requis. C'est ce qu'assurent les chaussures *Research* de Savage—chaussures faites des meilleurs matériaux.





Radiographies de pieds d'enfants: à gauche, développement normal; à droite, déformation causée par une chaussure défectueuse.

Chaussures
RESEARCH *Créations Savage*

Il y a des chaussures Savage pour toutes les bourses, et elles sont connues sous les noms ci-dessous:
HURLBUT • JACK & JILL • BUNNYFOOT • RED SCHOOL HOUSE • CHUMS • SANDY SAVAGE



Photo Heinz

L'APPÉTIT VIENT EN MANGEANT!

Au un an, le bébé bien nourri consomme déjà une grande variété d'aliments; puis, on ajoute peu à peu à ses menus et l'on augmente graduellement les quantités. Mais il ne faut pas oublier que de deux à quatre ans l'enfant se développe plus lentement et que, d'ordinaire, à cet âge il a moins d'appétit. Par conséquent, il faut le servir moins fort (voir les listes à la fin du présent chapitre). Il faut éviter de forcer l'enfant, de le cajoler ou de le gronder pour le faire manger, car c'est souvent créer des problèmes d'alimentation: si Bébé n'a pas mangé son premier mets en 20 ou 30 minutes, enlevez-lui son assiette, sans commentaires. L'enfant doit surtout ignorer que son refus de manger vous bouleverse. Comme le vôtre, son appétit peut varier de jour en jour; s'il n'a pas faim, ne le forcez pas à manger, mais ne lui donnez pas d'autre nourriture avant le repas suivant. Si tout va bien, l'appétit reviendra vite. Si, par hasard, il couve un rhume ou un autre genre d'infection, ce serait lui nuire, et non l'aider, que de le contraindre à manger plus qu'il n'a faim. Les aliments du petit enfant peuvent servir de base aux repas de toute la famille, quitte à ajouter des assaisonnements et des garnitures aux plats des plus âgés.

Consistance des aliments

Jusqu'à l'âge de dix-huit et même de vingt-quatre mois, servez fruits et légumes en purée ou écrasés. Bébé a une répugnance particulière pour les aliments filandreux, grumeleux ou gluants. Les gelées ne doivent être ni dures ni râpeuses.

Le meilleur moyen de préparer des raclures de boeuf est de gratter, à l'inverse des fibres avec un couteau émoussé ou une cuillère pointue, un morceau de bifteck de ronde. Moulez un petit pâté et faites brunir au bain-marie ou sur le gril. Ecrasez la viande avant de la servir. Beaucoup de bébés, surpris par ce mets nouveau, prennent du temps à s'y habituer. La viande donnée au bébé devrait toujours être finement coupée, parce qu'il n'aura toutes ses dents qu'après avoir dépassé deux ans et demi. Si vous faites usage de viande en conserve pour bébés, passez de la purée au genre viande hachée lorsque l'enfant atteint quinze à dix-huit mois.



Photo Swift

[*Suite de la page* 59]

près de John. Il a pour moi l'attrait dangereux de ce qui s'échappe toujours.

— Vous n'êtes pas heureuse ?

Elle s'approcha à pas lents.

— Est-il si important d'être heureux ?

Je ne répondis pas. Elle se tenait devant moi maintenant ; elle me parut toute livrée, démunie, sans défense, avec son regard sombre et cette bouche entrouverte, pâle dans la pâleur du visage.

— Embrassez-moi, Jay.

C'était au moment où j'allais la perdre qu'elle me faisait cette prière. Je la pris contre moi ; elle me regardait toujours. Je baisai ses paupières et ses lèvres. Alors que je m'écartais d'elle avec un soupir, je vis dans son regard un trouble semblable au mien. Mais, déjà, elle avait ouvert la porte et de nouveau, j'étais seul. J'attendis quelques instants avant de décrocher le téléphone et d'appeler l'infirmière qui devait m'amener la visiteuse inconnue.

Je n'attendis pas longtemps, pas assez sans doute pour retrouver le contrôle de mon âme.

— Entrez !

La femme fit deux pas en avant. Sister Brooks la suivait.

— Laissez-nous, je vous prie.

Je restai seul devant cette visiteuse sans âge, sans beauté.

— Docteur Jordan ?

— C'est moi. Voulez-vous vous asseoir ?

— Je suis contente de m'asseoir et de vous avoir trouvé, docteur Jordan. Je viens de loin.

— D'où venez-vous ?

— De Londres...

— Vous ai-je déjà rencontrée ? Je ne me souviens pas de votre nom...

Elle sourit. Elle n'avait que quelques dents et je m'effrayai de découvrir ses gencives nues.

— Mon nom ne vous dirait rien. Le nom le plus commun... Il y en a des milliers comme le mien...

— Mais encore ?

— Mrs. John Smith.

Elle me regardait sans défi, d'un air vraiment lassé. Je sentis qu'elle ne mentait pas, qu'elle s'appelait bien ainsi. Pourquoi une Mrs. John Smith avait-elle fait ce long et coûteux voyage pour me rencontrer ?

— Eh bien ! Mrs. Smith, quel est l'objet de cette visite ?

Les mains serrées sur son sac, elle hésita :

— Vous êtes venu à Londres, n'est-ce pas, pour certaines recherches qui vous intéressaient ?

— Etes-vous en mesure de m'aider ?

J'avais jeté mon stylo et je la regardais avec espérance.

— J'allais vous poser la même question.

Il y eut un silence. Ma visiteuse s'était calée dans le fauteuil, le dos bien appuyé, les genoux écartés, et il me parut que sa bonhomie avait quelque chose de presque redoutable.

— Qui vous a donné mon adresse et envoyée vers moi ? demandai-je avec impatience.

— L'agence Argosy. Mr. Aram, le directeur, m'a dit : « Allez, Mrs. Smith... Il est possible que le docteur Jordan et vous ayez partie liée dans cette affaire... »

— Partie liée ? Qu'est-ce que cela signifie ?... Vous voulez de l'argent ?

Elle se mit à rire. Il y avait une disproportion assez monstrueuse entre l'énormité de ce corps et la fragilité de la voix et la mièvreté du rire.

— Non, docteur Jordan, oh ! non... Je veux mon mari...

— Votre mari ? Mais qu'en aurais-je fait ?

Les mains toujours serrées sur son sac, Mrs. Smith secoua la tête :

— Je vois bien que vous ne comprenez pas. Comment le pourriez-vous, d'ailleurs ? Je ne vais pas vous raconter l'histoire de ma vie. D'après les déclarations de l'agence Argosy, vous étiez venu de Rhodésie, docteur Jordan, pour chercher une femme morte ; moi, je viens ici à la recherche d'un mari disparu.

Je me fâchai pour de bon :

— Ces gens de l'Argosy sont complètement fous ! Me prennent-ils pour une de leurs succursales ? Madame, je le regrette infiniment, mais je n'ai pas votre mari... Je ne puis vous être d'aucun secours. Mon temps est précieux... Le vôtre, sans aucun doute, l'est aussi...

Et je me levai pour l'éconduire, mais ma sortie n'émut pas ma visiteuse qui garda tout son calme :

— Que vous le vouliez ou non, je ne suis pas venue de si loin pour m'en retourner sans qu'on m'ait écouté... Mon histoire vaut la peine d'être entendue.

Moins intrigué qu'exaspéré, j'hésitai ; je pouvais sonner pour qu'on mît Mrs. Smith à la porte ou me résigner à l'écouter. Je pris ce dernier parti et me rassis à contrecoeur.

— Alors, une prière : soyez brève.

— Quand je commencerai, docteur Jordan, peut-être ne me trouverez-vous plus si importune. Ainsi donc, voici dix ans de cela, juste avant la guerre, j'épousai un certain John S. Smith. Il revenait de Ceylan. Il était né en Extrême-Orient. J'étais très amoureuse de lui. Lui de moi, peut-être. Ne vous trompez pas à mon apparence, à mon accent. Ma mère était une femme du peuple, mais mon père avait en Espagne des comptoirs importants. En vérité, oui, c'est bien lui qui fournissait tout le sherry que consommait alors la Grande-Bretagne. J'étais riche, j'étais jeune. D'une certaine façon assez jolie. Non, ne vous moquez pas... J'ai eu plus d'une demande en mariage et regardez ce que je suis devenue. Mon père me mit en garde contre John Smith en me disant : « Ce n'est pas toi qu'il aime... Il en veut à ton argent... Un homme dont on ne sait rien, sans situation, sans bagage, sans répondant. Un homme qui nous méprise avec ses manières de gentleman. Un aventurier, voilà ce qu'est ce John Smith. Pourquoi n'épouses-tu pas celui-ci ou celui-là... » Mais je ne voulais rien entendre et ma mère, comme moi, était séduite par le charme de mon prétendant. Docteur Jordan, je le reverrais en cet instant, que, sur-le-champ, je lui pardonnerais tout...

Sa voix s'était un peu étranglée. Elle tira un mouchoir de son sac et se tamponna les lèvres. Comme elle me l'avait laissé entendre, son histoire m'intéressait beaucoup.

— Et vous vous êtes mariés ?

— Comment lui aurais-je résisté ? Il avait des manières si charmantes. Ce fut le grand amour de ma vie. Le seul, docteur Jordan. Je ne me suis jamais guérie de l'avoir rencontré sur ma route. Après lui, tous les hommes me semblaient si peu élégants, si ternes... Elle soupira. Se confier à moi lui faisait du bien.

— Et où l'avez-vous épousé ?

— A Tolède, en septembre 1937. Si vous doutez de moi, je vous ai apporté mon certificat de mariage.

— Je vous crois, Mrs. Smith.

Le sang battait dans mes tempes. Il me semblait que je comprenais tout.

— Un aventurier, rien d'autre. Il fit de grandes promesses à mon père et demanda à entrer dans son affaire d'exportation de vins. Il était intelligent, appliqué. Il se mit très vite au courant de ce commerce. Il aimait le vin. Il apprit l'espagnol sans difficulté. Il écoutait mes parents avec un respect



DONNE AUX PLANCHERS UN ÉCLAT PLUS BRILLANT — UN POLI DE PLUS LONGUE DURÉE — RÉSISTE AUX EMPREINTES ET À LA SALETÉ

Les planchers restent propres plus longtemps . . . ils ont plus d'éclat . . . parce que le fini résistant de GLO-COAT les protège contre la poussière et les empreintes. Liquide, GLO-COAT s'applique facilement, s'éclaircit sans frottage, élimine un travail épuisant. Conservez longtemps vos planchers propres et brillants avec le POLIDUR GLO-COAT de JOHNSON.

Voici comment vous procurer vos Anneaux à Serviettes de luxe

Achetez GLO-COAT de Johnson. Vous trouverez à l'intérieur du bouchon de votre bidon de GLO-COAT, une rondelle en papier ciré. Enlevez-la et postez-la, accompagnée de 35¢ en monnaie avec vos nom et adresse écrits lisiblement, à —

S. C. JOHNSON & SON LTD.
STATION O, C.P. 88, MONTRÉAL 19, P.Q.

Ne dites pas "J'ABANDONNE" quand votre santé est en jeu



Avant : Avec un maintien lordosique toute votre silhouette s'affaisse et accuse des bourrelets.



Après : Les Spencers aident à corriger la lordose — améliorent votre apparence.

Quand affaissements et bourrelets vous menacent et que vous êtes tentée d'abandonner la partie — songez-y deux fois ! Le maintien "fatigué" n'est pas seulement inélégant — il peut être *malsain !*

CONSULTEZ VOTRE MÉDECIN. Dos agaçant, tension nerveuse et autres troubles sont fréquemment le résultat direct du maintien imparfait, qui empêche le fonctionnement normal du corps. C'est pourquoi il est si important d'enrayer même les légères imperfections de maintien.

DEMANDEZ UNE BROCHURE SPENCER GRATUITE. Apprenez comment des Supports Spencer dessinés uniquement pour vous relèveront gentiment vos seins et votre abdomen, redonneront des lignes élégantes et saines à votre silhouette. Si vous le préférez, TELEPHONEZ à la Corsetière Spencer locale pour obtenir privément une analyse GRATUITE de votre taille.

ADRESSEZ LE COUPON AUJOURD'HUI. Ne vous privez pas du plaisir et du confort de paraître et vous sentir à votre mieux à la journée longue. Les Spencers, garantis conserver leur forme, représenteront le placement le plus heureux que vous ayez jamais fait !



Lordose Sein Ptose

Veuillez adresser ma brochure de 20 pages GRATUITE.

J'ai indiqué mon problème de taille à gauche.

(Lettres moulées)

Madame
Mademoiselle

Adresse

Ville Comté

ADRESSER aux Dessinateurs de Spencer, Rock Island, Québec. *Adresse américaine :* New Haven, Conn. 178-4-54

SPENCER

le support de dessin individuel

exemplaire et, pour moi, docteur Jordan, ah ! pour moi, croyez-le, c'était le meilleur des maris, si courtois, si empressé... Il est bien difficile de croire qu'à sa manière il ne m'ait pas aimée.

Elle se tut. Je laissai passer un peu de temps. Je n'éprouvais plus aucune envie de la faire taire, de l'éconduire. Le destin prenait-il donc ce visage vulgaire, cette voix sans charme, cet accent du peuple pour m'apporter un message de délivrance ?

— Eh bien ! docteur Jordan, je ne suis pas certaine que vous ayez deviné juste. Non, mon mari ne me trompa jamais. S'il me fut infidèle, il s'y prit avec tant d'adresse et — j'oserai dire — de tact que je n'eus jamais le moindre soupçon. Il quittait rarement Madrid où nous étions fixés. Quand il partait en voyage, le plus souvent il me suppliait de l'accompagner.

« Je tombai malade à Tolède, où un hasard nous avait ramenés ; John témoigna du plus vif chagrin et son inquiétude — je le crois jusqu'à ce jour — fut sincère. Il m'entoura de soins comme aucune infirmière ne l'aurait fait. Mon père, qui s'était tant opposé à notre mariage, vint à mourir.

De nouveau, elle fit une pause.

— Vous êtes tombée malade à Tolède, avant ou après la mort de votre père ?

Elle me regarda. Son regard bleu était intelligent. Tout ce que le visage avait pu avoir de beauté s'était réfugié dans ce regard.

— Après... Le climat, là-bas, est malsain. Il faisait très chaud. J'avais bu sans doute de l'eau polluée. On parla de fièvre typhoïde. Vous savez quelle réputation ont vos confrères espagnols. Je ne suis pas certaine qu'il se soit agi d'une fièvre typhoïde ou d'une autre maladie. Comme je vous l'ai déjà dit, John me soigna avec un dévouement admirable. Jusqu'au jour où il reçut un télégramme : on l'appelait à Alicante. Je me débattais au plus profond de la maladie et de la fièvre quand il prit congé de moi. Il embrassa ma mère en lui exprimant l'inquiétude où il était de me laisser en cet état ; il parut hésiter, revenir à mon chevet, renoncer à ce déplacement.

« — Partez, dit ma mère. Ce voyage est très important. Je prendrai bien soin de votre femme. Partez sans inquiétude... Vous la trouverez guérie à votre retour.

« — Donnez-moi de ses nouvelles, dit John.

« — Où peut-on vous écrire ?

« — Chez notre correspondant d'Alicante.

« C'est ainsi qu'il partit un beau jour de septembre 1938.

— Et il ne revint jamais ? dis-je.

Mrs. Smith me regarda comme si elle ne me voyait pas, comme si elle cherchait quelque chose, un autre visage, un autre regard au-delà de mon visage et de mon regard.

— Jamais, dit-elle.

Mrs. Smith soupira. Arrivée à ce point, elle eût voulu interrompre ses confidences. Il lui coûtait de poursuivre son histoire.

— Jusqu'au jour où...

Elle me lança un coup d'oeil anxieux, hésita, puis prit enfin le parti de tout dire :

— Jusqu'au jour où l'on découvrit ses fraudes. Après la mort de mon père, il n'avait pas eu de difficulté à nous ruiner, ma mère et moi. John avait détourné tous nos biens. Quand il resta peu de chose, il trouva plus sage de disparaître.

— Pauvre Mrs. Smith ! Quelle pénible épreuve !

Je m'étais levé, je m'approchai d'elle :

— Et, naturellement, comme vous étiez très jeune et que vous aimiez beaucoup votre mari, vous n'avez pas porté plainte, n'est-ce pas ?

Elle tenait toujours son sac serré sous le bras.

— Comment le savez-vous ?

Je ne répondis pas. S'il l'avait crue capable de porter plainte, John Smith l'aurait choisie pour la dépouiller ? Libre de toute accusation, il lui suffisait de changer de nom pour trouver une autre victime.

— Avez-vous une photographie de lui ?

Elle secoua la tête :

— Non.

— Comment était-il ? Puisque vous n'avez pas de photographies de lui, voulez-vous me décrire votre mari, Mrs. Smith ?

Je doutais. Je souhaitais qu'il y eût quelque erreur et je craignais d'accabler cette femme en lui révélant la vérité.

— Il était beau, grand, carré, mince, les cheveux très noirs, les yeux d'un gris clair, lumineux. Il s'appelait John Smith, mais il n'avait rien d'un Anglais, rien surtout d'un Anglais du peuple... Comme il souffrait de porter ce nom si commun ! Je ne peux pas vous dire à quel point. Il était hanté par l'aristocratie et se donnait toujours des airs d'être au mieux avec un lord, un comte ou un marquis. Il avait de l'ambition, de l'allure. Sa mère avait été une grande dame russe. Il m'en donna la preuve. Depuis la révolution, il y avait à Shanghaï, où il est né, une importante colonie de Russes blancs. C'était cela son charme, peut-être...

« Il n'était pas tout droit, tout direct comme nous autres. J'avais bien de la peine à comprendre son caractère. Ah ! j'oubliais, il boitait...

— Il boitait ? En quelle année, cela ?

— Quand nous étions mari et femme, en 1937. Enfant, il était tombé d'un toit. Les médecins, en Chine, l'avaient mal soigné...

Je m'étais appuyé contre mon bureau. L'horloge de l'hôpital sonna trois heures. Le lendemain matin, à huit heures et demie, si cette femme n'était pas venue, John Somerset épousait Honor.

— Vous avez dit, Mrs. Smith, que votre mari s'appelait John S. Smith ? De quel nom cette *S* est-elle l'initiale ?

— Somerset... Mon mari s'appelait John Somerset Smith.

Je remarquai les initiales d'argent sur le petit sac bleu marine.

— Et vous vous appelez Caroline, n'est-ce pas ?

Le visage de Mrs. Smith s'éclaira de joie :

— Comment le savez-vous ?... Il vous l'a dit, n'est-ce pas ? Il m'a appelée... John m'a appelée... Personne ne disait Caroline comme lui...

XII

Il était trois heures et demie quand je m'assis devant mon bureau. Il me semblait que j'avais vécu, non point deux heures, mais dix ans de ma vie. Je décrochai le téléphone et j'appelai tous les postes :

— Envoyez-moi sister Malherbe. C'est urgent !

Que pouvais-je faire ?... Empêcher le mariage d'Honor avec cet homme déjà marié et qui ne craignait point de se rendre coupable du crime de bigamie, certes. Mais si je n'agissais pas avec adresse, je ne ferais que blesser deux innocentes. Faire sortir Mrs. Smith de sa pension de famille et la présenter à quelques amis d'Umtali comme la vraie, la seule Mrs. Somerset ?... Mais je songeais aux quolibets, aux moqueries qui accueilleraient ce visage sans beauté, ce personnage sans distinction. Qui ajouterait foi à nos dires ?

Le téléphone sonna : Honor n'était plus auprès de ses malades. On ne l'avait pas trouvée.

— J'ai besoin d'elle. Elle est dans sa chambre, peut-être. C'est d'une extrême importance !

Et je repris ma méditation inquiète. On frappa à la porte. C'était la dernière fois, peut-être, qu'Honor venait ainsi me trouver. Quel autre refuge, pourtant, pouvais-je lui offrir ?

— Entrez.

— Vous m'avez fait chercher, Jay ?

Je l'avais vue quelques heures auparavant et elle m'avait demandé de l'embrasser. Ce souvenir nous troubla tous les deux.

— Il faut que je vous parle, Honor...

Elle hésita avant de s'approcher :

— Ne nous sommes-nous pas dit tout ce qui valait la peine d'être dit entre nous ?

—Il y a autre chose, Honor...

Elle serra les lèvres avec un grand air résolu:

—Il est inutile d'insister. Vous savez bien, Jay, que ma résolution est prise et que vous ne pourrez la changer...

Je lui montrai le fauteuil où Mrs Smith s'était assise si peu de temps auparavant :

— Asseyez-vous, Honor. Je vois que vous ne me comprenez pas...

Elle m'obéit ; je retrouvais toujours avec émotion, dans ses attitudes et sur son visage, une docilité un peu interrogative, comme si elle eût remis son sort entre mes mains.

Sans impatience, elle découvrit la montre de son poignet :

— Eh bien ?... J'ai peu de temps pour faire mes valises et m'apprêter. Nous partons très tôt demain matin...

J'eus envie de dire : « Vous ne partirez pas », de ne pas lui cacher la visite de Mrs. Smith et ce que cette révélation signifiait pour elle.

— Jay, je vous en prie ; si vous avez quelque chose d'important à me dire, parlez... Vous voyez bien que je suis très occupée, ce dernier soir...

La pensée de son bonheur si proche l'emplissait d'impatience pour tout ce qui n'était pas John Somerset et l'avenir qu'il lui offrait.

— Je voudrais vous parler avec une entière franchise, mais le coup que je vous porterais serait si épouvantable que je ne puis être tout à fait sincère.

— Que signifient ces paroles, Jay ?

— Avez-vous jamais pensé que vous ignoriez tout du passé de l'homme que vous voulez épouser ?

— Que je vais épouser. C'est différent.

Je secouai la tête :

— Non, Honor, vous ne l'épouserez pas !

Elle se leva d'un seul mouvement :

— Comment osez-vous me parler ainsi ? Je vous préviens, Jay, j'aime John Somerset, mon fiancé, presque mon époux, et tout ce que vous pourrez dire contre lui ne me touchera pas. Je ne pourrais y croire. Vous perdez

[*Lire la suite page* 66]



Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.50 la boite de 40 pilules, 3 boites pour $4.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou **expédiées franco par la malle,** sur réception du prix.

Société des **Produits Persans** 8258 rue DROLET Montréal



MES MEILLEURES RECETTES

par Mme ROSE LACROIX
Directrice de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

La chronique culinaire de ce mois comprend la recette du Saint-Honoré. Ce gâteau qui est une des gloires de la cuisine française est assez long à préparer mais ne présente pas de grandes difficultés. C'est pour répondre à la demande d'une lectrice assidue que je présente ce gâteau.

Si le mode de préparation est bien suivi. ce sera un succès et je ne doute pas que plusieurs le confectionneront pour régaler leur famille et leurs invités.

Gâteau Saint-Honoré

Préparer tout d'abord un fond en pâte sucrée de la façon suivante :

Mettre dans un bol à mélanger 1 tasse de farine tamisée, 1 c. à tb. de sucre, 6 c. à tb. de beurre mou et 1 jaune d'oeuf. Bien mêler le tout à l'aide d'une fourchette ou des doigts. Réunir la pâte en boule ferme. Tracer un rond de 8 pouces sur une tôle à biscuits et y étendre la pâte avec les mains à épaisseur égale. Piquer la pâte avec une fourchette pour l'empêcher de boursoufler. Si cela se produit quand même, déposer sur la pâte une assiette et presser légèrement pour l'aplanir.

D'autre part, préparer de la pâte à choux comme suit : Mettre dans une casserole 6 c. à tb. de beurre, ¾ de tasse d'eau bouillante. Faire fondre le beurre dans l'eau bouillante. Mettre sur le feu et au premier bouillon, jeter tout à la fois ¾ de tasse de farine à toute fin. Brasser avec une cuillère de bois pour bien mélanger le tout et réunir la pâte en boule. Laisser dessécher un peu la pâte sur le feu et y ajouter l'un après l'autre en dehors du feu 4 oeufs moyens en battant fortement la pâte entre chaque addition.

Cette pâte une fois terminée doit être assez ferme et ne pas couler. Mettre dans un cornet de papier brun doublé de papier paraffiné. Couper le bout



PUDDING BUTTERSCOTCH AUX DATES ET AUX NOIX

Verser, dans un bol à mélanger profond d'une pinte, 2 tasses de lait froid.
Verser sur le lait le contenu de 1 paquet de pouding au butterscotch.
Battre avec un batteur d'oeufs (ou un malaxeur électrique commençant lentement en augmentant modérément) jusqu'à ce que le mélange soit lisse, à peu près 1 minute.

Ajouter au pouding en brassant ¼ de tasse de dattes hachées et ¼ de tasse de noix hachées.

Verser dans des coupes à dessert. Laisser dans le réfrigérateur ou à la température de la chambre jusqu'à ce que le pouding soit pris (environ 5 minutes).
5 *portions.*





GÂTEAU "Joyeuses Pâques"

Vous recevrez bien des compliments quand vous servirez ce délicieux gâteau de Pâques! Grâce à l'ingrédient magique pour "mélange rapide" que contient le Swift'ning, vous obtenez un grand gâteau aussi léger qu'un nuage, et de consistance duveteuse. *Vous* faites la ravissante guirlande oeuf de Pâques avec une tige verte comme bordure tout autour du gâteau et des fleurs en boules de gomme, bonbons à la pâte de guimauve, cerises et zeste, bonbons et noix!

½ t. de Swift'ning
1 t. de sucre
1 c. à thé de sel
½ c. à thé d'arome rouge à la fraise
6 jaunes d'oeufs
2 t. de farine à gâteaux ou à pâtisserie, tamisée
3 c. à thé de poudre à pâte
⅔ t. de lait



Crémez le Swift'ning—toujours si facile à crémer! Ajoutez le sucre, le sel et l'arome. Crémez jusqu'à ce que ce soit duveteux. Ajoutez les jaunes d'oeufs un par un en battant bien après chacun d'eux. Tamisez ensemble la farine et la poudre à pâte. Ajoutez-les alternativement avec le lait, en commençant et en finissant par la farine. Mélangez à fond. Ajoutez le colorant. (Si vous désirez un gâteau plus rose, ajoutez quelques gouttes de colorant alimentaire rouge.) Tapissez le fond de deux moules à gâteau de 9 pouces avec 2 épaisseurs de papier paraffiné. Versez une quantité égale de pâte dans chaque moule. Faites cuire environ 27 minutes à four modéré (375°F.). Quand le gâteau est refroidi, garnissez-le et glacez-le avec le glaçage au chocolat que vous préférez. Et amusez-vous à faire les fleurs!

● Cette recette spéciale pour Pâques a été conçue pour le Swift'ning. Elle *demande* l'ingrédient magique pour "mélange rapide" que contient le Swift'ning et qui y est toujours présent dans la proportion voulue, pour que vous obteniez les gâteaux les plus levés, les plus légers et les plus fins que vous ayez jamais faits. Et cela, chaque fois! Ne *manquez* donc *pas* d'employer du Swift'ning!



Martha Logan

SWIFT CANADIAN CO., LIMITED

SWIFT . . . *pour mieux servir votre famille!*

à ½ pouce de diamètre. Presser le cornet pour y faire passer la pâte en cordon bien régulier tout autour de la rondelle de pâte. Faire cuire au four de 400° F. 20 à 25 minutes ou jusqu'à ce que le cordon de la pâte à choux soit bien gonflé et commence à dorer. Abaisser la pâte à 325° F. et laisser dans le four jusqu'à ce que la pâte soit dorée et bien sèche. Faire cuire en même temps le reste de la pâte à choux en pressant le cornet pour y façonner des boules de pâte de 1 pouce et d'égale grosseur. Quand le tout est bien cuit, laisser refroidir.

Saucer les petits choux à la moitié dans une glace fondante au chocolat et les coller les uns à côté des autres sur le cordon de pâte. Pour cela, on n'a qu'à passer la base des petits choux dans la glace et laisser sécher. Ils tiendront bien.

Garnir le gâteau d'une crème aux oeufs puis de fruits tels que pêches, poires, ananas, abricots, cerises. Couvrir de crème fouettée ferme et mettre sur le dessus quelques fruits en garniture.

Crème aux oeufs

1 *c. à tb. de gélatine*
4 *c. à tb. d'eau froide*
1½ *tasse de lait*
½ *tasse de sucre*
2 *oeufs*
1 *c. à thé de vanille*
1 *pincée de sel*

Saupoudrer la gélatine sur l'eau froide. Chauffer le lait avec le sucre et verser sur les jaunes d'oeufs légèrement battus. Remettre au feu au bain-marie et faire cuire jusqu'à ce que la crème épaississe. Ajouter la gélatine et bien brasser pour la faire fondre. Retirer du feu, aromatiser, laisser refroidir et y incorporer les blancs d'oeufs battus en mousse ferme. Mettre le bol dans de l'eau froide pour refroidir plus vite et quand la crème commence à prendre, verser dans le gâteau et laisser raffermir avant d'y mettre les fruits.

Glace fondante

1 *c. à tb. de beurre*
1 *carré ou 1 once de chocolat fondu*
1 *c. à tb. d'eau chaude*
1½ *tasse de sucre à glacer*
½ *c. à thé de vanille*

Faire fondre le chocolat avec le beurre et l'eau chaude. Ajouter graduellement le sucre à glacer et battre pour que la glace soit plus légère. Si elle devient trop épaisse, ajouter un peu d'eau.

Gâteau meringué aux pêches

5 *blancs d'oeufs*
1¼ *tasse de sucre fin*
⅛ *de c. à thé de sel*
1 *tasse de crème à fouetter*
1 *c. à thé de vanille*
1 *grosse boîte de pêches de conserve*

Battre les blancs d'oeufs avec le sel jusqu'à ce qu'ils soient mousseux. Ajouter graduellement le sucre en battant à l'aide d'un moussoir. La meringue doit être très ferme et n'avoir aucune tendance à couler. Réserver 2 c. à tb. de sucre sur toute la quantité. Tracer 2 ronds de 8 pouces sur 2 feuilles de papier blanc. Etendre sur chaque rond la moitié de la meringue. Faire sécher au four de 250° F. 1 heure. Quand la meringue est refroidie et bien sèche, étendre sur un des 2 gâteaux de la crème fouettée et des pêches. Couvrir de l'autre meringue et garnir également de crème fouettée et de pêches. Ce gâteau doit être conservé au froid et servi également bien froid.

Crème bavaroise à l'orange

1½ *c. à tb. de gélatine*
¼ *de tasse d'eau froide*
1⅓ *de tasse de lait condensé sucré*
2 *c. à tb. de jus de citron*
1 *tasse de jus d'orange*
½ *tasse de crème à fouetter*

Saupoudrer la gélatine sur l'eau froide. Laisser reposer 5 minutes, et mettre dans un plat d'eau chaude pour faire dissoudre parfaitement ; ce qui se voit quand la gélatine a la consistance d'un sirop. Ajouter le lait condensé sucré, les jus de citron et d'orange. Bien mélanger et laisser refroidir jusqu'à ce que le mélange commence à prendre. Fouetter la crème et l'incorporer. Verser dans un moule passé à l'eau froide et laisser prendre ferme. Démouler sur un plat à dessert et garnir de crème fouettée et de rouelles d'oranges.

Gâteau vite-fait

2 *carrés de chocolat non sucré*
2 *c. à tb. de beurre*
2 *jaunes d'oeufs*
1 *livre de sucre à glacer*
1 *tasse de café fort chaud*
1 *livre de biscuits au gingembre bien secs et écrasés finement.*
1 *c. à thé de vanille*

Faire fondre le chocolat au-dessus de l'eau chaude. Y ajouter tous les autres ingrédients. Aromatiser. Verser dans un moule tapissé d'un papier paraffiné, laisser prendre bien ferme. Démouler et tailler en tranches pour servir comme un gâteau cuit. Ce gâteau accompagne très bien la crème glacée. Pour réussir, il faut mesurer soigneusement les ingrédients et s'il arrive que le mélange soit trop clair, ajouter un peu plus de biscuits.

Rôti de boeuf en casserole

5 *livres de boeuf dans la croupe ou la ronde*
1 *tasse d'eau chaude*
1 *feuille de laurier*
1 *c. à thé de sel*
⅛ *de c. à thé de poivre*
2 *grosses carottes*
3 *tranches de navets*
1 *gros oignon*

Essuyer la viande avec un linge propre. Enlever tout l'excès de gras et faire fondre ce gras dans un petit chaudron en fonte ou en aluminium épais. Brunir la viande de tous côtés. Ajouter l'eau et les assaisonnements. Couvrir et cuire à petit feu 2 heures. Y mettre les carottes, les navets et les oignons et prolonger la cuisson de 2 heures. Retirer la viande et la tenir à la chaleur. Passer les légumes et le fond de cuisson au tamis. Servir comme sauce avec la viande et les pommes de terre nature. Si la viande est cuite à point, elle se taillera aussi bien qu'un rôti et sera vraiment appétissante.

Légumes aux champignons

2 tasses de fèves de Lima
½ tasse de crème
4 c. à tb. de beurre
1 boîte de champignons de conserve
Sel et poivre au goût

Faire tremper les fèves de Lima dans 4 tasses d'eau 6 à 8 heures. Egoutter, et faire cuire dans l'eau bouillante salée jusqu'à ce que tendre. Remettre dans la casserole avec 2 c. à tb. de beurre et ½ tasse de crème, sel et poivre au goût. Egoutter les champignons et faire sauter avec les 2 autres c. à tb. de beurre. Ajouter aux fèves et laisser cuire encore 10 minutes. Servir le tout bien chaud avec des tomates tranchées.

Biftecks de jambon à l'ananas

2 tranches de jambon mi-cuit
½ tasse de cassonade
½ c. à thé de moutarde
1 grosse boîte d'ananas de conserve

Mettre dans un poêlon 1 tranche de jambon de 1 pouce d'épaisseur. Bien mêler la cassonade et la moutarde et en saupoudrer la moitié sur le jambon. Couvrir de rouelles d'ananas, remettre l'autre tranche de jambon sur la première et saupoudrer du reste de cassonade et de moutarde puis y mettre des rouelles d'ananas pour couvrir. Cuire à four modéré 350° F. 50 à 60 minutes. Servir avec des patates sucrées.

•

AUTRES RECETTES

Poulet frit

2½ à 3 livres de poulet
½ tasse de beurre (¼ de livre)
Shortening
1 tasse de farine
2 c. à thé de sel
¼ c. à thé de poivre
2 c. à soupe d'eau

Faites vider et couper le poulet en morceaux. Rincez-le à l'eau froide. Egouttez-le. Faites chauffer suffisamment de beurre et de shortening dans une grande poêle épaisse pour en avoir ½ pouce. Secouez ensemble la farine, le sel et le poivre dans un sac en papier. Mettez 3 ou 4 morceaux de poulet à la fois dans le sac en papier. Secouez pour bien enduire chaque morceau. Mettez le poulet dans la graisse chaude, la peau en dessous. Faites bien revenir. Tournez le poulet. Ajoutez l'eau. Couvrez la poêle. Réduisez la chaleur et faites cuire lentement de 35 à 40 minutes ou jusqu'à ce que le poulet soit tendre quand on le pique avec une fourchette. Retirez le couvercle. Laissez le poulet cuire environ 5 minutes jusqu'à ce que la peau soit croquante.

Poulet croquant au beurre

Voici un bon moyen de faire frire 2 ou 3 poulets à la fois.

Préparez et faites revenir les morceaux de poulet comme indiqué ci-dessus. Quand les morceaux sont dorés, mettez-les en un seul lit dans un plat allant au four. Badigeonnez de beurre fondu. Faites cuire de 35 à 40 minutes environ à four modéré (350° F.). Arrosez de beurre fondu après 15 minutes de cuisson au four. Si le poulet ne peut être servi immédiatement, réduisez la chaleur du four et badigeonnez encore de beurre fondu. *Servez le poulet frit chaud ou froid — avec de la sauce au poulet chaude.*

Cuisez-le avec la 'MAGIC' et servez-le avec fierté!

Gâteau au Pudding Butterscotch



Vos invités ne tariront pas d'éloges en dégustant ce gâteau 'Magic' si léger, si délicieux! Et quand vous verrez votre famille l'engloutir en un seul repas et réclamer que vous en serviez souvent, vous saurez que ce sont *vos pâtisseries* qui remportent la palme!

Avec la Poudre à Pâte 'Magic' si fiable, vous êtes assurée de réussir toutes vos pâtisseries. Quatre générations de Canadiennes en ont fait la preuve! Servez ce gâteau savoureux et différent, dès cette semaine!

GÂTEAU AU PUDDING BUTTERSCOTCH

2 tasses farine à pâtisserie tamisée
ou 1¾ tasse farine à toutes fins tamisée
2½ c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'
½ c. à thé sel
1 paquet Pudding Instantané Royal au Butterscotch
10 c. à table beurre
½ tasse sucre granulé fin
1 oeuf
2 jaunes d'oeufs
¾ tasse lait
1 c. à thé vanille

Graissez deux moules à gâteau ronds de 8 po. et garnissez-en le fond d'un papier graissé. Chauffez d'avance le four à 350° (modéré). Tamisez trois fois ensemble farine, Poudre à Pâte 'Magic', sel et pudding au butterscotch. Défaites le beurre en crème; incorporez graduellement le sucre. Battez ensemble oeuf et jaunes d'oeufs jusqu'à ce qu'épais et léger; ajoutez, un peu à la fois, au mélange crémeux, battant bien après chaque addition. Mesurez le lait; ajoutez-y la vanille. Ajoutez le mélange farineux au mélange crémeux, un quart à la fois, alternant avec 3 additions de lait et mélangeant légèrement après chaque addition. Versez dans les moules. Cuisez environ 35 minutes au four pré-chauffé. Unissez les gâteaux refroidis avec une partie du Glaçage Mousseux à la Vanille; couvrez le gâteau avec le reste du glaçage et saupoudrez le dessus de cacao.

GLAÇAGE MOUSSEUX À LA VANILLE: 2 blancs d'oeufs; 2 tasses sucre granulé fin; ½ tasse eau froide; 2 c. à thé vanille; 1 c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'. Mélangez les blancs d'oeufs non battus, sucre et eau froide dans le haut du bain-marie. Placez sur eau bouillante et cuisez, battant constamment avec un batteur d'oeufs, jusqu'à ce que le mélange forme des monticules—environ 12 minutes. Retirez du feu et ajoutez, en battant, vanille et Poudre à Pâte 'Magic'. Etendez immédiatement.



"Pour un Dîner au Poulet Parfait Choisissez un Poulet Parfait"

Le choix de poulets parfaits « à manger » est constamment facilité par des méthodes scientifiques employées dans les fermes modernes qui font l'élevage de la volaille. Il est remarquable de voir ce que les aviculteurs font actuellement pour obtenir des volailles tendres et dodues, élevées spécialement pour la table.

Pour que vous puissiez être sûre de vous chaque fois que vous achetez un poulet, voici une liste de quelques qualités à rechercher.

- Recherchez une peau de couleur claire, d'aspect frais et luisant.
- Recherchez des cuisses tendres, bien en chair.
- Recherchez de gros pilons, tendres.
- Recherchez du blanc bien charnu.

HARLEQUIN AUX LEGUMES

3 tasses de navets cuits, coupés en dés
2½ tasses de pommes de terre cuites, coupées en dés
4 c. à tb. de piment rouge doux mis en conserve à la maison, coupé en dés (au goût)
¼ de tasse de lait de dessus
¼ de c. à thé de sel
⅛ de c. à thé de poivre
2 c. à tb. de graisse

Combinez les ingrédients et faites chauffer parfaitement. 6 *portions.*



[*Suite de la page* 62]

donc votre temps et vous me faites perdre le mien.

Je m'efforçai d'être calme :

— Restez assise. Si vous ne voulez pas m'écouter, il faudra bien qu'avant demain, vous entendiez raison. Vous en souffrirez davantage, voilà tout... Je vous ai demandé si vous connaissiez le passé de cet homme ?

— Connaît-il le mien ?

— J'ai de bonnes raisons de croire qu'il connaît le vôtre...

Elle parla avec colère :

— Un homme qui me fait l'honneur de m'épouser en sachant que j'ai volé un diamant inestimable à la table même de mes amis, celui-là je l'estime et je le respecte assez. Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

— Vous avez tort, Honor. Les renseignements que vous récolteriez sur son compte pourraient être instructifs...

— Je ne voudrais pas descendre jusque-là. Je fais confiance à John. Je n'irai pas à Londres pour découvrir des fautes passées, des crimes oubliés, je ne m'engagerai pas comme vous dans Dieu sait quelle nauséabonde recherche.

Parce que je savais qu'elle allait souffrir, je pouvais supporter qu'elle m'insultât.

— Et d'ailleurs, dit-elle avec défi, ce voyage à Londres a été infructueux, n'est-ce pas ?... Vous n'avez rien découvert ?

— Vous vous trompez, Honor, j'ai découvert beaucoup de choses...

— Et vous choisissez ce moment pour me les dire ?

Je ne reconnaissais pas sa voix, cet air de défi, cette hauteur.

— Vraiment, il y aurait eu des moments plus propices... à la veille de mon mariage, à quelques heures de la cérémonie...

Je lui tendis le coffret à cigarettes, mais elle refusa de fumer. Je craquai une allumette.

— Il y a une heure tout au plus que j'ai découvert le secret de John Somerset...

— Une heure ? Et vous avez eu le temps, depuis lors, de contrôler la source de vos informations ?

— Je ne crois pas qu'il puisse y avoir le moindre doute...

Elle secoua la tête avec colère. Elle portait encore l'uniforme d'infirmière, le petit bonnet blanc sur ses cheveux clairs, et son visage sans fard était blême. Elle avait croisé ses mains où brillait la bague de fiançailles que John lui avait donnée.

— J'admire votre certitude, Jay. Pas le moindre petite doute. Pour moi qui ai été à dure école, j'ai plus de méfiance, j'ai aussi plus d'indulgence... Oubliez-vous que tout Johannesburg m'a accusée d'avoir volé le diamant de Mrs. Reynolds ?

— Non, dis-je, mais je n'ai jamais cru à votre culpabilité.

Elle eut un petit rire :

— Vous avez tort, Jay... J'ai volé cette bague.

Je la regardai sans comprendre. Le silence se prolongea. J'allumai une autre cigarette.

— Peut-être l'avez-vous volée, Honor... Je ne l'aurais pas cru. Cet aveu ne change en rien mes sentiments de parfaite confiance. Si vous avez commis ce vol, il doit y avoir de bonnes raisons pour cela.

— Peut-être... Je vous ai dit que j'avais volé cette bague et c'est vrai, Jay. Pourtant, je n'étais pas coupable... Quand vous aurez entendu ma confession, vous me direz ce que vous reprochez à John. Je suis prête à vous entendre. D'abord, Jay, cher Jay, écoutez-moi...

Elle voulait m'obliger à absoudre John Somerset à travers elle et je m'effrayais de sentir avec quelle force elle défendait cet homme dont il me faudrait la séparer.

— J'ai perdu ma mère à ma naissance, mon père lorsque j'avais huit ans. J'ai été élevée par ma nourrice, une vieille Zouloue au grand coeur, et une jeune tante — la soeur de ma mère — qui ne s'est jamais mariée. Toute la tendresse que je reçus dans mon enfance me vint de ma vieille Mamakatisa. Ma tante, jeune et impatiente, était malade et ma présence l'épuisait. Elle était davantage liée à la maison — le foyer de la famille depuis le dix-huitième siècle — qu'à ma garde.

« J'avais douze ans quand les Reynolds achetèrent une ferme voisine et vinrent s'installer dans le comté de Paarl. Mrs. Reynolds, qui avait perdu une petite fille de mon âge, s'attacha profondément à moi, et pour moi qui n'avais jamais eu de mère, j'accueillis son affection avec gratitude.

« Ces détails vous intéressent peu sans doute, Jay. Ce que vous voulez savoir, c'est l'histoire du diamant... La voici. Mrs. Reynolds est morte, il y a trois semaines de cela. Je ne suis plus tenue au secret.

« C'était une femme au coeur tendre et je l'aimais comme une mère. Elle n'avait qu'un vice, assez commun dans nos pays ; elle eût joué son âme. Après la mort de sa petite fille, le jeu domina toute sa vie. Elle jouait à la Bourse et aux courses aussi bien qu'aux cartes ; elle perdait souvent et des querelles sans fin la dressaient contre son mari. En vain, Mr. Reynolds essaya-t-il de guérir sa femme. Malgré le grand amour qu'elle avait pour son mari, Margaret, un être charmant, de

[*Lire la suite page* 74]

A l'allure des chevaux de fiacre

[*Suite de la page* 15]

Lorsque parut le *Paon d'émail* de Paul Morin, Jules Fournier y consacra toute la première page de son journal. Ce fut notre bataille d'Hernani. D'un côté, les régionalistes ; de l'autre, les tenants de la liberté, même de l'art pour l'art. René Chopin publiait *Le Coeur en exil*, Guy Delahaye, les premiers poèmes fantaisistes à dérider nos lettres, tandis que Marcel Dugas, le prince des élégances verbales, allumait son *Feu de bengale à Verlaine* et entonnait un péan à la gloire des petits chapeaux.

Les femmes portaient, en effet, le chapeau (les hommes aussi d'ailleurs) car c'était bien avant la révolution russe et les moujiks n'avaient pas encore appris aux bourgeoises du Nouveau-Monde à se coiffer de mouchoir de tête. Ce n'est pas là, cependant, pas plus que dans les autres accessoires de la mode, corset, cache-corset, bas de fil ou de laine, chaussures montantes et boutonnées, que se marque le mieux le décalage entre hier et aujourd'hui. Le costume a changé mais combien davantage le code des bienséances !

Le quartier latin, plus précisément ce qu'il nous plaisait d'appeler de la sorte, n'était, en somme, qu'une enclave dans le domaine de la grande et de la moyenne bourgeoisie, depuis émigrée vers le nord et l'ouest mais dont les spacieuses demeures, transformées en cercles, bibliothèques, bureaux et maisons de rapport rappellent toujours le souvenir. Or, faute d'automobile, faute de ski, faute, sans doute aussi, de largeur de vues chez les parents, la vie en société ne débordait pas encore les cadres du foyer familial. Les réceptions mondaines, sous toutes leurs formes, occupaient, en conséquence, une bonne part de nos loisirs.

Nous voyions beaucoup de jeunes filles chez elles, exceptionnellement, en tête à tête. Le chaperon qu'on nous imposait, soeur aînée ou soeur cadette, laissait parfois paraître son humeur, plus que nous, la nôtre. Mais il arrivait qu'il ajoutât aux agréments de la conversation. Commencée tôt, la soirée finissait tôt. Il fallait, avant que onze heures ne sonnent, avoir vidé son verre de citronnade, de ginger ale ou de cream soda, les seules boissons en usage. Dans les grandes réunions, un punch aux fruits remplaçait les eaux gazeuses. Le thé, de cinq à sept, n'avait rien perdu de son prestige et de ses rites. Ce n'est que beaucoup plus tard que, sous l'influence américaine, le coquetel le détrôna.

Les jeunes filles en fleur de 1914 ne fumaient pas plus qu'elles ne buvaient. Elles toléraient, pourtant, nos pipes de terre, et le « parfum d'Italie », à cinq sous le paquet, que nous y brûlions par bravade plus que par goût. Comme leurs soeurs de Québec, dans la Grande Allée ou sur la Terrasse, elles s'adonnaient hygiéniquement à la marche, avec ou sans nous. La rue Sherbrooke, de la rue St-Denis à la rue Guy, se transformait, les samedis et dimanches, en promenoir mondain. Au retour, l'on faisait halte tantôt au Ritz, tantôt au Castle Blend où le pianiste Jean Dansereau mariait ses accords au bruit des couverts, tantôt chez les grands confiseurs Joyce, au square Philipps, place que le maire Médéric Martin devait, plus tard, dépouiller de ses arbres centenaires, après avoir rasé ceux de la Place d'Armes. Civilités, en général, peu coûteuses et que quelques jours d'abstinence suffisaient à acquitter. Un camarade à nous qui portait la jaquette afin de dissimuler l'usure de son pantalon, sacrifia à ces frivolités, qu'il compliquait d'une passion innombrable tel son coeur, une collection d'armes et de lampes faussement orientales qu'il avait rapportée

Un cabriolet va trottinant square Victoria. Au premier plan, la statue de la reine et une petite pièce d'eau disparue depuis belle lurette. Devant soi, la montée du Beaver Hall et tout au fond la montagne. *(Photo William Notman)*.







Teint Plus Clair, Plus Jeune

Avec un "cold cream" qui aide la cicatrisation en nettoyant!

• Donnez à votre peau un éclat de fraîcheur, de *4 façons*, chaque fois que vous nettoyez votre visage avec le "cold cream" Noxzema. Cet auxiliaire de beauté d'un parfum exquis comprend un nouvel antiseptique remarquable et une action médicamentée délicate.

Constatez ces avantages extra pour vous!

1. Nettoie à fond les pores de la peau!
2. Tonique salutaire et agréable pour la peau.
3. Calmant qui adoucit et assouplit la peau!
4. Crème corrective délicate pour la nuit—aide à cicatriser les marques cutanées.

Obtenez aujourd'hui le "cold cream" Noxzema *médicamenté* à tous comptoirs de produits pharmaceutiques et de cosmétiques —26¢, 45¢, 79¢. Constatez les effets salutaires sur votre peau!

NOXZEMA *cold cream*





de Paris. C'était, je dois le dire, une exception. La plupart se contentaient de rogner sur leur nourriture au restaurant de l'université, le Ritz-Gagnon, où une platée gigantesque de fèves, avec pain et beurre, valait cinq sous.

Le taxi, auquel un conseiller législatif avait voulu interdire l'accès de la province, n'était pas agréé des familles. Il y en avait très peu et tous, entre parenthèses, de fabrication française ainsi que quelques-unes des premières voitures qui roulèrent dans Montréal. Que ce fût pour aller au spectacle, au concours hippique, à l'Aréna de Westmount, ou même au bal, le tramway était de rigueur. Une séance de cinéma à deux, suivie d'une glace chez Page & Shaw, représentait, le transport compris, une dépense de moins d'un écu. La note se corsait quand, après le théâtre, le plus souvent en matinée, à trente-cinq sous le billet aux fauteuils d'orchestre, l'on cédait à la tentation d'un chocolat chaud et d'une religieuse chez Kerhulu. Aucun restaurant, aucun hôtel, aucune pâtisserie, aucun lieu n'évoquent et ne résument avec plus de fidélité le paysage lointain de cette époque facile. Plusieurs de nos maîtres, dont M. Montpetit, en étaient les hôtes quotidiens. Le commerce, la finance, la politique, celle-ci avec Henri Bourassa, y figuraient régulièrement. L'après-midi, l'élément féminin y prenait ses quartiers. Au sortir des conférences de St-Sulpice, les esprits y déposaient le fardeau de leur tension nerveuse. On se rencontrait chez Kerhulu, on se donnait rendez-vous chez Kerhulu. On brûlait même les cours chez Kerhulu. L'excellence de la table y était, certes, pour beaucoup ; le charme de la compagnie pour davantage. Mieux qu'un restaurant, une salle de thé, c'était le salon et, plus que les gaufrettes et les nids d'amour, nous y attirait l'éternel féminin.

Quelque mal qu'on finisse par en dire, l'ingénuité a ses attraits. N'y aurions-nous pas été sensibles, que les moeurs du temps nous en commandaient le respect. Elle se portait bien d'ailleurs. Et ce n'est qu'entre nous qu'avec Yvette Guilbert, nous chansonnions les ingénues, ces innocentes qui font mettre des feuilles de vigne aux statues, aux statues qu'elles copient avec trop d'ardeur. Le tutoiement constituait déjà une privauté. L'alcool était inconnu. Les évasions vers les Laurentides insoupçonnées et les boîtes de nuit, au nombre de deux, le Parisien et le Régal, à cent lieues de nos pensées et de nos moyens. Malgré quoi, la vie était bien belle.

Les jeunes filles jouaient au tennis ou se livraient à la natation dans des costumes non moins enveloppants que les robes dont les religieuses les protégeaient au couvent pour leur bain hebdomadaire. Vénus sortant des eaux vêtue de sa seule chevelure n'eût pas, à l'époque, créé plus de scandale qu'un « short » ou qu'un « bikini ». Les dames galantes ou les veuves joyeuses s'en seraient elles-mêmes voilé la face de honte.

Avant l'introduction du ski, le port du pantalon n'aurait pas été d'une inconvenance moindre. Ce qui faisait écrire à un de nos romanciers-lauréats que les jeunes filles ne portaient pas de culotte pour glisser le soir. Il entendait simplement qu'elles ne se travestissaient pas en hommes et que le pantalon de sport n'avait pas encore remplacé la jupe. Le patin prêtait à un peu plus de fantaisie. Le velours, dans toutes les teintes, y dominait. Dans les courses échevelées en toboggan, sur les glissoires du Park Slide, au Mont-Royal, dans les promenades en traîneau à la Côte-des-Neiges, dans les fêtes au flambeau qui inauguraient, chaque année, le carnaval et son palais de glace, la ceinture fléchée ornait la taille des jeunes et des moins jeunes. Puis venait le carême et ses oeuvres de mortification dont l'étude. Les réceptions se limitaient au dimanche. Si les promeneuses ne désertaient pas la rue Sherbrooke, en revanche on ne les voyait plus, la semaine, chez Kerhulu. Pas davantage au théâtre. Les conférences du mercredi, à Notre-Dame, et quelques cours libres de littérature, à McGill, d'économie politique, à Laval, (que d'auditrices M. Montpetit a sauvées de l'ennui !) comptaient parmi les plus grandes libertés qu'elles pussent s'offrir. En bref, la vie ne reprenait qu'à Pâques.

En 1914, elle reprit comme à l'ordinaire, orchestrée, selon l'usage, par les couturiers et les modistes. Pour fort peu de temps, hélas ! En vérité, pour la dernière fois au rythme indolent et sinueux que, depuis notre naissance, nous lui avions toujours connu. La guerre vint qui en précipita l'allure, en bouleversa les règles établies, en maquilla le visage. Petit à petit, les conventions cédèrent. Chaque tolérance en entraîna une autre à sa suite. D'abord le tabac, puis l'alcool, enfin le costume.

C'est ainsi que, brusquement, violemment, le monde changea de visage. Notre monde, celui à qui nous devions le meilleur, comme le moins bon, de nous-mêmes.



L'unique monument de Montréal élevé à la mémoire d'un écrivain canadien, celui d'Octave Crémazie, square Saint-Louis, oeuvre du statuaire Philippe Hébert. En 1914, le "carré Saint-Louis" était encore un quartier bougeois cossu. *(Photo Edgar Gariépy)*

CLUBS POUR HOMMES SEULS

[*Suite de la page* 12]

de fumer. La bibliothèque compte près de 70,000 volumes et le silence le plus absolu y est requis.

Quand on en connaît la composition, est-il besoin d'insister sur l'intérêt d'une telle assemblée et les enrichissantes conversations qui doivent s'y tenir ?

Citons encore le *Boodle* sur la vieille rue St. James. L'ambiance y est toute différente, plus calme et moins solennelle quoique les membres en soient également triés sur le volet.

Le vieux quartier, près du Palais St. James, est d'ailleurs appelé familièrement le "Clubland" tant y fourmillent les sièges de ces associations. Il y a des cotisations réduites pour les « membres ruraux » qui ont ainsi l'avantage de pouvoir séjourner à Londres dans l'ambiance de leur choix. Il y en a pour tous les goûts comme, par exemple, "The Over-Seas League" où se rencontrent les coloniaux de passage. On peut dire, d'une façon générale, que dès lors qu'ils ont un intérêt, une passion ou une activité en commun, les Anglais forment un club.

LE MATIN DE PÂQUES

À PARIS



« Lilas », un petit chapeau de bakou bleu est orné de lilas sous le bord arrondi. La calotte est marquée d'un pli soufflé et le tout est signé Simone Cange.



« Marguerites », chapeau très féminin, consiste en un plateau de laize naturelle orné, comme il se doit, de marguerites et signé Simone Cange.

...À MONTRÉAL



Une énorme rose orne ce coquet chapeau de paille blanche. Il se porte droit sur le front tel que le veut la mode nouvelle, et se nimbe d'une voilette. (Piko)



Tout petit chapeau de feutre rose très pâle avec deux plumes de tons soutenus comme seule garniture. Le bord arrondi incline sur le front pour donner une allure jeune. (Piko)

D'une Cuisinière à une Autre



par Mary Blake

Service d'Economie Ménagère Carnation



REGALS TROPICAUX POUR LES TABLES DES "PAYS DU NORD"

IL Y A UN JE NE SAIS QUOI DE FASCINANT dans la cuisine du Sud, ne trouvez-vous pas? Dites à votre famille que vous avez du Poulet Frit à la Mode du Sud pour le dîner de dimanche ou un plat hawaiien ou sud-américain . . . et voyez les yeux s'allumer! C'est pourquoi j'aime vous donner, de temps à autre, des recettes qui ont un air du Sud. Prenez, par exemple, ma Tarte Hawaiienne à la Cossetarde: elle tire cette note exotique du fait qu'on la recouvre d'ananas écrasé au moment de servir. Quant à la garniture elle-même, eh! bien, elle est lisse comme un satin et savoureuse au-delà de toute description . . . car elle est confectionnée avec du Lait Evaporé Carnation. Vous serez étonnée des merveilles que Carnation, doublement riche et soumis à un traitement calorique, peut accomplir pour les cossetardes.

TARTE HAWAIIENNE A LA COSSETARDE
(Donne une tarte de 9 pouces)

- 4 oeufs
- 1 cuillerée à thé de sel
- 1 cuillerée à thé de vanille
- 1 grosse boîte de Lait Evaporé Carnation non dilué
- 1 tasse d'eau
- ⅓ de tasse de sucre
- Croûte de tarte de 9 pouces, non cuite
- 1 petite boîte d'ananas écrasé, égoutté



Mêlez les six premiers ingrédients; battez avec un batteur rotatif jusqu'à consistance homogène. Versez dans la croûte de tarte non cuite. Faites cuire 15 minutes dans un four chaud (425 deg. F.) Baissez le feu jusqu'à chaleur moyenne (350 deg. F.); faites cuire jusqu'à ce que le mélange prenne, de sorte qu'un couteau inséré dans le centre en sorte propre (environ 30 minutes de plus). Faites refroidir. Juste avant de servir, recouvrez de l'ananas bien égoutté.

LORSQUE J'AI MENTIONNÉ Le Poulet Frit à la Mode du Sud, c'est que j'avais l'intention, évidemment, de vous faire part de ma recette favorite pour ce genre de plat. Ma préparation demande des échalotes et du piment rouge doux pour lui donner cet air de "fiesta"; vous *pouvez* omettre ces ingrédients, si vous le désirez. Mais il est une chose dont vous *ne pouvez vous passer*, si vous aimez une délicieuse croûte dorée sur votre poulet ainsi qu'une sauce satinée et riche, à la couleur appétissante. *Il s'agit* du Lait Carnation, utilisé pour tremper les parties de poulet et pour la sauce.



Voici ma recette de

POULET FRIT A LA MODE DU SUD
(4 portions)

Coupez en portions un poulet pour frire. Trempez dans ½ tasse de Lait Evaporé Carnation non dilué, puis dans ½ tasse de farine de maïs assaisonnée. Faites brunir dans une poêle dans ½ tasse de shortening. Recouvrez de ¼ tasse (chacun) d'échalotes hachées et de piment rouge doux. Faites cuire dans un four modéré (350 deg. F.) de 30 à 40 minutes, jusqu'à ce que le poulet soit tendre. Retirez et placez sur un plat chaud.

SAUCE A LA CRÈME

- 3 cuil. à table d'égouttures du poulet
- 3 cuil. à table de farine assaisonnée
- 1 tasse de Lait Evaporé Carnation non dilué
- 1 tasse d'eau

Mêlez les égouttures de poulet et la farine au-dessus d'un feu bas. Mêlez le Carnation et l'eau et remuez lentement pour incorporer au mélange à la farine. Remuez et cuisez jusqu'à ce que le mélange atteigne le point d'ébullition.

ÉCOUTEZ le "Quart d'Heure de Détente". Vos chansons favorites interprétées par vos chanteurs préférés du Québec. Les mardis et jeudis après-midi à 1 h. 45. Consultez votre journal pour les postes.

GRATUITE: Ma NOUVELLE brochure "Desserts Simples et Fantaisistes". Une foule de desserts que vous aimerez. Pour obtenir votre exemplaire gratuit, écrivez à Département 37, Carnation Company Limited, Toronto, Ontario.

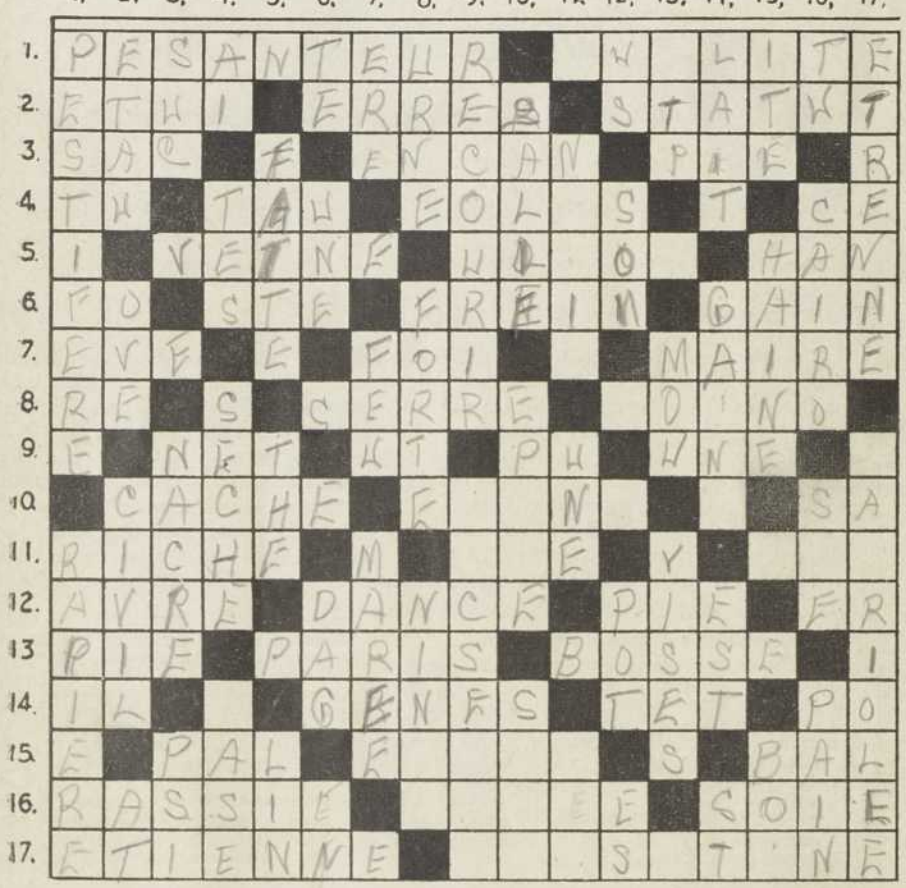
SI VOUS AIMEZ UNE CUISINE PRATIQUE, le Lait Evaporé Carnation est le lait qu'il vous faut. *Aucune* autre forme de lait n'offre une utilité aussi variée. Aucun autre lait n'offre une teinte et une consistance si délicieusement riches, et ne communique une telle saveur aux aliments. Carnation est concentré pour être doublement riche et il a subi un traitement calorique spécial. Il est assez épais pour être *fouetté*. Vous pouvez donc l'employer *non dilué* dans le café . . . sur les céréales, les fruits et les desserts . . . dans les recettes qui exigent de la crème. Ou encore, vous pouvez mêler Carnation non dilué avec une égale quantité d'eau pour le servir comme breuvage ou l'utiliser dans presque toutes les recettes qui requièrent du lait. Essayez Carnation pour votre cuisson. Vous serez ravie des résultats. Et vous épargnerez aussi de l'argent!

Pour obtenir une couleur plus appétissante, une saveur plus délicieuse, pour plus d'économie, "crémez" votre café avec du lait Carnation non dilué. Constatez par vous-même pourquoi les gens, de par le monde, disent: "Le café a meilleur goût avec Carnation".



"de Vaches Contentes"

NOS MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

1—Force qui semble attirer tous les corps vers le centre de la terre. — Ce qui fait qu'une chose est telle.

2—Sorte de boîte qui sert à conserver un objet. — Trains, manières d'aller. — Règle établie pour la conduite d'une association.

3—Espèce de poche. — Vente à l'enchère. — Instrument pour enfoncer les pavés.

4—S'emploie dans l'intimité. — Figure héraldique en forme de T. — — Fils d'Hellen. — Symbole chimique du *cérium*.

5—Canal qui ramène le sang des extrémités au coeur. — Voyageur espagnol, né à Séville. — Cri sourd d'un homme qui frappe un coup.

6—Nom du Bouddha, en Chine. — Sainte (abr.). — Ce qui retient un organe. — Avantage, succès.

7—Première femme. — Assurance de tenir un engagement. — Premier magistrat.

8—Ile de l'Atlantique. — Local vitré pour protéger les végétaux. — Ustensile servant à chauffer un lit.

9—Sans surcharge. — Premier mot de l'hymne de saint Jean-Baptiste. — Du verbe pouvoir. — Unité.

10—Lieu secret pour dissimuler quelque chose. — Instrument de chirurgie. — A lui.

11—Abondamment pourvu. — Vieillesse. — Préfixe indiquant un degré moins élevé.

12—Rivière de Normandie. — Suite de mouvements cadencés du corps. — Femme bavarde. — Première conjugaison.

13—Genre d'oiseaux passereaux à plumage blanc et noir. — Capitale de la France. — Grosseur contre nature au dos.

14—Lui. — Gant qui ne couvre que l'avant-bras. — Tesson. — Fleuve d'Italie.

15—Pieu aiguisé par un bout. — Vent du midi, chez les Romains. — Assemblée où l'on danse.

16—Pain qui n'est plus frais. — Vallée de l'Argolide. — Etoffe soyeuse.

17—Premier martyr du christianisme. — Propre à rendre la confiance.

VERTICALEMENT

1—Attaqué de la peste. — Epée à lame fine pour frapper d'estoc.

2—Instrument pour serrer les objets à limer. — En forme d'oeuf. — Qui concerne les citoyens. — Préposition latine.

3—Liqueur qui s'exprime des viandes. — Substance éclatante employée en tabletterie. — De l'alphabet grec ancien.

4—Inflammation des synoviales du poignet. — Qui sont à toi. — Terre à sec à la basse mer. — Surface sur laquelle un corps est posé.

5—Comble d'un édifice. — Arbrisseau de la Chine. — Plante textile.

6—Equerre. — Unité. — Préjudice, dommage. — Symbole chimique de l'*étain*.

7—Epoque. — Décédé depuis peu. — Qui appartient à la mer.

8—Vase d'ornement. — Robuste, vigoureuse. — Emanation du radium.

9—Avoir recours à, faire appel à. — Faire devenir sot.

10—Grande pièce d'un appartement. — Excroissance pointue des végétaux. — Prénom du deuxième roi légendaire de Rome.

11—Cargaison. — Adjectif indéfini. — Possessif.

12—Usages. — Bruit. — Marmite de cuisine. — En les.

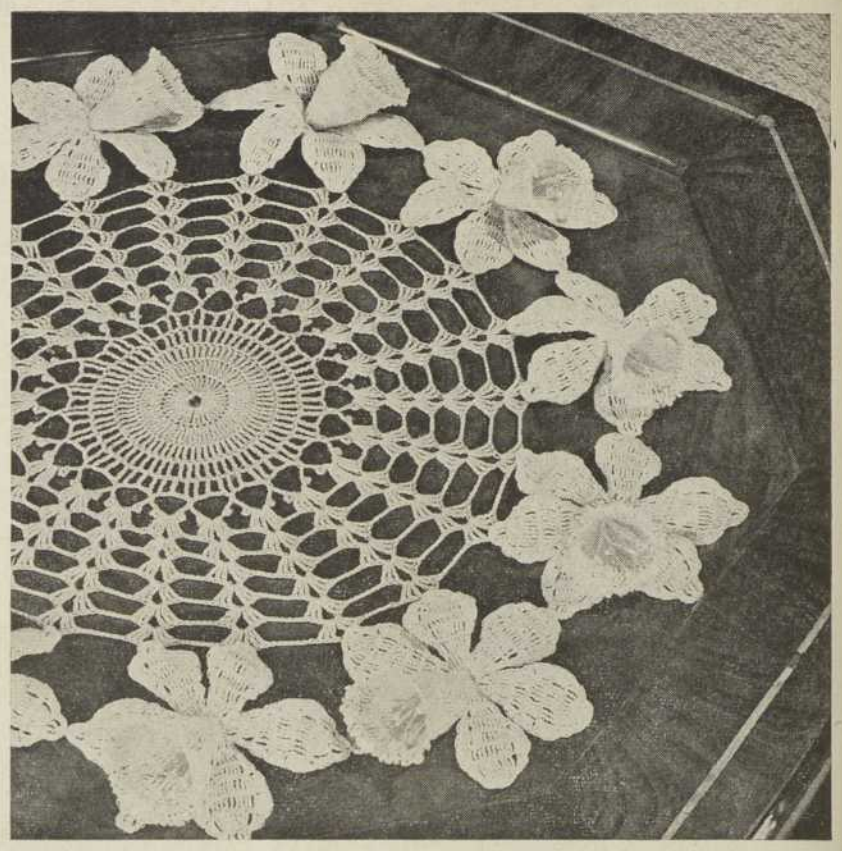
13—Ville de Belgique (Hainaut). — Qui cède facilement au toucher. — Diriger son coup vers.

14—Désagréable à la vue. — Toute espèce d'étui. — Point cardinal. — Symbole chimique du *strontium*.

15—Allez, en latin. — Passion qui nous porte à désirer du mal à quelqu'un. — Ancienne parure féminine.

16—S'emploie entre copains. — Capitale de l'Egypte. — Auteur des *Mystères de Paris*. — Nourriture, en général.

17—Première vente du jour que fait un marchand. — Auto à carrosserie fermée transformable en torpédo.



LES JONQUILLES EN FLEURS

Fournitures :

Fil à crocheter mercerisé « *Chain* » Coats, no 30 : 3 petites balles vert nil, no 623 et 6 balles jaune foncé, no 2148. Un crochet en acier no 10. Le centre mesure 14" de diamètre.

•

Les étamines.

Commencer par le centre avec le fil vert, faire 12 m. Unir avec pms pour former un rond.

1*er rang* : 4 m., 32 br, dans le rond. Unir avec pms au haut de la 4e m. ; 2*e rang* : 4 m., br. dans pms. 2 br. dans chaque br. autour. Unir. 3*e rang* : 4 m. br. dans chaque br. autour. Unir. 4*e rang* : 5 m. br. * dans br. suivante, 1 m. Répéter de * autour. Unir à la 4*e* m. de la ch. de 5. 5*e rang* : 6 m. * br. dans la br. suivante, 2 m. Répéter de * autour. Unir. 6*e rang* : pms dans l'esp. suivant, ms dans le même esp. 5 m., ms dans la 3e m. de la ch. à partir du crochet (1 picot), 8 m., ms dans la 3e m. à partir du crochet (autre p.) 2 m., sauter 2 espaces, ms dans l'esp. suivant. Répéter de * autour. Unir. 7*e rang* : pms au centre de la boucle suiv. (entre les p.) 4 m., dans le même esp. faire 2 br. 3 m. et 3 br. (1 coquille) ; * 3 m., dans la boucle suiv. entre les p. faire 3 br., 3 m. et 3 br. Répéter de * autour. Unir. 8*e rang* : pms dans les 2 br. suiv. et l'esp. suiv., 4 m., dans le même esp. faire 2 br. 3 m. et 3 br. (coquille sur coquille) ; * 3 m., coquille dans l'esp. de la coquille suiv. Répéter de * autour. Unir. 9*e rang* : * Coquille sur coquille, 4 m. Répéter de * autour. Unir. 10*e*., 11*e* et 12*e rangs* : coquille sur coquille, 1 m. de plus entre chaque coquille à chaque rang. Unir. Couper à la fin du 12e rang.

Les jonquilles : (en faire 11)

Commençant à la base de la jonquille, fil jaune, faire 5 m. Unir avec pms pour former un rond.

1*er rang* : 4 m. 11 br. dans le rond. pms au haut de la 4*e* m. 2*e rang* : 4 m., br. dans les pms. * br. dans les 2 br. suiv., 2 br. dans la br. suiv. (1 br. de plus). Répéter de * autour. Unir. 3*e rang* : ms dans pms, ms dans chaque br. autour. 4*e rang* : ms dans chaque ms autour. 5*e* au 15*e rangs* incl. : ms dans chaque ms, augmentant 2 ms également à chaque rang. Eviter d'embarquer les unes sur les autres les mailles ajoutées. 16*e rang* : 4 m. br. dans chaque ms autour. Unir. 17*e rang* : et 18*e rang* : 4 m., br. dans chaque m. autour, augmentant 3 br. également autour. Unir. 19*e rang* : ms dans pms. 5 m., ms dans la br. suiv. Répéter de * autour. Pms dans la 1ère ms. Couper.

Le pétale : (en faire 6)

Commençant à la base du pétale, faire une chaîne de 18 m. Unir avec pms pour former un rond.

Premier pétale : 1*er rang* : 4 m. 4 br. dans le rond. 4 m. tourner. 2*e rang* : br. dans la 1ère br., br. dans les 3 br. suiv., 2 br. au haut de la chaîne tournée, 4 m. tourner. 3*e* et 4*e rangs* : br. dans la 1ère br., br. dans chaque br. en travers, 2 br. au haut de la chaîne tournée. 4 m., tourner. 5*e rang* : sauter la 1ère br., br. dans chaque br. et au haut de la ch. tournée, 4 m., tourner. 6*e rang* : sauter 1ère br., en retenant sur le crochet la dernière boucle de chaque br., faire une br. dans les 2 br. suiv., passer le fil par-dessus et le tirer à travers toutes les boucles sur le crochet (1 br. réunie est formée), br. dans les 4 br. suiv. ; en retenant sur le crochet la dernière boucle de chaque br.,

Solution du mois précédent



Douceur et absorptivité plus grandes

que seule assure

La Nouvelle Kotex





La Nouvelle Kotex* avec Couverture de gaze Wondersoft* vous apporte une innovation en fait de confort durable . . . de douceur jusqu'ici inconnue.

Une douceur plus sûre—En raison de sa base de gaze si fiable, cette couverture-merveille procure une *double* sécurité: non seulement elle est plus forte, mais elle absorbe *aussi entièrement.* La toile spéciale est toujours ouverte et libre pour admettre *rapidement* toute l'humidité (les bords restent secs—ne peuvent s'effilocher).

Seule la Kotex possède cette si douce et sûre couverture. Et seule la Kotex a des bouts diminués . . . et conserve sa forme et son confort des heures durant.

Pour un maximum de confort et de sécurité . . .

LA CEINTURE KOTEX WONDERFORM*

Votre choix de blanc ou rose. Faite d'un souple élastique fort, léger, qui ne se tord ni ne s'enroule. Elle demeure plate même après de nombreux lavages. Sèche vite. (Pourquoi ne pas en acheter *deux*—pour alterner?)

KOTEX SE VEND EN 3 FORMATS

Régulier (Boîte bleue) Junior (Boîte verte) Super (Boîte brune)



La Nouvelle Kotex

avec Couverture Wondersoft

*Marques déposées

faire br. dans la br. suiv. et br. au haut de la ch. tournée et compléter 1 br. réunie comme ci-haut. 4 m., tourner. *7e rang* : sauter la 1ère br., retenant sur le crochet la dernière boucle de chaque br., faite br. dans la br. suiv. et dans chaque br. qui suivent, br. dans le haut de la ch. tournée, passer le fil par-dessus et le tirer à travers toutes les boucles sur le crochet. Couper.

Second pétale : Attacher le fil au rond, 4 m., 4 br. dans le rond, 4 m., tourner et compléter comme pour le premier pétale. Faire 4 autres pétales de la même façon.

Attacher le fil à la base du pétale, 2 ms dans l'esp., 3 ms dans l'esp. suiv. ; dans l'esp. suiv., faire 2 ms et 3 demi-maille-double ; 5 md dans l'esp. suiv. 7 md dans l'esp. suiv. ; dans l'esp. suiv. faire 3 demi md et 2 ms, 4 md dans l'esp. du haut. Travailler l'autre côté de la même façon. Continuer ainsi tout le tour des bords des pétales.

Placer la fleur dans le rond des pétales et coudre en place. Coudre les étamines en place. Empeser la fleur. Coudre les fleurs autour du centre de la façon suivante : Unir le bout de deux pétales à deux coquilles ainsi que les pointes de deux pétales, tel qu'illustré.

Abréviations :

m... maille, maille en l'air ; pms... petite maille serrée ; ms... maille simple ; md... maille double ; br... bride ; p... picot ; esp... espace ; suiv... suivant ; ch... chaîne.

* L'astérisque indique la partie du travail qu'il faut répéter.

POUR FAIRE LA CONQUÊTE DU ROI

[*Suite de la page* 13]

— Pourvu que je parvienne à me rappeler le nom des choses délicieuses que j'ai préparées !

Dans cet appartement minuscule, il était impossible de ne pas surprendre la plus grande partie de la conversation qu'échangèrent Joy et son hôte.

— Mike, s'exclama Joy en ouvrant la porte, chéri, il y a des siècles que je ne vous ai vu !

— Un mois environ, répondit une voix profonde et amusée. Joy ! est-ce possible ? Cet arôme ineffable sort-il bien de *votre* cuisine ?

Avec une légèreté feinte, Joy expliqua :

— Depuis votre dernière visite, j'ai pris des leçons. Attendez, je vais chercher le potage.

A la cuisine, Connie lui tendit un plateau chargé de deux assiettes fumantes en disant :

— Voici le potage, le sel y est.

Joy passa une assiette à Michael et garda l'autre.

— Il faut le manger avec du fromage râpé, conseilla-t-elle au jeune homme en lui présentant le plat qui le contenait.

Pendant quelques secondes le silence régna, puis Connie entendit Michael déclarer après avoir poussé un soupir de satisfaction.

— C'est le meilleur potage que j'aie jamais mangé. De quoi est-il composé ?

— De toutes sortes de choses, dit Joy avec volubilité. Je l'ai baptisé « Enchantement du Démon ».

— Laissez-moi réfléchir, murmura Michael, il doit contenir de l'oignon. Un soupçon, n'est-ce pas ?

Connie effrayée pensa : elle ignore de quoi il est fait.

Mais Joy ne se démonta pas :

— Je ne puis vous le dire, c'est un secret.

— Dites-le moi et en échange, je vous donnerai la recette de ma salade russe. Je ne l'ai jamais donnée à personne.

Joy répondit avec fermeté :

— Non, je regrette. Je n'échange jamais de recettes. Je vais chercher la suite.

— Laissez-moi vous aider, proposa Michael en sautant sur ses pieds.

— Non, restez où vous êtes ! Une femme lave la vaisselle et la cuisine est si petite qu'il n'y aurait pas de place pour vous !

Joy apporta les assiettes de toasts que Connie lui avait passées et avant de regagner la cuisine, dit :

— Beurrez-les pendant qu'ils sont chauds.

Elle apporta le mets suivant et prit place.

Connie glissa un regard par le trou de la serrure pour voir si Michael appréciait le plat de résistance et aussi comment était ce Michael pour qu'une femme comme Joy désirât faire sa conquête.

Ce qu'elle entrevit du jeune homme le lui fit mieux comprendre. Mince, hâlé, les cheveux drus et les yeux bruns taquins, il n'était pas beau à la manière des stars de cinéma, ses traits étaient trop accusés, mais il avait de solides dents blanches et un sourire engageant.

Joy avait préparé le poisson bouilli entouré de petits pois, elle dit :

— Goûtez-le avec cette sauce aux crevettes.

A nouveau Michael mangea en silence avant de lever les yeux et de demander d'une voix ardente :

— Joy, comment appelez-vous ce plat royal ?

— Poisson Robinson Crusoé. C'est une petite chose que j'ai inventée, j'aime à inventer des plats.

— Mais pourquoi lui avez-vous donné ce nom ?

— Mon Dieu, j'ai oublié, j'ai inventé tant de recettes. Je vais y réfléchir et avant la fin de la soirée cela me sera revenu en mémoire.

Dans la cuisine, Joy murmura à Connie :

— Par les cornes du diable, et je dis bien « diable » pourquoi ai-je appelé ce maudit plat « Poisson Robinson Crusoé » ?

Connie sourit et chuchota quelque chose.

— Hum ! Joy haussa les épaules — quelle raison idiote, vite, donnez-moi la recette.

— Je regrette, mais je vous ai prévenue, je ne donne pas mes recettes.

Connie avait préparé l'entremets et le café sur un plateau dont Joy s'empara.

Michael s'émerveilla :

— Et dire que je ne vous croyais pas une femme d'intérieur !

— Pourtant, j'aime autant faire la cuisine qu'autre chose.

— Vous vous souvenez de ma soupe de lentilles au fromage et aux tomates ?

— Comment pourrais-je l'avoir oubliée ?

— Eh bien, je vous en donnerai la recette contre celle du « Poisson Robinson Crusoé ».

Joy se montra inflexible.

— Je ne donne jamais de recettes.

Printemps!



Une coiffure impeccable

PRINCESS PAT
RESILLES

conservez les coupons-primes

ÉPARGNEZ DAVANTAGE
grâce au
format économique



Deux fois la quantité de teinture pour seulement 25¢

Oui, le nouveau paquet de Tintex—format économique—contient deux fois plus de teinture que le paquet de 15¢. Maintenant, vous pouvez épargner plus que jamais en vous servant de All-fabric Tintex pour teindre à la maison.

All-fabric TINTEX

Formats de 15¢ et 25¢

Michael reconnut.

— Moi non plus, mais un échange c'est différent. Joy, montrez-vous « sport ».

Elle biaisa :

— J'y réfléchirai. Voici l'entremets.

— Il paraît divin...

— C'est un pudding Maurice au citron, une vieille recette qu'on transmet dans ma famille de génération en génération et j'ai juré de ne jamais la révéler.

Il grimaça un sourire.

— Parfait, parfait.

C'était deux délectables couches de biscuits d'or brun pâle surmontées d'amandes grillées. Joy lui en servit une tranche copieuse.

Michael avala trois bouchées avant de parler, puis il roula des yeux extasiés et chantonna :

— Hum, hum, c'est un nuage ! un baiser d'ange. Femme, vous êtes un cordon bleu !

Joy fit la modeste.

— Ce n'est rien. Oh ! à propos, je me rappelle pourquoi j'ai baptisé mon poisson « Robinson Crusoé » : c'est précisément la sorte de plat que Robinson Crusoé eût souhaité voir son fidèle Vendredi lui préparer.

Le dîner prit fin. Joy débarrassa la table et gagna la cuisine. Elle murmura :

— Il me prend pour une cuisinière extraordinaire. Si je ne fais pas sa conquête, ce ne sera pas de votre faute.

Elle laissa Connie laver la vaisselle et revint auprès de Michael.

Le téléphone sonna et Joy répondit, une longue conversation s'engagea. Joy répétait sans cesse : « Non, vous ne pouvez pas venir, j'étais déjà au lit. »

Michael avait soif. Il se rendit dans la cuisine pour boire quelque chose. Au bruit de son pas, Connie se retourna et lui sourit. La recommandation de Joy lui revint brusquement à l'esprit : « S'il vous aperçoit ayez une extinction de voix ou quelque chose d'approchant ». Mais il était trop tard, Michael surpris et charmé lui rendait son sourire. Apparemment, incapable de la quitter du regard, il demanda :

— Puis-je avoir un verre d'eau ?

— Certainement, dit Connie en lui en tendant un.

Il le prit et dit :

— Quel merveilleux repas Miss Haddon avait préparé !

Connie décida de s'en laver les mains et acquiesça :

— J'aimerais... qu'elle me donnât des leçons.

C'est alors que Joy entra en coup de vent.

— Mike, demanda-t-elle, en jetant un regard glacé sur Connie, que faites-vous là ?

— Je bois un verre d'eau.

— Bien, maintenant, venez au coin du feu, à la cuisine il fait froid.

Michael salua Connie et suivit Joy dans l'autre pièce.

En mettant son chapeau et son manteau, Connie entendit Joy interroger :

— Que vous disait cette fille ?

Connie, la porte de service entrouverte prêta l'oreille pour entendre la réponse de Michael.

— Qu'elle voudrait prendre des leçons avec vous. Mais une aussi jolie créature n'a pas besoin de savoir faire la cuisine.

Connie se sauva dans la nuit brumeuse avant que Joy ait prononcé une parole.

Les deux semaines qui suivirent, elle parcourut la ville en quête de distraction et surtout pour fuir sa chambre. Elle visita les parcs, les musées, les galeries d'art.

Un jour, dans l'une d'elles, elle se pencha devant une belle toile pour lire la signature du peintre. Au lieu d'un nom, il y avait dans un angle un petit oiseau blanc aux longues jambes. Connie essayait de découvrir ce qu'il signifiait lorsqu'une voix lui murmura à l'oreille : « C'est une « crane ».

Elle se redressa et vit l'homme aux yeux bruns malicieux qui se prénommait Michael.

— Je vous ai suivie de salle en salle pour être sûr que c'était bien vous, expliqua-t-il.

Elle rougit et se sentit étrangement heureuse et émue. Elle pensait : « Michael est-ce réellement lui ? », mais elle se contenta de demander :

— Pourquoi une « crane » ?

— Vous voyez ce petit M noir sur l'aile de l'oiseau ? M pour Michael... Michael Crane.

Les yeux de Connie s'ouvrirent tout grands.

— Vous êtes Michael Crane ?

Il acquiesça de la tête.

— Maintenant que vous connaissez mon identité, venez prendre une tasse de thé et bavarder un peu.

Quelques minutes plus tard, Connie, installée à une petite table, en face de Michael, buvait du thé indien en mangeant des scones. Et ils parlaient, parlaient... Michael déclara enfin :

— Pourquoi laviez-vous la vaisselle chez Joy Haddon ?

— Pour de l'argent.

— Mais grands dieux, vous ne devriez pas avoir besoin de laver la vaisselle, vous pourriez...

Un groupe entrait pour dîner et par la porte ouverte, Connie stupéfaite vit les lumières de la rue semblables à des boutons d'or dans le crépuscule pourpre.

— Oh ! je n'avais aucune idée qu'il fût si tard, il faut que je m'en aille.

Lorsqu'ils furent dehors, Michael proposa :

— Je vais vous reconduire.

Connie réagit vivement.

— Je ne rentre pas chez moi. J'ai... un rendez-vous.

— Alors, j'irai vous voir un de ces jours, où habitez-vous ?

Connie aperçut son autobus à l'arrêt, elle courut en criant :

— Voici mon autobus, merci pour le thé.

Tandis que le lourd véhicule démarrait, elle songeait : « Il était temps, une minute de plus et je prenais rendez-vous avec lui, et selon notre marché, il appartient à Joy Haddon. »

Quelques jours plus tard, Connie fut demandée pour préparer un dîner chez Barbara Bretton, une jeune artiste à la chevelure rousse et aux yeux verts. Elle confia à Connie qu'à son avis, faire la cuisine était du temps perdu, mais qu'elle avait un ami qui considérait que la place de la femme est à son foyer. C'est pourquoi jusqu'à ce qu'il ait fait sa demande en mariage... elle prétendrait savoir cuisiner...

A sept heures, l'hôte de Miss Bretton arriva. Le studio était si vaste, que Connie ne perçut qu'un murmure jusqu'au moment où ils prirent place à la table voisine de la cuisine ; une voix masculine déclara alors :

— Babs, ce potage est une merveille.

Connie faillit s'évanouir, la voix était celle de Michael.

Miss Bretton répondait :

— Je l'ai baptisé *Enchantement du Démon*. Il n'est pas mauvais, en effet.

Connie voulut fuir, mais auparavant elle glissa un coup d'oeil par une fente de la porte, aperçut le visage souriant de Michael et comprit qu'elle devait rester.

En mangeant le plat de résistance le jeune homme remarqua :

— Et dire que je m'imaginais, Babs, que pour vous, faire la cuisine c'était perdre son temps !

— Vous sembliez, vous-même, y prendre tant de plaisir que j'ai voulu essayer. Je m'exerce en secret, depuis quelques mois. Croyez-vous que je



Pas besoin de se mettre à genoux, ni de s'esquinter! Il suffit de dissoudre une couple de cuillerées à thé de lessive Gillett dans un seau — et de passer la vadrouille mouillée sur le plancher. Gillett est une magicienne! Elle extirpe la crasse collante, dissout la graisse, laisse le bois et les linoléums immaculés! Employez-la telle quelle pour nettoyer le bol des cabinets et déboucher les éviers. C'est la plus précieuse auxiliaire qui se puisse trouver. Exiger Gillet aujourd'hui.



GL-219F

LIVRE GRATUIT SUR
L'ÉPILATION

Lisez comment des milliers de femmes et jeunes filles combattent les poils superflus. Mon livre vous explique ma méthode efficace. Discrétion absolue. Livre expédié sous enveloppe blanche. Confidentiel. Aussi OFFRE D'ESSAI. Aucune obligation. Adressez ANNETTE LANZETTE, Dépt. C-775, P. O. Box 600, Toronto, Ont. Inclure timbre 4¢ pour réponse.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN
à vendre

Adressez-vous à
ROMÉO AUGER

CR. 9363 1250, rue Villeray, Montréal

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE. C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.



CHEZ
TOUT
BON
CORDONNIER

CAT'S PAW
Talons et Semelles de Caoutchouc

parviendrai à la faire aussi bien que vous ?

Michael admit :

— On le dirait... vous m'avez peut-être déjà battu. Comment appelez-vous ce poisson ?

— « Robinson Crusoé ». C'est un plat dont j'ai inventé la recette.

— Vous l'avez inventée ?

Michael garda ensuite le silence un instant et demanda :

— Et pourquoi l'appelez-vous ainsi ?

Connie retint son souffle. Auparavant elle l'avait expliqué à Miss Bretton et celle-ci maintenant répondait à Michael que c'était précisément le plat que Robinson Crusoé eût souhaité voir Vendredi lui préparer.

— Très juste, acquiesça Michael avec un petit rire, puis il ajouta : Vous souvenez-vous de mes oeufs sauce lyonnaise. Je vous en donnerai la recette contre celle de ce poisson.

— J'y réfléchirai, promit Miss Bretton prompte à se compromettre. Dans la cuisine, elle ordonna dans un souffle :

— Vite, je vous en prie, écrivez la recette de ce plat.

Connie lui rappela qu'elle avait posé comme condition de ne jamais dévoiler ses recettes. Miss Bretton insista, Connie demeura inflexible. Miss Bretton, les joues rosies par la colère emporta l'entremets dans la salle à manger, s'adressant à Michael, elle dit d'un ton ferme :

— Voici un pudding Maurice au citron. Je ne vous en donnerai pas la recette et pas davantage la manière d'accommoder le poisson. pas maintenant du moins, j'estime que ces recettes font partie du patrimoine familial.

Michael mangea le pudding et Barbara proposa :

— Prenons le café près de la cheminée, je vous montrerai mes derniers dessins.

Le télépl.one tinta à l'instant où Barbara tendait au jeune homme un dessin pour qu'il l'admirât. Elle alla répondre. Une feuille de papier vola de la table sur le parquet. Michael la ramassa et la parcourut machinalement. Puis, il la relut attentivement et son visage hâlé s'illumina.

Alors Michael se dirigea vers la cuisine. Babs l'aperçut et ses yeux verts étincelèrent. Elle dit précipitamment dans le cornet.

— On m'appelle pour une chose urgente, téléphonez-moi demain.

Elle entra dans la cuisine au moment où Michael disait :

— Puis-je vous demander un verre d'eau ?

Toutefois, parce qu'il lui tournait le dos, elle ne vit pas le clin d'oeil qu'il faisait à Connie, mais celle-ci voyant Miss Bretton derrière Michael, répondit en hésitant :

— Pourquoi... naturellement Monsieur, et lui tendit un verre.

— Michael, ordonna Barbara, en le tirant par le coude, venez, je ne vous ai pas encore montré mon meilleur dessin.

Dès que la porte se fut refermée sur eux, Connie mit son chapeau et se hâta vers la sortie de service.

Trois jours après ce que Connie appelait le fiasco Bretton, un certain Mr. Grue téléphona pour demander des renseignements au sujet de l'annonce. Il voulait savoir si l'on pouvait, aussi par ce moyen, faire la conquête d'une femme.

— Je ne puis vous l'assurer, répondit Connie, mais il vaut la peine d'essayer.

Le samedi matin, lorsque Connie sonna à l'adresse indiquée par Mr. Grue, une grosse femme de ménage l'introduisit. Elle lui remit l'argent pour les emplettes en disant :

— Le dîner à sept heures pour trois personnes, miss. » Et se remit à l'ouvrage.

A sept heures, ce soir-là, le dîner était prêt et le couvert mis pour le trio de convives. La porte d'entrée s'ouvrit et Connie entendit des voix et des rires, puis quelqu'un s'immobilisa sur le seuil de la cuisine.

— Le monde est petit, n'est-ce pas ? remarqua Michael Crane en s'emparant de la douce main de la jeune fille.

— Que faites-vous ici ?

— Pourquoi ? Mais je suis chez moi. Je vous ai téléphoné pour vous prier de venir préparer le repas.

— Vous avez dit que vous vous appeliez, Grue, vous avez ment...

Il sourit.

— Pas complètement, Crane en français se dit grue.

Et Michael emporta le potage. Il y eut un remue-ménage, des rires joyeux et Connie entendit une voix déclarer :

— Michael, cette table est adorable. Cette coupe de fruits si originale contrastant avec le bleu de ce verre de Bristol ferait une merveilleuse nature morte.

Cette voix ! Connie eut encore recours au trou de la serrure et vit Michael flanqué à gauche de Joy Haddon et à droite de Barbara Bretton.

Tout en servant le potage, il murmura :

— Mangez-le avec du fromage râpé.

Etonnées, les jeunes filles se regardèrent, mais un peu plus tard lorsque Michael apporta le plat de résistance, la bombe explosa. Les deux invitées s'exclamèrent simultanément :

— Mike Crane, vous avez volé ma recette de poisson Robinson Crusoé.

Puis elles se dévisagèrent, comprenant enfin que l'autre avait servi au jeune homme, un repas identique à celui qu'elle-même lui avait offert.

Il répondit en riant :

— Impossible, c'est une petite chose que j'ai inventée. Je l'ai baptisée ainsi, parce que c'est précisément la sorte de mets que Vendredi eût pu cuire pour Robinson Crusoé. N'êtes-vous pas de mon avis ?

Peu après, Connie se rendit compte que la pièce était silencieuse. Elle pensa : il les a sans doute reconduites chez elles. Elle entrebâilla la porte et la chambre était vide, elle y entra pour débarrasser la table. Portant un plateau chargé, elle regagnait la cuisine à l'instant où Michael y pénétrait par l'entrée de service.

— J'ai bientôt fini, je partirai dans cinq minutes, dit-elle.

Il lui prit le plateau des mains et le posa sur la table. Sans regarder le jeune homme, elle demanda :

— Eh bien, le repas a-t-il produit son effet ?

— Je ne sais pas encore. Vous pourrez peut-être m'aider ?

— Comment ? Une femme doit faire son choix elle-même.

— C'est bien ce que je pense. Cette soirée était un prétexte. Pour vous faire venir chez moi, il fallait que j'eusse des hôtes. Maintenant, si je vous dis : Connie, je vous aime, voulez-vous m'épouser, saurez-vous prendre une décision ?

La réponse de Connie fusa prompte et spontanée.

— Oui, Michael.

Il serra la jeune fille dans ses bras.

Au bout d'un long moment, il l'écarta, sans toutefois la lâcher :

— Quelle petite tricheuse, vous êtes ! Prétendre que ce repas ferait la conquête d'un homme.

— Eh bien, n'est-ce pas le cas, demanda Connie hésitante... Après tout... je n'avais pas spécifié pour qui il ferait la conquête... du roi.

ALICE MEANS REEVER,
traduction de MIREILLE DEJEAN.

Comment paraître
plus jolie
en 10 jours!



Dès ce soir commencez ce nouveau soin de beauté différent !

● Un spécialiste de renom pour la peau a préparé ce Facial au Foyer avec une crème de beauté tout à fait nouvelle. En effet, elle est *médicamentée,* ce qui la rend plus salutaire pour votre peau que toute autre crème. Noxzema *aide à cicatriser* les marques cutanées — et favorise la peau. Employez cette crème régulièrement pour conserver votre teint propre, clair et jeune !

Noxzema fournit une pellicule d'huile et de moiteur qui assouplit la peau sèche et crevassée — adoucit la peau rude — et rafraîchit la peau terne et sans vie.

Donnez-vous ce Nouveau Facial au Foyer — Constatez ensuite comment vous pouvez paraître plus jolie !

1. Le matin et le soir, appliquez Noxzema généreusement sur le visage. Ensuite, à l'aide d'une serviette trempée dans l'eau tiède, et tordue, enlevez cette crème ! Noxzema est une crème *non-graisseuse !* Elle rend votre visage d'une propreté *éclatante !*

[redacted]

Noxzema, Toronto, et votre argent sera remboursé !

Pour une période limitée, vous obtenez le pot géant de 10 oz. pour $1.25 seulement, à tous comptoirs de produits pharmaceutiques et de cosmétiques. Deux fois autant de Noxzema pour votre argent ! *Fabriquée au Canada.*



Les lignes modernes, simples et élancées,
de ce mobilier de haute qualité de Peppler's
évoque discrètement l'Orient mystérieux. Relevé
par une moulure d'encadrement dorée unique et des
poignées distinctives, créées par un artiste,
le mobilier "Mandarin" constitue vraiment une
réalisation sensationnelle en fait de mobilier,
beau et original. Choisissez ce mobilier en acajou
véritable dans l'un des quatre finis suivants:
Silver Mink and Gold; Bone and Gold; Midnite
Ebony and Gold; or Cordovan Cherry and Gold.

Peppler Bros. Co. Limited, Hanover, Ontario

comment mieux réussir les gâteaux avec

Toutes les autorités s'accordent à dire qu'il vous faut un moule luisant pour faire un gâteau parfait. Un moule luisant donne en réalité plus de volume au gâteau, et celui-ci dore plus délicatement, plus également. Avec S.O.S., vous pouvez facilement garder vos moules propres et luisants. Voyez la différence que fait un moule luisant!



Tirez-vous pleinement parti de votre S.O.S.? Voici quelques-uns des milliers d'usages pour S.O.S.—le Tampon pour Récurage Magique: Nettoie facilement la batterie de cuisine.



Récure la cafetière pour du meilleur café.

Garde les égouttoirs immaculés et brillants.



Nettoie



les pneus à flanc blanc, facilement, sans les abimer.

Nettoie les fers à repasser, robinets, poêles.



C-1074-F

SAISON SECHE [*Suite de la page 66*]

faible volonté, ne trouvait pas en elle l'énergie et le désir de résister à sa passion malheureuse.

« La veille du dîner donné au Country-Club de Johannesburg, en l'honneur de leurs noces d'argent, Jonathan Reynolds reprocha à sa femme des pertes plus lourdes encore que de coutume. Il lui fit jurer de ne plus toucher à une carte, de ne plus mettre les pieds sur un champ de courses, et la malheureuse promit. Le matin suivant, avec la lamentable obstination des joueurs malchanceux, elle essaya de rattraper ses pertes des jours précédents et ce fut à moi qu'elle vint en pleurant se confier. Elle avait beaucoup perdu. Je l'avais tirée de plus d'un mauvais pas, mais la somme était trop importante. Je ne pouvais en disposer. Je lui refusai l'aide qu'elle me suppliait de lui donner. Elle me reprocha mon ingratitude, évoqua les souvenirs de mon enfance et menaça de se tuer.

« L'heure du dîner approchait. Nous attendions dans le salon le moment de passer à table, quand Mr. Reynolds offrit le diamant à sa femme. Je vis Margaret rougir, se troubler, regarder son doigt, faire quelques pas d'un air hagard et, tout à coup, elle vint à moi et m'entraîna dans un coin :

« — Honor, au nom du ciel, prenez ce diamant. Je vais dire qu'il a disparu... que je l'ai perdu... J'irai le vendre. Je serai sauvée... Ces dettes, mon Dieu, j'aurais mieux aimé que Jonathan payât mes dettes !

« Elle parlait comme une folle. J'avais peur qu'on ne l'entendît. Elle avait ôté la bague et de force l'avait mise dans mes mains.

« — Promettez-moi de la garder. Personne ne le soupçonnera...

« Je voulus m'en défendre. Elle souffla entre les dents :

« — Je vous le jure, Honor, si vous ne m'aidez pas, je me tuerai...

« Dans l'état de nervosité extrême et de déséquilibre dans lequel elle se trouvait, elle était capable de le faire, je crois. Elle souffrait du mépris de son mari.

« Nous allons passer à table. Je vais faire circuler la bague. Gardez-la..., Honor, je vous en supplie... Personne ne vous soupçonnera. Après, vous me la donnerez et j'irai la vendre. Ce n'est pas un vol, ce n'est pas mal... Après tout, cette bague m'appartient...

« J'eus la faiblesse de lui céder. Quand la bague vint à moi, je la gardai dans mes doigts et la fis glisser dans mon sac. Mon voisin jura qu'il ne l'avait jamais eue. Je proposai qu'on me fouillât, mais que ce fût Mrs. Reynolds elle-même qui s'acquittât de ce soin. Elle joua si bien son rôle qu'on me soupçonne jusqu'à ce jour d'avoir volé cette bague.

Honor avait parlé avec passion et non sans amertume.

— Je devrais ne pas regretter l'acte que j'ai commis, Jay. De ce soir-là, consciente enfin de ce qu'elle faisait, Margaret Reynolds tint parole et ne joua plus, mais le tort qu'elle m'avait causé, je ne pouvais si tôt l'oublier. Malgré toutes les apparences, ce ne furent pas les Reynolds qui me fermèrent leur porte, mais moi qui refusai de retourner chez eux. Cette femme que j'avais considérée comme ma bienfaitrice, comment eût-elle supporté de me recevoir ? Et comment pouvais-je souffrir les soupçons de Jonathan Reynolds ?

« Margaret est morte maintenant et, avant de mourir, elle eut le temps de tout confesser à son mari. Je suis libre de retourner le voir. Je tiens beaucoup à présenter John à Mr. Reynolds ; cette entrevue achèvera de dissiper les doutes de John... s'il en garde encore.

Je n'osais aller vers Honor comme autrefois et lui dire : « Petite fille, je n'ai jamais douté de vous... » J'attendais je ne savais quoi.

— Voilà mon histoire, Jay. Vous ne m'avez jamais soupçonnée. J'ai commis pourtant une grande indélicatesse, par faiblesse, par amitié. Aux yeux de tous, j'étais coupable d'un vol. C'est ainsi que les jugements se font. Eh bien ! dites-moi maintenant quel est le secret de John Somerset, dites-moi franchement ce que vous avez découvert en une heure de temps ?

Sa voix ne trahissait ni anxiété, ni ironie. Elle attendait. La convaincre serait chose difficile.

— Si je vous parlais avec brutalité, je vous ferais beaucoup de mal, Honor.

Elle me regarda, non sans défi :

— Pourquoi hésitez-vous ?... Croyez-vous donc que cela puisse être pire que tout ce que j'ai vécu jusqu'à présent ?

— Puisque vous attachez à John Somerset une telle importance, tout ce qui le touche vous atteindra profondément.

— Peu importe si je dois souffrir !... Vous en avez trop dit. Allons, parlez, Jay.

J'écrasai ma cigarette ; je maudissais la lâcheté qui me poussait toujours à gagner du temps, à reculer indéfiniment l'échéance.

— Une femme est venue ici tout à l'heure, Honor. Elle a été mêlée de très près au passé de John Somerset.

— Beaucoup de femmes ont été mêlées au passé de John. Pourquoi voulez-vous que cela m'atteigne ?

J'aimais son air d'insolence.

— Dans ce cas-là, malheureusement, c'est un peu différent. Cette femme n'est pas n'importe qui... Elle a des droits sur lui.

— Une amie éconduite ?

De pâle, Honor était devenue très rouge.

— Non. Une épouse qu'on a fuie...

Honor se leva et s'appuya contre mon bureau :

— Pauvre ami... Depuis le premier moment de nos fiançailles, John m'a raconté cette histoire... Une femme qui s'est éprise de lui, une simple fille un peu folle qui le poursuit dans le monde entier et prétendant qu'il l'a épousée à Tolède et qu'il l'a fuie un jour. Je comprends que vous ayez été ébranlé... Vous voyez comme c'est simple, Jay... Maintenant, laissez-moi aller. Je dois me préparer. N'oubliez pas que vous devez être à sept heures au Leopard Rock Hotel...

Et, avec un petit signe de tête, en souriant encore, Honor me quitta.

XIII

J'ARRIVAI en retard au Leopard Rock Hotel. J'avais été rendre visite à Mrs. Smith dans la pauvre pension où elle logeait près de la gare. Elle m'avait montré ses papiers de mariage, la seule photographie qu'elle eût gardée de son conjoint, des papiers d'affaires qui prouvaient trop bien que le nommé John S. Smith l'avait ruinée et un dossier énorme qui contenait une correspondance entretenue depuis plusieurs années avec différentes agences pour retrouver, dès 1938, son mari disparu. Je restai assez longtemps avec elle.

Quand je la quittai, je connus des moments de panique. Il ne restait que quelques heures avant le mariage d'Honor et de John Somerset. La réponse d'Honor m'avait prouvé l'intelligence et la rouerie de cet homme,



Protection plus sûre et plus facile contre les problèmes d'hygiène intime



1. ANTISEPTIQUE—Les Norforms sont maintenant plus sûrs et plus efficaces que jamais. La formule nouvelle, exclusive, permet au suppositoire de fondre à la température du corps et de former une pellicule protectrice très efficace. Aucun effet nocif sur les tissus délicats.

2. DÉSODORISANT—Les Norforms sont aussi d'excellents désodorisants. Ils éliminent totalement toute odeur gênante et désagréable.

3. EMPLOI COMMODE—Les Norforms sont de petits suppositoires vaginaux d'emploi très facile et pratique. Ils ne sont pas gras et se conservent à toute température.

NOUVEAUX

NORFORMS

AMÉLIORÉS

• *éprouvés par les médecins*
• *adoptés par les femmes*

Suppositoires vaginaux pour l'hygiène intime

GRATUIT—Pamphlet de renseignements Norform.
Postez ce coupon à : Dept. M-4, Norwich Pharmacal Company Ltd., 107 Atlantic Avenue, Toronto, Ont.

Veuillez me faire parvenir, sous enveloppe blanche le nouveau pamphlet Norform.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... **Prov.**.....

dangereux adversaire qui n'admettrait pas facilement sa défaite.

Je pouvais présenter Mrs. Smith et les laisser face à face, mais si, après plus de dix années, s'il choisissait de ne pas la reconnaître, s'il l'accusait de folie, comment pourrais-je empêcher le mariage ? Si je refusais d'être témoin, un autre s'offrirait aussitôt à ma place. Comment sauver Honor du péril dans lequel elle se jetait tête basse ?

Il était tard ; on m'attendait certainement pour se mettre à table. C'était une étrange idée, en vérité, d'avoir obligé John Somerset, qui détestait conduire de nuit et qui conduisait mal, à prendre ce chemin plein d'écueils pour aller dîner au Leopard Rock Hotel. Tel avait été le souhait d'Honor et son fiancé s'était incliné.

Il était sept heures et demie quand j'arrêtai ma voiture au bord du lac artificiel qui fournit au Leopard Rock Hotel l'eau et l'électricité. La Buick de John Somerset était arrêtée près de la mienne. C'était une nuit qui promettait d'être claire, une nuit de pleine lune. Avant de rejoindre mes compagnons, je soulevai le capot de ma voiture et examiné le moteur usé avec consternation. Enfin, après avoir ôté des gants pleins de cambouis, je montai les marches de l'hôtel et saluai la propriétaire.

Debout, la main appuyée contre le dossier du fauteuil où Honor était assise, John Somerset essayait en vain de créer un peu d'animation. Il était en habit et cette tenue de soirée lui ôtait toute élégance. Peut-être avait-il grossi depuis son arrivée en Rhodésie ? Il me parut mal à l'aise dans des vêtements trop étroits. En robe de style au large décolleté, Honor était très belle. L'amour m'aveuglait-il à ce point ? Ni Mary Randall, ni Mrs. Sinclair, malgré l'élégance de leurs robes, ne pouvaient se comparer à elle...

— Nous vous attendons, Jay, dit John Somerset d'un air de reproche. Nous nous demandions si vous vous étiez perdu...

— Vous êtes l'exactitude même. Nous redoutions un accident...

— Rien de semblable, Dieu merci, dis-je en m'asseyant. Mon moteur ne tourne pas rond. Avec cette route si dangereuse, j'ai cru prudent d'aller au pas.

— John ferait bien de vous imiter, dit Honor. Il fonce à travers tout. S'il y consent, je conduirai sur le chemin de retour.

— Laissez plutôt Jay vous reconduire, Honor, vous en mourez d'envie.

Le ton était aigre. Peut-être s'était-on disputé avant mon arrivée. Les Randall et les Sinclair gardaient le silence.

— A si peu d'heures de notre mariage, mon cher John, je comprends fort bien que vous soyez nerveux, mais puisque vous devez me conduire pendant toute une existence, il vaut mieux sans doute que j'en prenne dès à présent l'habitude.

— Eh bien ! Mary, très en beauté ce soir !...

Elle me lança un regard venimeux. J'aurais dû comprendre que s'il m'était peu agréable d'assister à ce dîner, de voir Honor devenir l'épouse de John Somerset, Mary et peut-être Mrs. Sinclair, à sa façon silencieuse, n'étaient pas plus heureuses. Elles avaient dû pendant longtemps considérer John Somerset comme leur chose, comme leur bien, et elles souffraient de voir Honor le leur prendre.

Ce soir-là, il n'était occupé que de lui-même. Il avala sa soupe avec plus d'appétit que d'élégance et resta silencieux, ramassant ses forces comme la bête qui va sauter.

— Lui avez-vous parlé de ce que je vous avais dit, Honor ? demandai-je, penché vers ma voisine.

— De quoi donc ?

Elle ne s'était pas tournée vers moi, mais elle regardait son fiancé et un peu de rose lui était venu aux joues.

— De la visite que j'ai reçue, de cette femme qui prétendait être la sienne, qui porte son nom...

— De quoi parlez-vous, Jay ? dit John Somerset à voix haute. Nous voudrions bien prendre part à cette conversation intéressante.

— Ah ! dis-je avec une indifférence affectée, en émiettant mon pain auprès de mon assiette, nous parlions de Tolède, Honor et moi... Je lui demandais si vous comptiez la mener là-bas un jour...

Le visage de John Somerset changea de couleur, mais il fit un grand effort pour garder son calme :

— Vraiment, Jay, votre manque de tact me surprend. Vous n'ignorez pas que ma première femme est morte à Tolède. Qui cherchez-vous à blesser ?

On me regardait sans indulgence.

— Personne, bien au contraire. J'annonçais à Honor une nouvelle qui devrait vous emplir le coeur de joie. Votre épouse Caroline...

Sous la table, Honor me donna un coup de pied.

— Mon épouse ?

Je sentais à mes côtés trembler ma compagne.

— Mon épouse ?... *By Jove, man,* vous en avez trop dit. Que signifie cette allusion ?

— Rien.

Dans le pesant silence, les boys desservirent. Martin fit de son mieux pour trouver un sujet de conversation. Il avisa l'un des noirs, tout à coup, et appela l'attention de sa femme :

— Mais, ma parole, Mary, c'est Tobias. Que fait ce gaillard au Leopard Rock Hotel ?

Tobias sourit ; plus grand, plus maigre que jamais, il découvrit ses dents éclatantes dans une grimace diabolique :

— Pas de travail à Johannesburg, *baas.* Je suis revenu dans les montagnes.

Il avait répondu en dialecte cafre, perché sur un pied comme un flamant, le regard tourné vers son ancien maître. L'Hindou le rappela à l'ordre et il quitta la salle à manger.

— L'avez-vous reconnu, John ?... Il était chez nous quand vous êtes arrivé de Londres. Nous l'avons gardé longtemps, mais ces types-là sont tous les mêmes. Ils vous servent fidèlement et, un beau matin, sans tambour ni trompette, les voilà disparus, instables, nomades d'instinct.

— Je n'aime pas les noirs, vous le savez, Martin, dit notre hôte. Pour moi, ils ont tous le même visage et je les déteste également. Quelle folie de vouloir faire de ces gens-là des civilisés !

Il avait juré de se montrer désagréable. A moins que, touchant de près au triomphe, la pensée de son épouse, arrivée d'un autre continent pour le confondre, ne fût pas sans l'inquiéter.

Ce manque de courtoisie nous surprit péniblement.

— Ne faites pas attention à John, dit Honor. Il n'est pas lui-même. En vérité, je ne le reconnais pas.

Elle lui lança un regard étonné et triste. Il fit effort pour se reprendre et, avec un rapide sourire, dit :

— En vérité, je suis confus que ma fiancée doive me rappeler publiquement à l'ordre et mettre en parallèle devant nos meilleurs amis son éducation et la mienne...

« Enfin, dit notre hôte, en levant son verre dans le grand silence, laissons cela. Je voudrais que vous, mes amis, qui m'avez reçu avec tant de

"Venez visiter vos voisins de l'Ontario cette année!"



L'hon. Louis-Pierre Cécile, c.r.

Quel agrément de voyager sur les belles routes de l'Ontario! Quelle satisfaction de loger dans d'excellentes hôtelleries, auberges et pensions où les taux sont raisonnables! Et quel accueil chaleureux vous est réservé par vos frères ontariens! Oui, venez en Ontario pour des vacances dont vous garderez longtemps le souvenir.

Il y a tant de choses intéressantes à voir et à faire! Au seul point de vue historique, l'Ontario est un merveilleux pays de vacances. C'est ici que les Français et les Anglais établirent leur premiers avant-postes. Et des centaines de sites, forts et cairns commémoratifs rappellent de façon éloquente le passage des premiers explorateurs.

Près de Midland, au pays de l'ancienne Huronie, le pèlerin peut voir le sanctuaire élevé en l'honneur des premiers saints de l'Amérique du Nord, les pères Brébeuf et Lalemant, les deux jésuites torturés et brûlés par les Iroquois le 17 mars 1649. Tout près, on peut voir les restes du Fort Ste-Marie partiellement restauré, la première résidence des Jésuites.

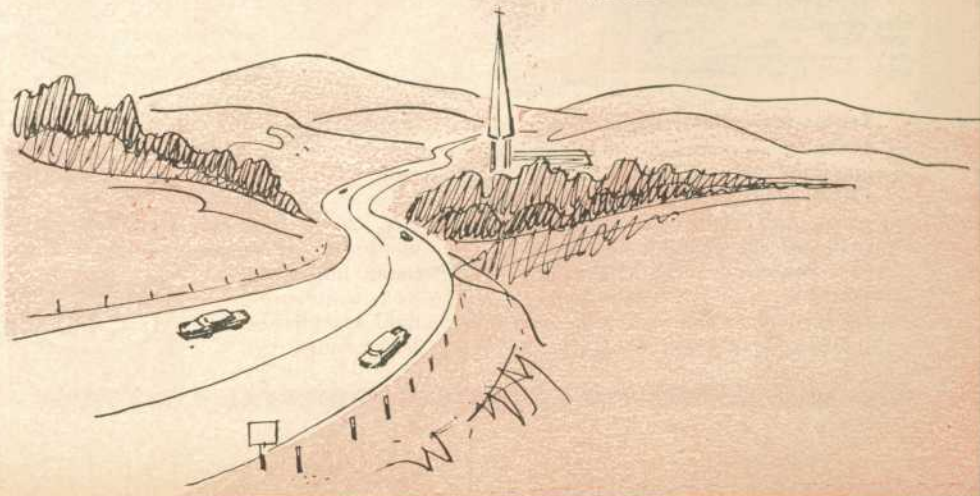
Sur la route 2, près de Midland, un cairn marque le site des chantiers navals de Pointe-au-Baril, où furent construits les derniers bateaux de guerre français qui firent voile sur le Lac Ontario. Egalement sur la route 2, près de Prescott, un autre cairn marque le site du Fort Lévis, construit dans l'Ile Royale par les Français en 1760.

Christian Island (Ile de St-Joseph) est le site du Fort Ste-Marie II, une autre mission jésuite parmi les peuplades huronnes. Près de Quay Street, à Port Dover, une croix commémore le passage de Dollier et Galinée, en mars 1670, alors qu'ils vinrent prendre possession de cette terre au nom du roi de France. A Black Creek, un cairn indique le site où ces deux explorateurs et sept de leurs compagnons—premiers Européens à remonter les Grands Lacs—passèrent l'hiver de 1669-1670. A Kingston, une plaque à l'entrée de la caserne de la Tête du Pont marque le site du Fort Frontenac, construit en 1673 par le Comte de Frontenac.

Naturellement, Champlain est toujours à l'honneur en Ontario, et de nombreux monuments rappellent son souvenir et celui de son lieutenant le célèbre coureur de bois Etienne Brulé.
Complétant ce panorama historique, l'Ontario possède un réseau routier incomparable, des campagnes verdoyantes, des centres de villégiature animés, des plages ensoleillées, des hôtelleries et des auberges achalandées, dont les taux sont toujours raisonnables —songez à tout cela et vous aurez une idée des agréables vacances qui vous attendent cette année en Ontario.
Pour recevoir, gratis, de la documentation sur l'Ontario, écrivez directement à l'hon. Louis-Pierre Cécile, c.r., Ministre du Tourisme et de la Publicité, Chambre 00, 67 College St., Toronto, Ontario.



Venez voir ce monument à la memoire de Champlain



Quoi de neuf pour votre confort

par Nancy Nylon





Il est, à mon avis, le petit chien le plus gentil du monde. C'est un épagneul au pelage brun et soyeux . . . espiègle et charmant. J'essaie depuis des semaines de lui trouver un nom, hélas, sans résultat. Peut-être pourriez-vous m'aider? Adressez tous les noms qui vous viennent à l'esprit à Nancy Nylon, Dép. 99, Edifice C-I-L, Montréal, d'ici le 1er juin, 1954 au plus tard. La personne gagnante recevra un prix de $100 ainsi qu'un joli petit chien de peluche. Vingt autres prix de $10 seront distribués. Un groupe de femmes journalistes et moi-même formerons le jury et si deux personnes nous font parvenir le nom gagnant, chacune d'elles recevra $100. Les employés de la C-I-L ne peuvent participer à ce concours.

C'est le printemps . . . et les futures mariées ne se sentent plus de joie, surtout depuis qu'elles savent facile d'assurer leur élégance avec les dentelles, les tulles et les tricots de nylon. Cette année, les trousseaux en nylon sont si beaux . . . et vous serez étonnées de constater combien ils retiennent longtemps toute leur fraîcheur, et le peu de soins qu'ils exigent. Ce jupon en tricot de nylon, avec



son corsage de dentelle "Orchid", résistera à de nombreux lavages et séchera en un clin d'oeil. Si vous vous mariez ce printemps, demandez mon dépliant: "Comment préparer un trousseau en nylon". Ecrivez à Nancy Nylon, Dép. 99, Edifice C-I-L, Montréal.



Quoi de plus sobre, de plus frais et de plus charmant que ce joli modèle marine et blanc, en cloqué fin, avec jupe cloche et col claudine! Vous le porterez sous votre manteau de printemps et pendant les jours chauds de l'été. Cette année, voiles, plissés, et imprimés enjoliveront les vitrines de tous les magasins.

Pour compléter chacune de vos toilettes d'été, vous voudrez posséder quelques paires de gants de nylon, aussi chics que légers. Il en est pour tous les goûts: modèles courts très simples ou vaporeux, modèles longs couvrant le coude. Ils sont transparents ou opaques, toujours frais et impeccables . . . Quelques minutes dans l'eau savonneuse, quelques minutes de séchage et ils sont prêts à porter!



Toutes les collections de blouses comprennent au moins un modèle de coupe classique. En voici une faite d'un tricot de fils teints, à jolies rayures cerise et noires qui conservent sa sobriété . . . petit col chemisier, manchettes rabattues, boutons de manchettes et broche de fantaisie . . . Ce printemps, vous trouverez des blouses charmantes en crêpe, cloqué et voile de nylon!



Mamans! avez-vous entendu parler des merveilleuses chaussettes extensibles pour les enfants! Elles s'ajustent à leurs pieds et, pour ainsi dire, croissent avec eux, ce qui prolonge leur durée. Les chaussettes de nylon sont douces et d'une tenue impeccable. Vous les trouverez dans les plus belles couleurs.

C-I-L

LA CHIMIE AU SERVICE DES CANADIENS

CANADIAN INDUSTRIES LIMITED MONTRÉAL

générosité et de courtoisie, buviez à notre bonheur de demain et à notre très heureux mariage.

Il attendit, le verre levé. C'était un toast étrange, porté d'étrange façon. Nous nous tournâmes vers Honor, visiblement émue.

— A vous, Honor, dis-je. Puissiez-vous connaître tout le bonheur que vous méritez.

J'avais oublié que nul ici, sauf moi, n'était de son parti. Nous bûmes et le silence retomba.

— Après les Victoria Falls, où irez-vous ? demanda Jane Sinclair de sa voix douce, un peu voilée.

— Ah ! dit Martin, heureux de placer un mot, de secouer cette atmosphère pénible, ah ! vous partez en voyage de noces aux Victoria Falls ? Je ne le savais pas.

— N'oubliez pas, disait John Somerset avec un peu plus de sérénité, que c'est aux Victoria Falls qu'Honor et moi avons fait connaissance, que nous nous sommes rencontrés. N'est-il pas vrai, chérie ?

Je souffris qu'il l'appelât chérie devant moi. Le visage d'Honor, si clair, se détendit, s'apaisa un peu.

— C'est vrai, John. Je suis heureuse que vous ayez décidé ce retour, ce pèlerinage à l'endroit de notre rencontre.

Martin vida son verre et voulut entretenir ces bons sentiments. Il s'y prit mal. Le tact n'était pas son fort.

Les boys entraient, portant le plat de volaille et les légumes. Je m'efforçai en vain d'attirer l'attention d'Honor. Elle était assise très près de moi et je n'entendais pas le bruit de sa respiration. Son immobilité me frappa. Elle regardait John qui, lui, ne la regardait pas. Chacun des autres convives voulait bavarder avec son voisin et feindre un contentement qu'il n'éprouvait pas.

Tout à coup, nous vîmes notre hôte se lever et frapper Tobias avec tant de fureur que le noir s'écroula dans un grand bruit de porcelaine cassée. Déjà, en essuyant avec sa serviette son épaule et sa manche couvertes de sauce, le visage rouge, John Somerset se rasseyait. Cet éclat paraissait l'avoir apaisé.

—Ce sale nègre n'a que ce qu'il mérite. Voilà comment il faudrait les traiter pour leur apprendre quelque chose. Ils ne comprennent rien à rien.

Où était son élégance et où, ses manières parfaites ? Jamais un indigène n'avait été traité ainsi sous mes yeux. Les femmes paraissaient consternées. Honor avait tressailli et s'était soulevée sur sa chaise, comme pour porter secours à Tobias. Le boy s'était relevé et d'un coup de pied avait écarté les débris de porcelaine. Il fit un pas en avant et, à la hauteur de John Somerset, leva la main et prononça deux mots bien distincts en lançant à l'homme qui l'avait frappé un regard haineux. Puis, rapide sur ses pieds nus, il se dirigea vers la porte.

— Qu'a-t-il dit ? demanda John avec impatience. Par l'enfer, allez-vous me répondre ?

Ses cheveux noirs tombaient sur son front et il semblait que ses traits avaient changé, que la lumière des yeux ne parvenait pas à effacer leur cruauté et leur malignité. Nous nous taisions et il cria plus fort :

— Par l'enfer, répondez-moi, oui ou non ? Qu'a dit ce sale nègre en me regardant ?

Ce fut moi qui répondis :

— Il vous a maudit.

Le major Sinclair, qui avait peu parlé, se tourna vers son hôte d'un air dégoûté et dit d'une voix sans emphase :

— Je ne comprends pas la langue de ces indigènes, mais s'il vous a jeté un sort, *by God*, j'espère que ce Tobias savait s'y prendre.

J'aurais dû me souvenir que John Somerset était superstitieux. L'effet de ces paroles fut étonnant. Il perdit contenance et il essaya en vain de sauver la face en se mettant à rire ; son rire était faux et dans ses yeux, de nouveau, je vis la peur.

— Sottises ! Ai-je jamais rien entendu de plus stupide ? Qu'est-ce qu'un nègre ignorant et mal dégrossi peut savoir de ces choses ?

Et son regard allait du major Sinclair, qui l'avait déjà rejeté, aux femmes, à Honor, à moi enfin.

— Voyons, Honor, vous qui avez eu une nourrice noire, vous qui les connaissez depuis toujours, dites-moi que c'est de la folie ?

Honor poussa un soupir et dit très bas, comme pour elle seule :

— Vous n'auriez pas dû le frapper.

Notre hôte eut alors l'idée saugrenue d'appeler le maître d'hôtel.

— Allez me chercher ce Tobias. Je veux lui parler.

Et l'Hindou se détournait déjà quand il le rappela :

— Et une autre bouteille du même vin.

C'était du vin du Cap fort traître et John en avait déjà bu plus que de raison. Etait-ce, je me le demandais, pour se donner du courage ? Jusque-là, nous avions fort loué sa sobriété. On apporta une autre bouteille et, de nouveau, il vida son verre.

— Eh bien ?... Et ce Tobias de malheur ?... On me le trouve ?...

Bientôt l'Hindou revint et s'approcha de notre hôte.

— On a cherché partout. Tobias a disparu. Peut-être est-il retourné au kraal. J'ai envoyé un boy à sa recherche. Il n'est pas à l'hôtel. On ne le trouve pas dans les dépendances.

— C'est mieux ainsi, John, dis-je pour tranquilliser sa trop visible angoisse et pour le persuader de faire montre aux yeux des autres indigènes d'un peu plus de dignité. Si Tobias était venu, vous lui auriez offert de l'argent en amende honorable et il vous aurait probablement jeté les pièces à la tête.

Mais mes paroles n'y firent rien. Les dames nous quittèrent. Aux hommes, on servit le porto. Jamais table, à la fin d'un repas, ne fut quittée avec moins de regret. On passa dans le lounge où l'on nous servit le café et les liqueurs. John parlait avec une assurance nerveuse, à tort et à travers. Nous ne répondions pas. Enfin, les trois femmes nous rejoignirent. Honor s'approcha de son fiancé et lui prit la main.

— Sortons, John. Une nuit de pleine lune. Vous n'imaginez pas comme il fait bon. Ces montagnes Vumbas sont pleines de charme. Allons nous promener.

Il était tard. En cette saison, l'hôtel n'avait que peu de clients, quelques personnes âgées qui s'étaient depuis longtemps retirées. En Rhodésie, on se couche à neuf heures. Il était dix heures et demie.

— Excellente idée.

A leur tour, Mary, Jane et leurs maris nous suivirent au-dehors. Nous descendîmes les marches du perron. La nuit était très claire et, quand nous tournâmes la tête, la façade de l'hôtel avait un aspect fantômal contre le bloc noir du rocher. L'eau du lac artificiel était une tache lumineuse, les eucalyptus embaumaient et dans l'air, très froid à cette altitude et à cette saison de l'année, le regard embrassait un grand horizon de montagnes aux formes étranges, aplaties, érodées ; j'aimais les grands replis d'ombre des Chimanimani que la lune éclairait.

[*Lire la suite page* 78]

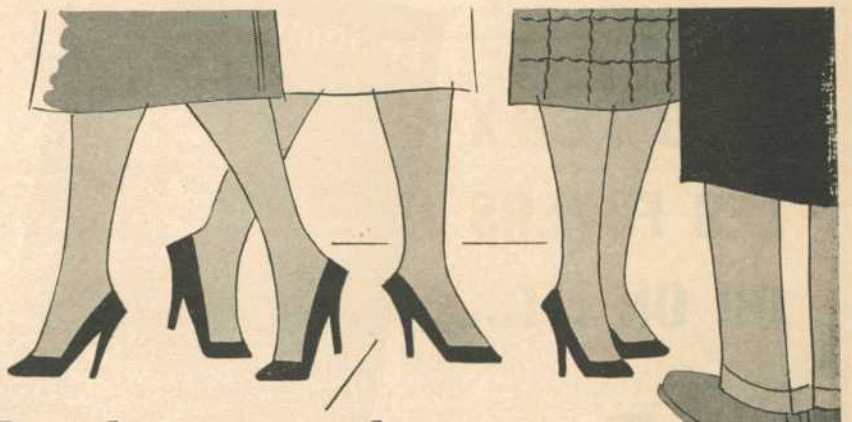


VIVE LE COTON!

No 4636 — Robe toute simple, de coupe tailleur, à col et parements détachables. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 16 : 3⅝ v. en 35″ ou 36″, 3⅜ v. en 39″, 2⅞ v. en 44″ ou 45″, 2½ v. en 54″. Col et parements : ⅜ v. en 35″, 36″ ou 39″. Prix 35¢

No 4643 — Elégant deux-pièces dont la jaquette est ornée de piqûres à l'encolure et aux poches. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 18 : 4 v. en 35″ ou 36″, 3¼ v. en 44″ ou 45″. Prix 35¢

TOUS CES PATRONS SIMPLICITY SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns Co. Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.



Pour les promenades de Pâques et du printemps . . .

DES CHAUSSURES INCROYABLEMENT LEGERES . . .

et parfaitement élégantes!

Vous reconnaîtrez que le printemps est arrivé lorsque vous chausserez vos nouveaus souliers Blachford Clarks de Toronto.

Vous n'avez jamais porté de soulier aussi léger . . . chaussant aussi parfaitement. Le cuir, doux et souple, se plie à tous les mouvements tout en gainant gracieusement le pied. Les semelles soutiennent bien la voûte plantaire tout en demeurant très flexibles.

En plus de leur légèreté et de leur confort, elles vous assurent une élégance indéniable . . . ce chic de la chaussure de grande classe qui caractérise tous les modèles Blachford Clarks.

Nous n'illustrons ici que trois de nos nombreux modèles. Daim velouté, chevreau fin et souple, veau patiné, tous sont confectionnés avec soin, de manière à retenir leur forme et à donner un bon usage . . . avantages d'une chaussure supérieure. Passez les voir et ne manquez pas de les essayer . . . vous les trouverez dans les meilleurs magasins. Exigez les chaussures Blachford Clarks.

Les meilleurs magasins de toutes les régions présentent un assortiment complet de souliers Blachford Clarks. Demandez le nom du fournisseur le plus proche de votre domicile.



VENTURE . . .
Daim souple comme un gant; soulier élégant pour le jour. Empeigne perforée à piqûres fantaisie. Laçage à 4 oeillets. Toutes pointures, toutes largeurs.

ORPAH . . .
Pour toutes les sorties du jour et du soir: escarpin de daim souple, modèle étudié pouvant accompagner tous les accessoires. Toutes pointures, toutes largeurs.

ESCAPE . . .
Charmante chaussure de veau lisse et souple. Elégant talon moyen, empeigne et bout fantaisie. Toutes pointures, toutes largeurs.

BLACHFORD Clarks
LIMITED
3543 DANFORTH AVE. TORONTO, CANADA

HEUREUX LES FOYERS OÙ ON LIT...



En ces mois de printemps, beaucoup de foyers se fonderont, et ce n'est pas forcer la vérité de dire qu'il y aura plus de bonheur dans ceux où le goût de la lecture sera pris et conservé. Au demeurant, du temps où elle était jeune fille, la nouvelle Madame était une ardente lectrice de LA REVUE POPULAIRE et du FILM, alors que Monsieur était un fervent lecteur du SAMEDI. Unis dans le mariage, leurs goûts seront désormais unis dans la lecture qui se manifeste idéalement dans nos trois publications spécialement conçues et réalisées pour la distraction du foyer. Si, déjà, vous êtes abonné à nos trois magazines.

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

réservez une très agréable surprise à votre parent ou à votre ami qui doit prochainement faire sa promesse au pied de l'autel. C'est une attention délicate qui sera vivement appréciée et vous aurez conscience d'avoir été à la hauteur pour la modique somme de $5.50. Pour s'y prendre, c'est la simplicité même : vous remplissez tout simplement le coupon ci-dessous, et nous faisons le reste. N'oubliez pas que les foyers heureux sont ceux où on lit, et que LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM sont tout indiqués pour le foyer.

REMPLISSEZ CE BULLETIN D'ABONNEMENT A VOTRE CHOIX

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

	UN AN Canada	Etats-Unis
☐ LES TROIS MAGAZINES	$5.50	$8.00
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $.....pour l'abonnement indiqué d'un (X).
IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

— Vous habitez près d'ici en été ? me demanda Honor.

— A dix minutes de marche d'ici. Voulez-vous que nous allions jusque là ? La maison est vide.

Malgré leurs manteaux, les femmes se plaignirent d'avoir froid.

— Oui, dit John, nerveusement, oui, allons, Jay.

— Nous ne pouvons abandonner nos compagnes. Nous irons une autre fois. Vous viendrez passer le week-end chez nous.

Seul avec Honor, je ne trouvai rien à dire. Elle ne me regardait pas. Elle pensait peut-être à ce mariage, aux quelques heures qui lui restaient avant de perdre à jamais la liberté et le choix.

John Somerset poussa un cri, fit un bond de côté et déjà Honor s'était précipitée vers lui pour lui porter secours. Je la rejoignis. Le visage de John n'était pas beau à voir. Son corps était agité d'un frémissement qu'il ne parvenait pas à contrôler.

— Là... là... Un serpent...

C'était vrai. Un grand serpent noir, avec une rapidité hallucinante, déroulait ses derniers anneaux. Déjà, nous l'avions perdu de vue.

— Un serpent... J'avais laissé tomber mon briquet et je me baissais pour le ramasser quand ce serpent...

— Vous n'avez pas été mordu ?

— Non.

Il haletait.

— Allons, venez, dis-je. Allons boire quelque chose. Un mamba noir, évidemment, mais puisqu'il ne vous est rien arrivé...

Il se recula et cria avec indignation :

— Rien arrivé ? Vous n'y croyez pas, vous ? Vous ne croyez pas que Tobias a mis ce serpent sur ma route ?

— Tobias a également peur du serpent, dit Honor.

Il parlait avec nervosité. Je le sentais trembler près de moi. Sa résolution s'affermit et il retrouva un peu de calme désespéré pour nous faire part de sa volonté de quitter ces lieux maudits et de fuir sur-le-champ.

— Vous ne m'en voudrez pas, Mary, et vous, Jane, mais je ne peux pas, non, je ne peux pas rester ici. Il faut que je m'en aille tout de suite. Honor, voici mon portefeuille. Vous réglerez la note. Je ne veux plus revenir dans cet hôtel, retrouver tous ces boys qui savent, qui ont entendu...

— Je veux revenir avec vous, John, dit Honor.

Je m'approchai de Martin et du major Sinclair.

— Pour l'amour du ciel, dissuadez-la d'accompagner John. Il conduit mal. C'est la nuit et il est ivre.

Le major Sinclair hésita. Martin prit les devants :

— Laissez-nous Honor un peu de temps encore, John. C'est son dernier soir... Le dernier soir de sa vie de jeune fille. Nous la ramènerons. Vous ne pouvez pas nous quitter comme cela, sister Malherbe.

Tous ceux-là, qui avaient détesté Honor, voulurent la retenir et prétendirent avoir besoin de sa présence.

— A votre aise, dit John.

Il ne semblait pas nous avoir entendus. Il se dirigeait, en boitant plus fort que de coutume, vers le lac artificiel, au bord duquel sa voiture était arrêtée près de la mienne. Rien d'autre n'existait pour lui que cette peur qui le tenait, qui le poussait à fuir, qui lui faisait oublier sa fiancée et ses amis, qui agitait devant ses yeux une image de terreur et de mort.

Il ne revint pas sur ses pas pour embrasser Honor ; il s'asseyait au volant de sa Buick quand elle le rejoignit en courant.

— Embrassez-moi, John.

Il se retourna pour lui donner un baiser distrait et claqua la portière de sa voiture.

— Faites attention, John. Chéri, je vous en prie, soyez prudent.

Mais je couvris la voix de la jeune fille :

— John, si vous n'êtes pas trop las, allez donc chez Mohammed Hadji Baba, 5, Station street. Il y a là une certaine Mrs. John S. Smith qui attend votre visite.

La main sur le volant, il hésita, il me regarda, mais déjà il semblait ne plus rien voir. Il hésita encore avant de faire marche arrière et de braquer sa direction de l'autre côté. Nous entendîmes s'éloigner la vieille Buick, le grincement du changement de vitesse, les ratés du moteur, et, sans parler, nous revînmes à l'hôtel.

— Singulière soirée, dit le major Sinclair. Jamais je n'ai vu Somerset dans un état pareil. Vraiment, qui l'eût cru ? Un homme si bien élevé, si maître de lui, un esprit supérieur. Quelle affligeante révélation ! Voilà ce que la superstition fait d'un homme.

Mary Randall, toujours si bavarde et désireuse de briller, gardait un silence obstiné. Jane Sinclair prit mon bras pour monter les marches du perron et rejoignit son mari.

— J'aurais dû l'accompagner, dit Honor. Je n'aurais pas dû laisser John partir seul.

— Vous n'êtes donc point lassée de l'aimer, petite fille ? Vous le voyez donc toujours avec les yeux de l'amour ?

Je m'effaçai pour la laisser entrer.

Nous buvions un whisky en essayant d'entretenir la plus molle des conversations quand on vint nous prévenir de l'accident. La voiture de John Somerset avait roulé au fond d'un précipice. Notre compagnon était mort.

— La malédiction de Tobias, dit Mary.

Et elle se jeta dans les bras de son mari en sanglotant. Honor était restée debout, sans un mouvement, sans une plainte, et j'eus peur du visage que lui faisait la douleur.

— Je dois partir, Honor, mon petit. Je vais aller auprès de lui. Peut-être puis-je faire quelque chose pour votre John.

— Oui, Jay. Allez.

Je la confiai à Martin et nous partîmes, le major Sinclair et moi. Il ne restait pas grand-chose de la voiture et moins encore du corps.

— La malédiction de Tobias, dit à mes côtés le major Sinclair, profondément touché. Je n'y croyais pas. Mais, maintenant, je vois. Maintenant, je comprends. Ce noir l'avait maudit. La malédiction n'a pas été longue à se faire sentir. Il s'en est fallu de peu de temps.

— Oui, dis-je, oui, de peu de temps, en effet.

Mais voilà, je ne croyais pas aux malédictions. Je suis un homme de science. John Somerset conduisait mal, c'est un fait, et la route est dangereuse ; sa voiture était une vieille Buick semblable à la mienne. Qui avait eu intérêt à la disparition de John ? Qui connaissait assez les moteurs pour s'amuser à fausser la direction, par exemple ? Ce pouvait être Martin, mais je ne le croyais pas ; Mary Randall, adroite de ses mains, chauffeur émérite, ou Mrs. Sinclair, qui ne nous avait jamais caché combien elle aimait réparer les vieilles voitures. Elles s'étaient absentées comme les femmes s'absentent, assez longtemps, pour aller se poudrer le nez. Ce pouvait être le major Sinclair, si froid à mes côtés ; il avait souhaité à voix claire que la malédiction s'accomplît ; ou Tobias, longtemps chauffeur chez les Randall, ou même Honor, si elle avait découvert la vérité de mes dires, Honor qui avait eu une attitude très étrange pen-

Dans l'intérêt de votre enfant

Rappelez-vous ceci au sujet des laxatifs!

Ex-Lax est très efficace—mais son action est douce. Il agit sans affaiblir et sans créer de malaise. Après l'avoir employé, votre enfant ne sera aucunement incommodé.

— il n'est pas trop fort!

Ex-Lax peut être pris en toute confiance. Il goûte le chocolat fin et produit invariablement l'effet désiré.

— il n'est pas trop doux!

Ex-Lax ignore les extrêmes. Il agit sans violence—mais avec efficacité. En d'autres mots, Ex-Lax tient

— le juste milieu!

EX-LAX

Le laxatif chocolaté

Seulement 15¢ et 35¢

Avez-vous des cadeaux à faire?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film.*

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

STICK DÉSODORISANT

"A/S"

facile à appliquer
ne coule pas
ne tache pas



$1.10

Hommes et femmes l'utilisent
Agit Souverainement, Avec Sécurité
Protège longuement.
Parfait pour le voyage.

C H E R A M Y

PARFUMS ET PRODUITS DE TOILETTE



dant toute la soirée, tendre, trop tendre, mais qui n'avait pas versé une larme en apprenant la mort de son fiancé. Oui, ce pouvait être chacun de ces êtres, chacun de ses compagnons qu'un moment, pour son malheur et sa punition, le destin avait donnés à John Somerset. Pourtant, j'avais de bonnes raisons de savoir qu'aucun d'eux n'avait touché à la direction de la vieille Buick ; en fait, c'était moi qui l'avais faussée...

XIV

Et maintenant, je me retrouve, la confession finie, la dernière page écrite, là même où je l'ai commencée. Rien n'a changé. C'est le mois d'août. Les nuits sont encore très froides dans la montagne et les soirs pleins d'odeurs brumeuses.

Au moment où j'ai touché au moteur de la Buick de John Somerset, avant même d'aller rejoindre ses invités à l'hôtel, alors que nos deux voitures étaient arrêtées l'une auprès de l'autre au bord du lac artificiel, je savais déjà que je ne pourrais convaincre Honor. Le temps pressait. Il s'en fallait de peu d'heures que le mariage fût béni. Ensuite, John Somerset allait emmener sa jeune femme dans ce long voyage vers les Victoria Falls. Que se serait-il passé là-bas? Quelles étaient ses intentions? J'avais eu la conscience de sauver Honor d'un grand péril. Avais-je pourtant le droit de prendre la justice entre mes mains, de tuer un homme, un criminel, pour sauver sa victime? Ce droit, je me l'étais accordé. Quel tribunal, en si peu d'instants, aurais-je pu convaincre, quelle police? J'avais bien agi, selon ma conscience, mais je ne pouvais, mais je ne puis épouser Honor. Et tel est mon châtiment.

Le soleil éclaire la cour de l'hôpital. Il est quatre heures; bientôt, j'irai rejoindre Martin sur le terrain de golf. La vie a recommencé. Honor n'est plus là et je n'ai plus à lutter et à la conquérir. Je suis très calme, ai-je écrit. Suis-je résigné?

On entre dans mon bureau, je donne des ordres, je vais à la consultation, j'opère le matin. Rien n'a changé et, malgré moi, je guette l'arrivée de sister Malherbe, patiente et grave, toujours présente jusque-là en salle de chirurgie, et j'éprouve une grande peine de son absence.

Elle voulut voir ce qui restait de John Somerset, un corps écrasé, sans visage. Rien que l'on pût reconnaître et aimer encore. Elle n'était pas la seule. La femme de John Somerset, mystérieusement prévenue, s'était fait conduire sur les lieux de l'accident. J'aurais tout donné pour éviter cette rencontre, mais il était trop tard. Caroline Smith savait déjà que son mari devait, le lendemain, épouser une autre femme et qu'il n'avait jamais songé à la retrouver et à la reprendre. Près de ce cadavre, elle s'était tournée vers Honor et elles pleuraient ensemble, oui, toutes les deux pleuraient cet homme qui les avait bafouées, qui les avait trompées l'une et l'autre.

— Vous étiez la fiancée de John, n'est-ce pas? demanda Caroline.

— Nous devions nous marier demain, dit Honor en s'efforçant de retenir ses larmes.

Du bout des doigts, légèrement, Mrs. Smith toucha la main de sa rivale.

— Pauvre petite... Vous n'auriez jamais été sa femme aussi longtemps que je vivais.

Elle ne semblait pas l'entendre, ni la croire.

— J'ai des preuves, enfant, si vous doutez. Vous aviez confiance en lui, mais jamais autant que moi qu'il a ruinée, ridiculisée et abandonnée. Celui

② Produits pour Peau Normale ou Grasse

Crème Faciale "Pasteurisée" 1.75
Lotion aux Herbes pour la Peau . . . 1.50
Granules de Beauté 1.75
Prix régulier 5.00
Offre spéciale pour un temps limité **3.75**

③ Produits pour le Maquillage

Maquillage Minute 1.50
Rouge à Lèvres "Alliance" qui Tient Longtemps 1.50
Rouge Liquide 1.50
Prix régulier 4.50
Offre spéciale pour un temps limité **3.35**

L'Offre du 25ème Anniversaire d'helena rubinstein vous épargne 25%



① Produits pour Peau Sèche

Lotion Spéciale pour la Peau 1.50
Crème Faciale "Pasteurisée" Spéciale 1.75
Crème de Nuit "Pasteurisée" 2.00
Prix régulier 5.25
Offre spéciale pour un temps limité **3.90**

④ Produits pour la Chevelure

Shampooing Silk-Sheen 1.50
Headliner 1.35
Permanente de 3 Façons 2.00
Prix régulier 4.85
Offre spéciale pour un temps limité **3.60**

⑤ Parfums White Magnolia

Eau de Cologne White Magnolia . . . 1.75
Bâton d'Eau de Cologne Solidifiée White Magnolia 1.50
Talc à Saupoudrer White Magnolia . . 1.00
Prix régulier 4.25
Offre spéciale pour un temps limité **3.15**



Vous vous sentirez MIEUX! VOUS PARAITREZ MIEUX!

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux,

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... **Province** .....



Soulagez la TENSION des douleurs rhumatismales!

● Les médecins vous diront en général que les douleurs rhumatismales sont souvent causées par la tension. Des nerfs sensibles sont irrités, et il se produit une inflammation locale.

Pour être soulagé—*rapidement*—frictionnez avec Absorbine Jr. les régions douloureuses. Elle aide à *combattre* la tension qui pourrait causer vos malaises. Elle *calme* et *réchauffe* aussitôt les parties affectées. Achetez Absorbine Jr. aujourd'hui à tout comptoir pharmaceutique.

W. F. Young, Inc., Lyman House, Montréal

ABSORBINE Jr.

CORS

Cales, durillons, ampoules



SOULAGEMENT ULTRA-RAPIDE

avec le Zino-pads du Dr Scholl's 5 FOIS MIEUX

1. Evite le frottement de la chaussure, protège de toute pression extérieure.
2. Elimine cors et cales par un des procédés les plus rapides connus des spécialistes.
3. Enraye la formation des cors et des cales avant qu'ils ne se développent.
4. Permet de porter sans douleur des chaussures neuves souvent difficiles à "roder".
5. Prévient les ampoules, les blessures et les points sensibles.

Rien d'étonnant alors à ce que les Zino-pads du Dr Scholl soient les plus vendus dans le monde pour le soulagement des pieds. Aucune autre méthode ne cumule tous ces avantages!



CORS ET AMPOULES



CALOSITES



DURILLONS



CORS MOUS ENTRE LES ORTEILS

Dr Scholl's Zino-pads

que nous pleurons n'est pas mort, croyez-moi. Il n'a jamais existé.

Le lendemain, Honor vint me voir. Elle était vêtue de gris et je vis qu'elle avait beaucoup pleuré.

— Asseyez-vous, dis-je.

Elle secoua la tête.

— Je pars, Jay, ce soir, pour Salisbury. De là, je prendrai l'avion pour Johannesburg et Le Cap. Je ne puis rester ici.

— Vous reviendrez ?

— Je ne crois pas.

Je laissai passer un peu de temps.

— Vous veniez me dire adieu ?

Elle s'approcha. Il y avait toujours en elle ce singulier mélange d'élan et de réserve. Elle fit effort pour sourire.

— Je voulais vous demander pardon, Jay. Vous m'avez sauvée d'un grand danger ; je m'y précipitais tête baissée, en refusant de vous entendre, en vous accusant en mon coeur de jalousie et d'envie. Pardonnez-moi. Vous êtes le seul ami que j'aie jamais eu et je vous ai trahi.

— Je suis votre ami et bien davantage, Honor. Vous n'avez pas à me demander pardon.

Elle eut un grand sourire ; ses yeux étaient pleins de larmes.

— Ah ! vous êtes le meilleur des hommes ! Pourquoi ne l'ai-je pas compris ?

— Il n'y avait rien à comprendre, chérie.

Elle resta là un moment, debout devant moi, sans parler. Je la conduisis jusqu'à la porte.

— Essayez de vous distraire, Honor ; guérissez-vous de ces vilains souvenirs. C'est bientôt le printemps au Cap. Rien n'est plus beau que le printemps là-bas. Vous êtes belle et vous êtes jeune. Vous pouvez tout attendre.

Ce fut elle qui dit humblement :

— Laissez-moi espérer alors que nous nous reverrons.

— Oui, Honor. Laissez-moi espérer.

Elle se jeta dans mes bras et nous nous étreignîmes, mais je n'osai pas caresser son visage et ses lèvres. Avec un soupir, elle s'écarta de moi.

— Au revoir, Jay.

Nous pensions à ce voyage de l'année précédente où elle avait rencontré l'homme qui venait de mourir.

... Depuis que j'ai écrit cette phrase, plusieurs jours ont passé. Ma vie, en ce peu de temps, une fois encore, a changé. Quand j'aurai terminé ce récit, pourrai-je le détruire comme j'avais rêvé de le faire ? Je veux le brûler pour le sauver des regards, pour qu'Honor ne le lise jamais.

Martin, ce soir-là, m'attendait avec impatience au seuil du club-house. J'arrêtai ma voiture à quelques mètres de lui.

— Avec cette Citroën, vous devriez faire des merveilles, mon vieux... et depuis que vous avez liquidé votre Buick qui ne tenait plus debout, vous arrivez de plus en plus tard.

J'alléguai mes charges, mon travail.

— Allons, venez jouer, dit Martin.

Depuis la soirée tragique au Leopard Rock Hotel, je m'étais souvent demandé si quelqu'un n'avait pas faussé la direction de « ma » voiture. S'il en avait été ainsi je n'en aurais jamais la confirmation et ne saurais pas qui avait voulu ma mort — pour sauver John Somerset, peut-être. Souvent, je me perdais en suppositions saugrenues, mais l'ignorance à laquelle j'étais condamné faisait aussi partie de mon châtiment.

•

Je garai la Citroën et montai l'étroit escalier de pierre de notre maison.

— Jay ?

— C'est moi, mère.

Il en serait donc ainsi jusqu'à son dernier jour. Je laissai mon chapeau au vestiaire et entrai.

— Rien de nouveau.

— Rien.

Je m'approchai pour embrasser ma mère ; elle était assise auprès de la grande baie avec, sur ses genoux, un livre qu'elle ne lisait pas.

— Quelqu'un est là pour vous voir, Jay. Un indigène...

Ma mère me regarda avec étonnement, mais ne fit aucune réflexion. Quand le noir revint, je lui demandai :

— C'est un boy qui veut me voir, Sixpence ?

— Oui, baas.

— Tu le connais ?

Ensemble, nous parlions toujours cafre. Sixpence avait de l'anglais une connaissance élémentaire.

— Il s'appelle Tobias. Le baas l'a déjà vu.

— Fais-le venir.

— Il veut vous parler seul.

— Mène-le dans ma chambre.

Tobias avait disparu depuis la soirée du Leopard Rock Hotel. Que me voulait-il ?

Ce ne fut pas long, en effet. Tobias, appuyé contre le mur de ma chambre, dans une immobilité paresseuse, m'attendait. Il me salua en langage indigène.

— Eh bien ! dis-je, te voilà revenu. Tu avais disparu de façon mystérieuse.

Il se mit à rire. Et je le revoyais, se relevant dans un bruit de porcelaine cassée pour maudire le blanc qui l'avait frappé.

— Oui, baas, me voilà revenu.

— Que veux-tu ?

Il prit un air malin.

— J'ai quelque chose à vous dire, baas.

Je m'assis et lui tendis mon paquet de cigarettes.

— Dis-le... Dépêche-toi...

— Je vous le dirai, baas, parce que vous avez toujours été bon pour moi, si vous me promettez de ne pas me trahir et si vous me trouvez du travail.

— Nous verrons. Allons, Tobias...

Il se taisait toujours.

— Est-ce si important que cela ?

Il avait glissé la cigarette dans la poche de sa veste. Il portait, comme beaucoup de noirs, un vieil uniforme de l'armée britannique qui n'avait plus ni boutons, ni agrafes.

— Oui, baas.

Et, tout à coup, il trouva assez de courage pour me dire avec une inconscience magnifique, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie :

— C'est moi qui ai tué l'homme blanc qui m'a battu.

— Toi ?

— Oui, moi. Ce n'était pas un bon maître, ce n'était pas un homme courageux. Ce n'était pas un bon blanc.

— Mais comment ?... Je ne comprends pas... Qu'as-tu fait, Tobias ?

— Quand il est parti avec sa voiture, j'étais au fond. A l'arrière. Je ne pensais à rien. Je m'étais endormi. J'avais cru que le maître blanc qui avait cette voiture allait me conduire à Umtali, sans se douter que j'étais là. J'échappais au couvre-feu. Je n'avais pas de passe. (Les indigènes, en Afrique du Sud, sont astreints à un couvre-feu. Après neuf heures du soir, dans les villes, ils ne peuvent quitter la « Location » ni, jamais, se déplacer

LA FEMME DEVANT LA LOI :

De l'Enregistrement d'une Donation par Contrat de Mariage.

Quand un époux fait une donation à son épouse dans le contrat de mariage, il s'ensuit, généralement, que si le mari meurt le premier sa femme recevra ce que promis, argent ou autres valeurs, en premier lieu et de préférence à tout autre créancier de la succession. Tel est le cas pour une donation pure et simple à cause de mort. Elle peut être plus compliquée, quand la donation comporte une promesse de garantie ou d'hypothèque. Voici un cas typique. Une clause de donation se lit comme suit : « Le futur époux donne à sa future épouse, pour le cas où il mourrait le premier, la somme de dix mille dollars, qu'elle aura le droit de prélever de sa succession au moment de sa mort avant toute autre réclamation. Pour garantir le payement de cette somme de dix mille dollars, le futur époux consentira à hypothéquer certains immeubles qu'il possède déjà ou qu'il acquerra par la suite, soit dans la province de Québec, soit dans tout autre pays où les futurs époux pourront aller vivre ; on encore assurera sa vie pour la somme précitée et en transportera le bénéfice à son épouse. Cette donation sera nulle et sans effet si l'épouse meurt la première ».

Il est donc évident que l'époux a fait une donation de $10,000. à son épouse. L'épouse n'aura droit à cette somme qu'à la mort de son mari. Il est question de garantie et c'est précisément là le point en jeu.

L'assurance est hors de cause, car l'état de santé du mari ne lui permet pas de s'assurer.

Il reste donc l'hypothèque. Au moment du mariage et, partant, de la signature du contrat de mariage, le mari ne possédait pas d'immeubles. Par la suite, il en acquit dans la province de Québec.

Pour une raison ou pour une autre, le mari ne procéda pas à l'enregistrement de l'hypothèque promise dans son contrat de mariage. L'épouse entreprit donc elle-même de faire enregistrer la donation sur la propriété acquise par le mari.

Mais le mari ne prisa pas cette façon de procéder et intenta des procédures légales pour faire radier l'hypothèque enregistrée contre son gré et sans sa coopération.

L'hypothèque enregistrée par l'épouse sera effacée, car elle n'avait pas le droit de procéder à cet enregistrement. La donation à cause de mort, faite dans le contrat de mariage n'a par elle-même aucun effet aussi longtemps que le mari n'est pas mort. Elle ne vaudrait même jamais si la femme mourait avant son mari. En tel cas, l'hypothèque promise par le mari n'en est pas une légale, existant par elle-même. Il s'agit seulement d'une hypothèque conventionnelle, c'est-à-dire d'une hypothèque requérant le concours non seulement de la femme, mais également du mari pour qu'elle puisse être enregistrée valablement. *Référence : cause no* 4,548 *des dossiers de la Cour du Banc de la Reine, à Québec ; jugement du* 4 *mai* 1953.

ROBERT MILLET, B.A.

sans un laissez-passer). Je pouvais quitter mon abri, à Umtali même, le jour venu. Et puis, j'ai vu l'homme blanc qui avait peur.

Tobias se mit à rire, du rire le plus simple, le plus heureux qu'il soit possible d'entendre.

— Vous avez promis de ne rien dire, baas, mais il n'y a rien à dire. L'homme blanc parlait tout seul, au volant, et, quand nous sommes arrivés au tournant après la ferme, je me suis levé tout à coup et je me suis mis à rire. Il a tourné la tête et il a poussé un grand cri. Je lui ai dit pour m'amuser : « Toi, mauvais blanc, mourir tout de suite », et j'ai sauté de la voiture. Il me regardait encore quand il a poussé la pédale et qu'il est passé à grande vitesse au-dessus du bord et dans le précipice.

Et, avec le même rire, dans un anglais terrible, Tobias répéta avec délices sa phrase magique : « Toi, mauvais blanc, mourir tout de suite ». Je pensai que j'avais besoin d'être seul pour réfléchir à ce qu'il venait de me dire. Je demandai :

— Tu ne me mens pas ? Es-tu certain de ce que tu dis ?

— Certain... dit Tobias avec un geste de son bras tendu.

— Et la voiture, quand tu étais dedans et qu'il te conduisait, tu n'as rien remarqué ?

— L'homme blanc conduisait mal. Moi, je conduis mieux.

— Je sais, Tobias. Je sais...

Je dis avec autant d'indifférence que je le pus :

— Entendu. Tu peux compter sur moi. Je te trouverai une place. Reviens dans trois jours.

Il reçut dans ses mains jointes, paumes ouvertes creusées comme une coupe, la pièce d'argent que je lui offrais.

— Et ne recommence pas, Tobias, tu as compris. N'oublie pas que je connais ton secret. C'est bon pour cette fois-ci. Mais si tu effrayes encore un blanc, gare à toi. Je n'aurai plus pitié.

— Merci, baas. Compris, baas.

Je ne me sentais ni le courage, ni le droit de condamner cet homme. Il me libérait d'un grand tourment. Si mon intention avait été criminelle, ce n'était pas moi, cependant, qui avais frappé le coup dont John Somerset était mort.

Deux jours plus tard, j'envoyai un télégramme à Honor. Elle arriva de sa lointaine propriété du Cap par un après-midi de septembre. La chaleur était pesante. Il devenait difficile de garder les malades au lit ; les infirmières, épuisées, perdaient patience. La terre n'était plus que rocs et poussière et, à la fin de la saison sèche, l'air devenait irrespirable.

Je travaillais dans mon bureau. Le ventilateur tournait. La fin de la journée n'apportait point de fraîcheur. On frappa à la porte.

— Entrez.

Honor était devant moi ; elle avait encore sur elle la poussière du voyage ; elle portait une robe de toile grise et tenait un chapeau de paille à la main. Elle avait maigri ; elle avait dû souffrir dans son exil volontaire et supporter, avec les angoisses de la solitude, bien des nuits sans sommeil, bien des heures de doute.

— Je suis venue.

Et elle resta près de la porte, comme si elle eût craint d'être importune. Je n'osai pas m'approcher. Tous ces mois, je les avais passés à rechercher le son de cette voix, la forme de ce sourire, et à deviner, de très loin, quelles seraient ses premières paroles. Et sa voix était basse et effacée, et, sur cette physionomie que j'apprenais de nouveau à connaître, je ne trouvais, avec une émouvante humilité, qu'une tendresse sans reproche.

Elle était entrée et je n'avais plus chaud, et je n'étais plus sec comme un sarment, ma peau n'allait plus craquer, mes os se fendre. J'avais préparé beaucoup de paroles, beaucoup de prières ; je restais muet et tout était bien. Je n'osais pas m'avancer, de peur de rompre le charme, de détruire cette attente et cet accomplissement.

Elle répéta : « Je suis venue » d'une voix incertaine et son regard s'effraya.

— Avais-je le droit de vous demander de venir, Honor ?

Elle hésita avant de répondre. Le soleil avait disparu et, dans l'ombre qui s'épaississait, je cherchais encore, je cherchais toujours cette belle silhouette et ce visage.

— Le droit ?... Quand j'ai une telle nostalgie de vous... Le droit, Jay ?... N'avez-vous donc pas besoin de moi ?

— J'ai besoin de vous, mais non pas pour un moment, pour un souvenir. C'est depuis toujours et à jamais que j'ai ce besoin, chérie.

Je voyais la blancheur de son cou tendu et la tache claire du visage étroit.

— C'est ainsi que je l'ai compris.

Je ne pus tenir en moi ma joie victorieuse. Je m'approchai d'Honor ; elle me regardait. Elle n'avait pas fait un geste depuis qu'elle était entrée. Je lui tendis les bras et elle s'abandonna contre ma poitrine, la tête contre mon épaule, avec un soupir.

— Chérie... Qu'avez-vous ?... Qu'y a-t-il ?...

Elle ne répondit pas ; elle se serra plus étroitement contre mon corps, et c'était en moi et autour de moi comme une fête singulière et splendide où le temps n'était plus.

Elle dit :

— Heureuse ou triste, je suis bien près de vous, Jay. Je suis comme un vaisseau qui n'a plus que sa coque, mais qui rentre au port.

Et, après un moment, elle dit encore :

— Merci d'être né, chéri.

Elle me regarda et je l'embrassai sur la bouche ; je l'embrassai encore quand les premières gouttes de pluie frappèrent la vitre. Et comme si la terre et le monde, l'avenir et cette pluie même étaient à nous, il y eut des cris de joie dans l'hôpital, dans la rue.

— La saison sèche est finie, dit Honor.

Elle ouvrit toute grande la fenêtre ; rien ne passait dans cette cour d'hôpital. Penchés au-dehors, elle écouta tomber les gouttes d'eau dans l'obscurité du soir. Longtemps, elle resta ainsi et moi à ses côtés. D'un geste inconscient, elle caressait ses bras nus, comme si le désir de serrer quelqu'un lui eût fait mal. Alors, elle se tourna vers moi et me tendit, comme une offrande, ses lèvres mouillées de pluie.

DANIEL GRAY.

Version abrégée.
Editions Tallandier.
Paris.



MAINTENANT ! UN FORMAT ASPIRIN POUR ENFANTS
AVEC LA SAVEUR QUI PLAÎT AUX JEUNES



Adieu aux cajoleries, rechignements ou larmoiements quand votre enfant a besoin d'Aspirin ! Car le nouveau Format Aspirin pour Enfants a le même goût que son bonbon préféré!

Voici de merveilleuses nouvelles, maman! Maintenant, quand votre enfant aura besoin d'Aspirin, il en prendra avec plaisir—sans rechigner ni se faire prier. Car le format Aspirin pour Enfants est maintenant *aromatisé* et son goût plaît aux enfants.

De plus, vous trouverez qu'il est commode. Car chaque comprimé d'Aspirin *aromatisé*, Format pour Enfants, contient exactement la moitié d'un comprimé Aspirin de format ordinaire. Ceci met fin à l'ennui d'avoir à casser un comprimé en deux pour donner à votre enfant la dose habituellement prescrite.

Achetez donc le nouveau Format d'Aspirin *aromatisé* pour Enfants—et gardez-en toujours sous la main pour en donner à votre enfant quand il en aura besoin. 24 comprimés ne coûtent que 29¢.



Format Aromatisé Pour Enfants

ASPIRIN

MARQUE DÉPOSÉE AU CANADA

24 ROMANS D'AMOUR POUR $2.50

Une véritable aubaine, bien difficile à battre, et dont vous voudrez sûrement profiter. Le plus extraordinaire, c'est qu'en plus d'un roman, *La Revue Populaire* vous apporte, chaque mois, de nombreux articles illustrés sur les sujets les plus divers, dont la célèbre chronique d'actualité de Mme Lucette Robert : *Ce dont on parle.*

Donnez-vous tout simplement le mal de nous faire tenir $2.50 et vous recevrez votre *Revue Populaire*, avec tout ce qu'elle contient pendant 24 mois.

Remplissez le bulletin ci-dessous :

COUPON D'ABONNEMENT

LA REVUE Populaire

CANADA	
1 an	$1.50
2 ans	2.50
ETATS-UNIS	
1 an	$2.00
2 ans	3.50

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

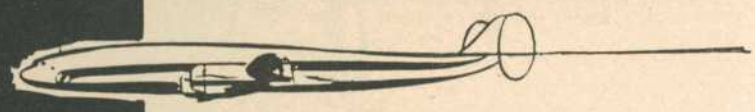
Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

Rome



- **Le fameux repas digne de l'excellente cuisine française.**
- **La flotte aérienne la plus moderne du monde.**
- **Les pilotes ayant à leur actif plus d'un million de milles de vol.**

Vols directs

MONTRÉAL - ROME

en Super-Constellation de luxe



"Service Touriste" en Constellation 749

AIR FRANCE

le plus vaste réseau aérien mondial

Consultez un agent de voyage ou AIR FRANCE
Immeuble de l'Aviation Internationale, rue Dorchester Ouest, Montréal, UN. 6-8344

CE DONT ON PARLE

[*Suite de la page* 9]

une médaille d'honneur ce jour-là • • • Le premier des huit Super-Constellation d'Air-Canada est arrivé à Dorval après un voyage (325 milles à l'heure) de 7 heures et 59 minutes (quelle précision !) de Los Angeles à Montréal. Avant d'être affecté aux voyages transatlantiques à la mi-mai, il fera un voyage de dix jours à travers le Canada et le public sera admis à le visiter, comme nous l'avons fait il y a quelque temps. D'une longueur impressionnante (103'6") il est le premier avion à avoir deux classes de passagers et un ingénieur (flight engineer) attaché à son personnel de vol. La première classe est un quartier de luxe pour 9 passagers dont les fauteuils gris peuvent se renverser complètement et former avec le tabouret mobile un lit de repos. Une tablette s'ajuste aux bras du siège pour la commodité des repas et de la lecture. Des peintures murales ont été exécutées par Richard Haines et de véritables feuilles d'érable sont dorées et laquées sur les panneaux de bois. Les touristes, au nombre de 54, ont un espace très confortable pour s'étendre et le service sera le même pour eux que pour la première. Pour les voyages transcanadiens, le Super-Constellation n'aura qu'un unique service pour ses 63 passagers. J'avais mis, pour visiter cette merveille de l'aviation moderne, une écharpe consacrée aux as du parachutage : Jacques Garnerin qui opéra la première descente en 1797 (et qui y survécut) ; Jean-Pierre Blanchard, 1784 ; François Letur, 1852 ; et le parachutiste 1949 • • • La Société canadienne du Cancer (affiliée à l'Institut national du Cancer) tiendra une campagne conjointe de souscription publique du 20 avril au 3 mai prochain. Le comité féminin du Québec se compose de Madame Louis Berger, secrétaire de la section de Québec (et ancienne déléguée du Canada aux Nations-Unies) ; Mme Jean-Jacques Garneau, présidente de Trois-Rivières ; Mlle Marcelle Saint-Martin, directrice des Services du Bien-Etre (Aide aux recherches, assistance directe aux malades cancéreux et programme d'éducation publique sur le cancer) ; Mlle Anna St-Charles, du comité d'organisation. La campagne de souscription est placée sous la présidence conjointe de Mme E. S. Prévost, M.B.E., et de M. Jacques Forget. Le comité féminin des Services bénévoles est présidé par Mme Antonio Cantero, dont le mari est un médecin attaché aux recherches sur le cancer et qui sera l'un des trois envoyés canadiens à la Conférence internationale du Cancer à Sao-Paulo, Brésil, alors qu'ils présenteront en français, anglais et portugais (le docteur Cantero) un film en couleurs de 1,800 pieds sur ce mal mystérieux qu'on appelle la maladie du XXe siècle. C'est sir Alexandre Fleming, Prix Nobel 1945, qui ouvrit la voie de la nouvelle thérapeutique des antibiotiques qui devait aider les travaux de Selman A. Waksman, Prix Nobel 1952, sur l'actinomycine. En 1953, cinquante-trois groupes de bénévoles ont fourni des pansements à quatre cents malades, et la contribution de la province de Québec aux bourses d'études et aux recherches sur le Cancer fut de $31,531. pour l'année courante. Après quelques revues de mode dans le courant du mois de mars, Madame Antonio Cantero (ancienne championne canadienne de plongeon et de natation de fantaisie alors qu'elle était Madeleine Kent) organise un Ballet nautique spectaculaire qui réunira toutes les étoiles canadiennes de natation et sera tenu, le 10 avril, au Gymnasium de McGill University. Donnez généreusement afin d'enrayer, de prévenir ou de guérir le Cancer • • • Nous apprenons que l'écrivain MAGALI vient d'être nommée Chevalier de la Légion d'honneur par le Gouvernement français. Cette haute distinction couronne une oeuvre littéraire connue du monde entier, mais récompense aussi les services militaires de Magali pendant la guerre, son aide à la cause de la France et des Alliés durant l'occupation. Tous ses amis canadiens qui admirent son talent et son caractère si franc, si généreux, se réjouissent de cet honneur bien mérité • • • Où le snobisme va-t-il se loger ? Maintenant que le cinéma et la télévision nous ont familiarisés avec la silhouette, les gestes et la démarche de Sa Majesté la Reine Elisabeth II et de la Princesse Margaret tous les mannequins anglais de Montréal (dont la célèbre Sylvia) se sont mises à marcher... les pieds en dedans • • • Il ne vous reste plus que quelques jours pour aller voir — ou revoir — les eaux-fortes de Goya exposées au Musée des Beaux-Arts de Montréal.

LUCETTE ROBERT.

La Santé des tout-petits . . . [*Suite de la page* 18]

Autrefois, la population d'un pays se divisait en deux groupes : ceux qui avaient souffert de cette maladie défigurante qu'est la variole et ceux qui allaient l'avoir. Il n'en est plus de même de nos jours et les enfants peuvent être vaccinés dès l'âge de trois mois et de nouveau à leur entrée à l'école élémentaire, puis encore à l'école supérieure.

La fièvre typhoïde est heureusement plus rare qu'autrefois, grâce au progrès sanitaire. L'immunisation contre la typhoïde n'est habituellement recommandée que dans les endroits où le système d'égout ou l'approvisionnement d'eau potable ne sont pas sûrs ou sont interrompus. Suivez l'avis de votre médecin ou de votre service de santé quant aux précautions à prendre pour protéger votre famille entière contre la fièvre typhoïde.

Sans être souvent mortelle, la rougeole entraîne parfois des complications très sérieuses, notamment chez les enfants de moins de trois ans et chez des enfants plus âgés et souffrant de maladie chronique. L'immunisation permanente contre la rougeole n'existe pas encore mais un sérum administré dans les jours qui suivent l'exposition à la contagion préviendra la maladie ou la rendra moins grave.

L'immunisation est la meilleure protection.

Il ne faudrait pas qu'une regrettable sensiblerie prive vos enfants de la protection efficace de l'immunisation. L'inoculation contre les maladies ordinaires de l'enfance est tout à fait indolore et pas plus douloureuse qu'une piqûre de maringouin. La réaction, s'il y en a, consiste généralement en rien de plus qu'un peu de rougeur et d'enflure locales, prix minime pour une protection aussi sûre, et aussi peu coûteuse. Pratiquée par le médecin de famille ou au dispensaire gratuit, c'est une assurance contre les frais d'une sérieuse maladie.



Nouvelles dimensions généreuses!

En seulement 30 pouces bien remplis, il y a 4 éléments de surface ainsi qu'un four assez spacieux pour recevoir facilement une dinde de 30 livres!



Nouveau confort automatique!

Les cadrans décident des températures appropriées pour la cuisson. Le "Cook-Master" de luxe allume et éteint le four, automatiquement.



Nouvelle versatilité!

Idéal pour ceux qui sont aux prises avec des problèmes d'espace ou des soucis pécuniers. Vous assure ce qu'il y a de mieux en fait de poêle dans un espace plus limité, à un prix plus bas.

Le petit poêle électrique le plus spacieux– dans un modèle deluxe très nouveau !

C'est le superbe "Thrifty-30" Frigidaire muni des meilleures caractéristiques des gros poêles au plus bas prix









Un poêle qui a seulement 30 pouces de largeur – et pourtant il cuit 6 tartes à la fois!





Jamais encore n'a-t-on offert une valeur aussi extraordinaire en fait de poêle—avec autant de caractéristiques, de commodités supplémentaires, à un prix si étonnamment bas, que le nouveau "Thrifty-30" De Luxe! Vous vous exempterez des heures de travail dans la cuisine, grâce au Cadran de contrôle "Cook-Master" De Luxe pour le four. Vous aimerez la cuisson en surface avec les quatre grands Eléments Radiantube (les Lampes-Témoins indiquent s'ils sont allumés ou non). Lampe fluorescente sur toute la largeur du dessus de cuisson. Espace d'emmagasinage pour les marmites et les casseroles (sans compter la rôtissoire!)

Le meuble et le four finis en Porcelaine Durable résistent aux taches, aux crevasses et aux éraflures. Voyez le nouveau "Thrifty-30" chez votre Concessionnaire Frigidaire. Vous trouverez son nom dans les pages jaunes de votre annuaire téléphonique. Ou écrivez aujourd'hui à Frigidaire Products of Canada Limited, Scarborough (Toronto 13), Ontario, pour vous procurer un dépliant gratuit.

Ce Modèle De Luxe RT-38C offre toutes ces caractéristiques:

- *Nouveau chronomètre électrique à 2 vitesses*
- *Nouvelle bordure en chrome de luxe*
- *Lampes-Témoins pour l'élément de surface*
- *Fini de porcelaine à l'épreuve des taches*
- *Espace d'emmagasinage pour la rôtissoire*
- *Cadran de contrôle du four "Cook-Master" de luxe*
- *Prise pour accessoires régie par un compteur*
- *Nouveau panneau de contrôle facile à lire*
- *Tiroir d'emmagasinage sur toute la largeur*
- *Lampe fluorescente sur toute la largeur du dessus de cuisson*

Poêles *Electriques* Frigidaire

Fabriqués et appuyés par General Motors

Voici un autre remarquable
MODÈLE "THRIFTY-30"
Modèle RT-30C



Même four et mêmes éléments de cuisson que dans le modèle deluxe. Mêmes caractéristiques fondamentales. Grand Tiroir d'Emmagasinage. Une véritable aubaine à un prix modique.

L'Heure du Coke ... et des amis

"Entrez, c'est l'Heure du Coke"—mots de bienvenue qui disent que vous savez ce que les invités aiment le mieux. Rien n'égale le Coca-Cola glacé ... quant à sa saveur unique qui vous délecte... quant à son goût sain qui rafraîchit si agréablement. Incomparable—tel est le Coke ... *incomparable*.



Ecoutez "L'HEURE DU COKE" . . . comédie! musique! chant! . . . mettant en vedette *MURIEL MILLARD, JEAN COUTU.* Tous les mercredis soir à 9 hres.

CKVL—Verdun **CKCV**—Québec **CHLT**—Sherbrooke **CJSO**—Sorel **CHEF**—Granby **CHLN**—Trois Rivieres

MME J E LABROSSE
28 AVE ROBERT
QUTREMONT

Vous vous fiez à sa qualité

"COKE" EST UNE MARQUE DÉPOSÉE

COCA-COLA LTÉE